This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS

Digitized by Google

Google

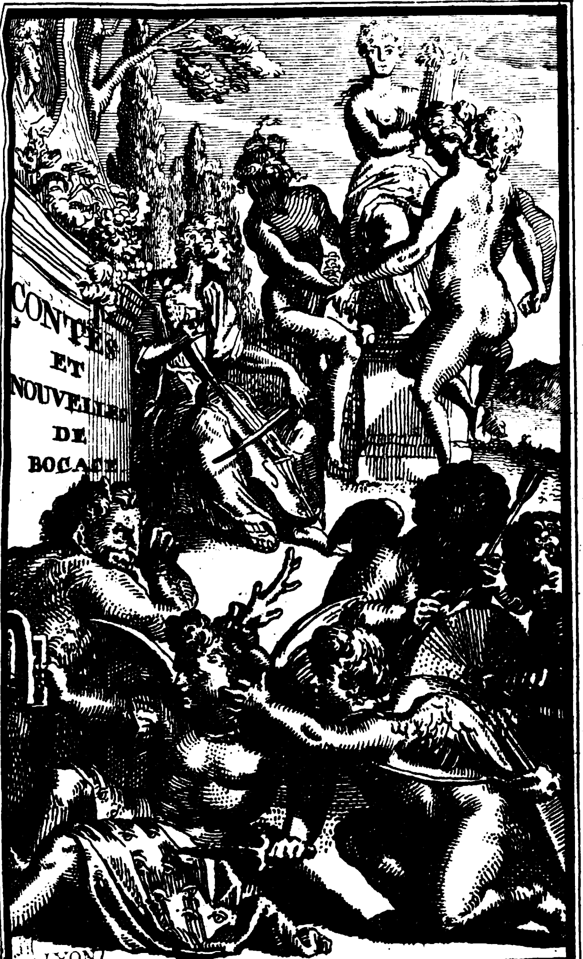
Digitized by Google

Digitized by Google

E 9645

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

393504

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE FLORENTIN.

Traduction libre, Accommodée au goût de ce temps,

SECONDE EDITION.

Dont les FIGURES ſont NOUVELLEMENT GRAVE'ES par les meilleurs Maî-tres, ſur les deſſeins de Mr. ROMAIN DE HOOGE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON (1855)

A COLOGNE,
Chez JACQUES GAILLARD,
M. DCCXII.

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Pour cette seconde Edition.

LA nouvelle traduction Françoise du Decameron de Bocace est si connuë & si estimée, s'il faut en juger par le prompt débit qui s'est fait de la premiere Edition qu'on se dispenseroit de rien dire de la seconde si l'on ne jugeoit nécessaire

Digitized by Google

ſaire d'avertir le public que pour répondre à ſa loüable avidité on à pris tous les ſoins imaginables de faire paroître celleci avec tous les avantages & les agrémens qu'on pouvoit lui donner; car outre qu'on a dechargé la traduction de plusieurs negligences, fautes inévitables dans un ouvrage comme celui où tout doit être ſi naturel, ſi concis, & ſi naïf, que ce ſeroit une merveille ſi l'on avoit rencontré juſte, on a fait retoucher toutes les planches ſur les deſſeins du célébre Romain de Hooge, par les plus habiles Maîtres de la Province, bref on n'a rien épargné pour la rendre beaucoup plus recommandable que la précédente & l'on oſe dire qu'on croit y avoir reüſſi.

AVER-

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

BOCACE est un Auteur si celebre dans la Republique des Lettres, & son Decameron a eu une approbation si generale, qu'on a cru obliger le Public d'en faire une nouvelle traducti-on. S'il n'avoit été question que de traduire litteralement, on l'au-roit fait avec assez de facilité. La construction est naturelle & quoi qu'il y ait du moins 350 ans que

Digitized by Google

ce livre est écrit, les Italiens n'ont encore riẽ produit qui en approche, pour la beauté & la pureté de la diction. Il y a asseurément dans cet ouvrage des graces particuliéres, que des Auteurs fameux de ce tems ont heureusement amplifiées, & dont ils ont fait la decoration, pour ne pas dire le plan de leurs piéces les plus applaudies : Mais comme ce sont des graces envelopées dans un assez grand nombre de paroles, & que 350. ans apportent bien du changement dans les goûts, il a fallu les déveloper, les habiller à nos maniéres, abreger, éviter les redites, & changer même assez souvent non seulement des périodes entiéres, mais méme le plan général de l'ou-

louvrage. On a eu principalement en vûë d'être court , & de ne prendre que l'essentiel de la nouvelle. C'est pour cela qu'on a fort abregé le discours qui précéde la premiére nouvelle, & qu'on pourroit appeller Préface ; & que pour éviter les préambules qui sont à la tête de chaque conte, on a jugé à propos de ne point nommer les interlocuteurs, & de retrancher la distinction des journées. Si l'on a bien ou mal réüssi, c'est dequoi les Lecteurs jugeront, sans qu'il soit nécessaire de les prévenir ici. On se contentera de dire, que comme l'agrément de ces sortes de choses consiste principalement dans la beauté de la narration, on s'est don-

né une entiére liberté, on a taché de prendre le tour le plus naturel qu'il a été possible, & le plus conforme au goût du siecle. On y trouvera des naïvetes qui se feront sentir aux connoisseurs, & presque par tout un grand feu d'imagination. Ce sont des avantures perpetuelles qui surprennent agreablement, & qui font admirer la fecondité de l'Auteur.

Quand on a trouvé des endroits trop libres, on a pris un soin tout particulier de menager ses expressions, & d'enveloper les choses de maniére, que le beau Sexe puisse en rire sans rougir. On auroit souhaité de les mettre à l'epreuve de la pudeur la plus delicate, si cela avoit pû se faire

sans

Digitized by Google

ſans afoiblir le conte: Mais quoi qu'il ait fallu ſe conformer à la matiere, on a pourtant gardé des bornes. Cependant on oſe eſperer qu'on n'aura pas ſujet de ſe plaindre qu'on ait gâté quelque choſe par une circonſpection trop ſcrupuleuſe.

Les Monaſteres reviennent ſouvent ſur la ſcene, & les Moines y paroiſſent avec aſſez de déſavantage: Mais chacun ſait que leurs mœurs étoient alors bien corrompuës; & ceux qui connoiſſent ces tems là, trouveront que l'Auteur à beaucoup epargné ſes perſonnes Religieuſes. Au reſte comme ce qu'il dit ne retombe que ſur les vicieux, ce qu'il y a aujourd'hui de ſage dans ce grand corps n'aura garde de le prendre

Digitized by Google

pour ſon compte, & ceux qui ſeront du caractere de Frere Oignon & de quelques autres, tacheront peut-être de ſe reformer par la ſalutaire honte qu'ils auront de voir publier des dereglemens dont ils ſe ſentiront coupables.

Comme les oreilles n'ont jamais été plus chaſtes qu'elles le ſont aujourd'hui, quoique le cœur n'ait peut-etre jamais été moins pur ; & que cet ouvrage n'ait pas plus de privilege qu'un autre, on ne manquera pas de dire, qu'il eſt licentieux, & que la lecture en eſt dangereuſe.

On repond à cela premierement, qu'un Auteur ne doit pas avoir moins de liberté

Digitized by Google

qu'un peintre. Celui-ci peut peindre une beauté nuë, & une beauté habillée, sans que personne s'en formalise, & l'on trouve mauvais que l'autre raconte des avantures où la modestie n'est pas egale. Le premier distingue les corps par des traits diferens, & l'autre fait connoître les esprits par leurs diferens caracteres.

On peut dire en second lieu, que les plus excellentes choses deviennent mauvaises quand on en abuse, & qu'il n'y a rien de bon pour ceux qui ont l'esprit malin & le cœur gâté. Le vin est bon de sa nature ; cependant il est mauvais pour ceux qui ont une grosse fievre.

Le

Digitized by Google

Le feu eſt d'une neceſſité abſoluë & univerſelle : Mais ne devient-il pas ſouvent non obſtant ſa bonté, l'inſtrument de la fureur & de l'injuſtice ? On ſe ſert des armes pour defendre ſa vie, ſes biens & ſa liberté : Mais ne s'en ſert-on pas auſſi pour ſaccager des villes, & pour depoüiller tout un peuple des droits les plus naturels ? Enfin comme les bons exemples ſont inutiles aux vicieux de profeſſion, les mauvais auſſi ne ſont pas capables de corrompre ceux qui ſont confirmez dans la pratique de la vertu. Au contraire il ſufit ſouvent de voir le vice de prés pour en concevoir de

l'horreur

Digitized by Google

l'horreur : Et ce peuple avoit raiſon de faire voir tous les ans un Eſclave ivre à leurs enfans pour leur inſpirer de l'averſion contre l'ivrognerie. Ceux donc qui liront cet ouvrage comme un ſimple amuſement, y trouveront dequoi ſe ſatisfaire autant qu'en aucun autre de cette nature. Ceux même qui voudront le lire plus ſerieuſement, y trouveront de grands exemples de vertu à imiter : Mais il ſeroit dificile d'empecher que ceux qui ont du penchant au libertinage, n'y trouvent auſſi dequoi l'entretenir, moins toutefois par la faute du livre, que par la depravation de leur propre cœur.

On

On ne doit pas esperer au reste, que toutes les nouvelles soient de la meme force. Toutes les matieres ne peuvent pas egalement s'egayer : D'ailleurs l'esprit se relâche quelquefois dans la composition d'un ouvrage de longue haleine, & il n'y a point de parterre si bien cultivé, ou il ne se rencontre quelque mauvaise herbe parmi les fleurs dont il est emaillé.

NOU-

Digitized by Google

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE FLORENTIN.

PROLOGUE.

IL est de l'humanité de plaindre les afligez ; & quoi qu'il n'y ait personne à qui la compassion ne soit bienséante , il est neantmoins vrai de dire qu'elle sied encore mieux à ceux qui en ont eu besoin, & qui en ont éprouvé les salutaires éfets. Je suis du nombre de ces derniers. Il y a long-tems que j'aime une personne distinguée par son merite & par sa naissance, & peut-être même trop distinguée pour un homme comme moi. Les honnêtes gens qui veulent de l'ambition dans un jeune homme, me loüerent d'avoir fait un si noble choix; cependant je n'en étois pas moins malheureux. A la verité la personne que j'aimois n'étoit point cruelle; mais j'aimois avec tant de passion & d'excez, que tout étoit en torture pour moi à la reserve de

mon amour ; & pour tout dire en un mot, je crois que j'en serois mort si un de mes amis n'eût fait diversion à mon ennui en m'entretenant de choses agreables. Mais comme toutes choses ont leurs périodes, le tems fit sur mon amour ce que la raison n'avoit pû faire. J'aime à present comme il faut aimer pour avoir du plaisir. Ma guerison ne m'a point fait oublier mon Medecin, & il n'y a, je croi, que la mort qui puisse en venir à bout. Et comme la reconnoissance est la plus loüable des vertus, & l'ingratitude le plus condamnable de tous les vices, mon dessein est, à present que je puis me dire libre, de donner en revanche quelques consolations, non à ceux qui m'en ont donné, & qui peut-étre n'en ont pas besoin, mais à ceux à qui elles peuvent être necessaires.

Les consolations ne sont jamais plus avantageuses & plus agreablement receuës, que quand le besoin est grand : & quoi que celles que j'ai à donner ne soient pas fort considerables, il me semble neantmoins par la raison que je viens de dire, que je ne saurois mieux les adresser qu'aux Dames. La honte & la timidité cachent souvent les sentimens de leurs cœurs. Leur amour est un feu d'autant plus violent qu'il est enseveli, & il n'y à que ceux qui l'ont éprouvé, qui puissent bien juger de cette violence. D'ailleurs comme elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes, & que des peres,

des

Digitized by Google

des méres, des freres des maris les tiennent enfermées dans le petit circuit d'une chambre, où elles sont dans l'inaction, voulant tantôt une chose, tantôt l'autre, il leur vient mille pensées qui ne sont pas toûjours agreables : & s'il arrive que l'amour y ait quelque part, la contrainte les jette dans une mélancolie d'où elles ne peuvent sortir qu'à la faveur d'une agreable conversation.

De plus il faut demeurer d'accord, que les hommes ont & plus de force & plus de moyens pour soutenir les chagrins qui suivent l'amour. Ils ont la liberté de se plaindre, & c'est déja un grand soulagement : ils peuvent se promener, aller à la chasse, & faire plusieurs autres exercices, qui font diversion à leur chagrin, & les en guerissent où en tout où en partie, si non pour toûjours, au moins pour quelque tems. Pour reparer donc la faute de la destinée, je me propose de conter des Nouvelles en faveur de celles qui aiment ; car pour les autres il ne leur faut que l'aiguille ou le fuseau. On trouvera dans ces Nouvelles plusieurs aventures galantes tant anciennes que modernes. Les Dames qui les liront y trouveront du plaisir & de l'utilité, & verront par ces exemples ce qu'il faut éviter & ce qu'il faut suivre. Si cela arrive j'en aurai l'obligation à l'amour, qui en me delivrant de ses chaines m'a mis en état de faire quelque chose qui puisse plaire au beau Sexe.

Digitized by Google

PREFACE.

L'An mille trois cents quarante huit la ville de Florence fut affligée de la plus terrible peste dont on ait entendu parler depuis. Elle fût de longue durée nonobstant les soins qu'on prit à faire netoïer la ville de plusieurs immondices. Il ne falloit pour s'infecter que parler aux malades, où toucher seulement leurs habits. Cette contagion se communiquoit non seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes. Deux pourceaux ayant remué avec le groin & pris avec les dents les draps d'un mort, qui avoient été jettez dans la ruë, n'eurent pas plûtôt fait deux où trois tours, qu'ils tomberent morts sur la place. Il mouroit une infinité de gens, & les vivans étoient si épouvantez, que chacun pensoit à se sauver, sans se mettre autrement en peine de ses parens & amis malades & mourans. Les uns pour se garentir de cette contagion generale se retiroient par bandes dans des maisons particulieres, oú il n'étoit permis de parler ni de morts ni de malades, & où l'on ne songeoit qu'à vivre frugalement mais pour tant delicieusement. D'autres croyoient se sauver à force de boire des meilleurs vins qu'ils pouvoient trouver. D'autres croyant que le meilleur remede contre un mal si dangereux étoit la fuite, se retiroient à la campagne, comme si la colére de Dieu n'eût deu se faire sentir qu'à ceux qui étoient renfermez dans l'enceinte de la ville.

D'au-

D'autres enfin avoient recours à la priere & à l'humiliation, comme au remede souverain.

Florence étoit presque depeuplée, & l'on compte qu'entre les mois de Mars & de Juillet il y mourut plus de cent mille personnes.

Comme la pieté n'est jamais plus ardente, que lorsque le peril est pressant, des Dames jeunes & bien faites se rencontrerent un matin en habit de deuil à l'Eglise de Sainte Marie, où elles avoient dessein de faire leurs devotions. Elles étoient ou parentes, ou amies, ou voisines. La plus vieille n'avoit pas plus de vingt-huit ans, & la plus jeune pas moins de dix-huit. Le service étant achevé, elles s'aborderent, se retirerent dans un coin, & ayant fait un petit cercle, elles commencerent à s'entretenir des malheurs du tems. La plus agée representa à ses compagnes, que le plus ancien & le plus juste de tous les principes naturels étoit la conservation de soi-même; que les actions les plus criminelles en elles-mémes devenoient legitimes quand elles étoient faites pour la conservation de la vie; qu'à juger du cœur des autres par le sien, elle avoit lieu de conclure qu'elles n'avoient pas moins de peur qu'elle; & que cela étant elle ne pouvoit pas concevoir pourquoi elles ne se mettoient point en devoir de chercher les moyens de se mettre à couvert du mal que chacune avoit à craindre. Qu'est-il besoin, ajouta-t-elle, que nous demeurions ici pour être témoins des morts qu'on enterre? On n'y voit que des objets désagreables. Pour moy quand je retourne au logis, & que je n'y trouve que ma servante, je tremble de peur,

 & il

& il me semble que je ne vois de toutes parts que l'ombre de ceux qui sont morts. Personne n'a mieux où se refugier que nous ; & cependant nous sommes presque les seules à nous retirer. Que faisons-nous icy ? D'où vient que nous ne songeons point à nôtre salut ? Nôtre vie est-elle moins pretieuse que celle des autres ? où nous imaginons-nous que la nôtre est privilegiée, & que la mort n'oseroit l'attaquer ? Nous sommes dans l'erreur si nous avons cette pensée. La mort ne respecte personne. Retirons-nous. Nous ne ferons que ce que tant d'autres ont fait avant nous. Nous avons toutes quantité de maisons de campagne : Allons y demeurer, & y prenons tous les divertissemens que la raison & la bienséance nous permettront. Les plaisirs de la campagne sont charmans. On y entend chanter les oiseaux, & on y void les montagnes & les plaines enrichies d'une agréable verdure. Les campagnes toutes couvertes de bleds, forment des ondes aussi-bien que la mer. La varieté des arbres rejoüit, l'air y est plus frais qu'ici, & toutes les choses necessaires à la vie y sont en plus grande abondance. D'ailleurs nous n'abandonnons ici personne : nous pouvons dire au contraire que nos maris, nos parens, & nos amis mourants ou fuyans la mort nous ont abandonnées. Nous ne risquons donc rien en prenant le parti de la retraite ; & nous risquons beaucoup si nous ne le prenons pas. Ainsi je suis d'avis que prenant nos servantes & tout ce qui nous est necessaire, nous allions aujourd'hui en un lieu & demain en un autre prendre tous les divertissemens de

Digitized by Google

la saison, jusques à ce que nous voions quel train prendront les calamitez publiques.

Ce discours reçut une approbation generale, & l'on commençoit déja à deliberer sur les moyens de profiter dés le soir même du conseil qui avoit été donné, lors qu'une des autres representa, qu'encore qu'il n'y eût rien que de raisonnable dans la proposition qui venoit d'être faite, il faloit mieux prendre ses mesures avant que de se mettre en devoir de l'executer. Que ferons-nous, dit-elle, à la campagne seules & sans hommes? Nous sommes femmes, & par consequent foibles, facheuses, soupçonneuses, craintives, & sans courage. Ainsi n'ayant d'autre conduite que la nôtre, il est à craindre que nôtre societé ne soit pas de longue durée; & partant songeons-y bien avant que de commencer.

Ce second avis ne fut pas moins bien goûté que le premier. Toute la troupe convenoit que sans hommes les femmes n'ont point de divertissements parfaits, & ne peuvent rien faire comme il faut. Mais où trouver des hommes, disoit-on? La plûpart des nôtres sont morts, & ceux qui vivent encore courent par ci par là, sans que nous sachions precisément où: & de prendre des étrangers quelle apparence? Toutes étoient d'avis qu'il faloit avoir soin de sa santé, & même se donner tout le plaisir possible, mais qu'il faloit trouver moyen de le faire sans scandale & sans repentance dans la suite.

Pendant que cela se disoit, elles virent entrer trois Cavaliers, qui nonobstant le mau-

Digitized by Google

vais tems, la perte de leurs amis ou de leurs parens, & la peur qu'ils pouvoient avoir pour eux-mêmes, ne laissoient pas de songer aux affaires de l'amour. Ils étoient tous trois honnêtes & bien faits, & pour se consoler des mauvais tems, ils étoient sortis dans l'esperance de rencontrer leurs Maîtresses, qui étoient peut-être du nombre de celles dont on vient de parler.

Les Dames n'eurent pas plûtôt apperceu les trois Cavaliers, qu'une d'elles commença de se feliciter, & dit à ses compagnes que la Fortune favorisoit leur dessein, puis qu'elle leur envoyoit à point nommé ce qu'il leur falloit pour l'executer. Il y en eut une plus scrupuleuse que les autres qui allegua le qu'en dira-t-on, disant que ces Cavaliers aimoient trois de leurs compagnes, & que s'ils étoient reçûs dans leur societé, il étoit à craindre qu'on n'en glosat. Il fut conclu unanimement que cette raison n'étoit pas valable; qu'il suffisoit de vivre honnétement, & de n'avoir rien à se reprocher, & que du reste Dieu protegeroit leur innocence. Les Cavaliers furent appellez, & les Dames leur proposerent de les accompagner dans leur voyage. Ils crurent d'abord qu'elles vouloient rire; mais voyant qu'il n'y avoit point de raillerie, & qu'elles parloient serieusement, ils accepterent le parti, donnerent les ordres necessaires, & partirent le lendemain à la pointe du jour.

Leur premiere traite ne fut qu'à une lieuë de la ville. C'étoit une hauteur qui de tous les côtez n'étoit pas éloignée du grand chemin, en-

Digitized by Google

enrichie de quantité d'arbrisseaux, & d'une verdure dont les yeux étoient charmez. Sur cette éminence étoit un palais, embelli par l'art & par la nature de tout ce qu'on peut souhaiter. Tout ce qu'il faloit pour passer agréablement & commodément la vie, y étoit en abondance, & il étoit de plus dans la propreté où il devoit être pour recevoir si bonne compagnie.

Cette illustre troupe ne fut pas plûtôt assise; que le plus jeune & le plus enjoüé des trois Cavaliers commença la conversation & dit: Nôtre bon sens, mes Dames, plus que nôtre prudence nous à conduits ici. Je ne sai ce que vous avez dessein de faire de vos soucis: pour les miens je les ai laissez en sortant à la porte de la ville; ainsi determinez-vous à passer le tems à rire & à vous divertir; sinon permettez-moi d'aller reprendre mes soucis, & de m'en retourner à Florence.

On ne peut pas mieux parler, répondit une des Déesses en souriant. Il faut se réjoüir, puisque ce n'est que pour chasser la tristesse que nous avons quitté la ville. Mais comme il n'y a point de société qui puisse subsister sans ordre, je serois d'avis, ajoûta-t-elle, qu'on fit des réglemens ausquels tout le monde fût obligé de se soûmettre, & sur tout qu'on défendit sous de rigoureuses peines, d'apporter à la compagnie rien de desagreable.

Ce conseil ayant été generalement approuvé les reglemens furent faits; & le Dîné étant servi on se mit à table. La Danse & les instrumens succederent à la bonne chere, ensuite on

on relut les reglemens, & la plus jeune des Dames representa qu'on avoit oublié de défendre le jeu. Elle allegua pour raison, qu'il chagrinoit souvent les uns, sans divertir beaucoup les autres, & que les spectateurs languissoient la plûpart du tems & ne faisoient que bâiller. Si vous m'en croyez ; ajouta-t-elle, tout se passera en conversation & à faire des Contes. Tout le monde s'y divertit, non seulement celuy qui parle, mais aussi ceux qui écoutent. Aprés donc qu'il eut été conclu qu'il n'y avoit pas de meilleur divertissement, que de conter des nouvelles, on commença comme vous allez voir.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE I.

Chapelet du Prat trompa un Religieux par une fausse confession, & quoi qu'il eût tres-mal vécu durant sa vie, il passa pour un Saint apres sa mort, & fut appellé Saint Chapelet.

UN grand Cardinal disoit autrefois sur la canonisation de certains Saints, *que la sainteté de ces Saints là, le faisoit douter de la sain-*

Digitized by Google

sainteté des autres. En éfet il n'est rien de plus équivoque que le cœur humain. Il n'y a que Dieu seul qui puisse en connoître les profondeurs. L'hipocrisie fait si bien revêtir les dehors de la veritable pieté, que le plus méchant de tous les hommes quand il veut se contrefaire, peut tromper les yeux les plus éclairez, comme il paroîtra par la Nouvelle que je vais conter.

Il y avoit autrefois en France un nommé François Musciat, qui aprés avoir gagné de grands biens par le moyen du commerce, s'ennuya d'être marchand, & se mit en tête de suivre la Cour, où il dépensa en peu de tems la plus grande partie de son bien. Il arriva alors que le Pape Boniface ayant fait venir en Toscane Charles Sansterre, frere du Roi de France, Musciat qui selon l'ordinaire des Courtisans avoit toûjours de magnifiques esperances, eut ordre d'y accompagner ce Prince. Les affaires domestiques de Musciat étoient déja fort en désordre, & sentant qu'il lui faudroit beaucoup de tems pour y apporter les remedes necessaires, il crut y avoir suffisamment pourvû en les mettant entre les mains de plusieurs personnes. Une chose l'embarrassoit, c'est les creances qu'il avoit sur plusieurs Bourguignons. Il savoit que les Bourguignons étoient gens de mauvaise composition, chicaneurs, broüillons, calomniateurs, & sans foi ; si bien qu'il ne savoit à qui confier ses affaires de Bourgogne. Il lui falloit un homme plus méchant que les Bourguignons mêmes ; mais où le prendre ? Aprés y avoir long-tems

révé,

tévé, il se souvint d'un certain Chapelet du Prat qui venoit souvent chez lui à Paris.

Chapelet étoit un si galant homme, qu'étant Notaire de sa profession, & Notaire peu employé, il eût été bien faché qu'un acte eût passé par ses mains & n'être pas jugé faux. Bref il faisoit plus volontiers pour rien un faux contract, qu'il n'en eût fait un veritable pour une bonne recompense. Avoit-on besoin d'un faux têmoin, on pouvoit à coup seur s'adresser à lui. On étoit alors fort Religieux en France pour les sermens, lui ne faisoit aucun scrupule du parjure, & il gagnoit toûjours son procez quand on s'en raportoit à sa bonne foi. Son plaisir étoit de mettre aux mains les parens & les amis, & plus il faisoit de mal, plus il avoit de joie. L'employoit-on pour assassiner quelqu'un, il n'avoit rien à refuser. Il juroit & blasphemoit pour la moindre chose Dieu & les Saints, violent & emporté autant qu'on le peut dire. Il n'alloit jamais à l'Eglise, & parloit des Sacremens avec une impieté horrible; mais pour le cabaret & autres maisons de débauche c'étoit son séjour le plus ordinaire. Il haïssoit les femmes, & aimoit le contraire plus qu'aucun autre scelerat. D'ailleurs larron, gourmand, ivrogne, joüeur, filon, & en un mot le plus mechant homme qui fut jamais. Tout le monde se plaignoit de ses fredaines; mais tout le monde les souffroit, parce que Musciat qui le protegeoit étoit en estime & en faveur.

Musciat donc connoissant Chapelet, crut avoir trouvé l'homme qu'il lui falloit. Il le fait

Digitized by Google

fait appeller, & lui dit qu'étant obligé de faire un long voyage, & ayant des affaires en Bourgogne, il ne voyoit personne plus capable en toute maniere de les faire que lui. Tu n'es pas à present fort occupé, lui dit-il, ainsi si tu veux accepter le parti, je te ferai avoir des lettres de recommandation de la Cour, & te donnerai une portion raisonnable de ce que tu pourras tirer. Chapelet qui ne faisoit rien, & qui n'étoit pas fort accommodé, considérant que Musciat son protecteur s'en alloit, sans se mettre autrement en peine de lui, & que la necessité le talonnoit, répondit qu'il le feroit volontiers. On convint des conditions, Musciat donna procuration expresse, & fit avoir de la Cour les recommandations promises : ensuite il partit pour Italie, & Chapelet pour *Dyon*, où il n'étoit connu de personne.

Il fit contre son ordinaire les premieres fonctions de sa négotiation avec douceur & honnêteté, comme s'il n'eut voulu se faire connoître qu'a la fin. Il logea chez deux Florentins, freres, qui prêtoient à usure, & qui le reçûrent fort honnêtement à la considération de Musciat. Il arriva qu'étant tombé malade, les deux freres firent venir les Medecins, lui donnerent des gens pour le servir, & n'épargnerent rien de tout ce qui lui fut necessaire : Mais tout cela fut inutile ; car cet homme dont toute la vie avoit été fort déreglée, alloit tous les jours de mal en pis, & les Medecins en parloient comme d'un homme dont ils n'esperoient rien.

Les

Les deux freres qui ne voyoient là rien d'avantageux pour eux, & ne savoient ce qu'ils devoient faire, entrerent un jour dans une chambre assez proche de celle où étoit Chapelet. Que faire de cet homme, se disoient-ils l'un à l'autre? De l'envoyer ainsi malade, il y auroit de l'imprudence & de la cruauté. Que diroit-on de nous, de chasser brusquement de nôtre maison un homme mourant, qu'on nous à vû si bien recevoir, que nous avons fait servir & medicamenter avec tant de soin, & de le chasser sans qu'il paroisse qu'il nous en ait donné aucun juste sujet? Mais d'ailleurs il faut considerer, que si ce qu'on nous écrit de sa mauvaise vie est vrai, il ne voudra ni se confesser, ni recevoir aucuns des Sacremens; & mourant sans confession, où l'enterrer? Il faudra comme un chien le mettre en terre profane. Mais supposé qu'il se confesse, ses péchez sont si horribles & en si grand nombre, qu'il n'y a ni Curé ni Religieux qui vueille lui donner l'absolution: & cela étant il faudra toûjours ou l'exposer à la voirie, ou le jetter dans un fossé. En ce cas comme nous avons des ennemis, & qu'on de sa prouve le commerce que nous faisons, on nous fera un crime de la mort de cet homme, & pour profiter de nos dépouilles, non seulement on nous pillera; mais on s'en prendra peut-être même à nos personnes.

Comme les malades ont souvent l'oreille fine, Chapelet entendit distinctement tout ce qu'ils avoient dit, & les ayant appellez leur

leur dit, Rasseurez-vous, Messieurs, il ne vous arrivera aucun mal à cause de moi, quand même je mourrois comme vous avez dit: Mais je ferai en sorte que celà n'arrivera pas. J'ai tant fait d'outrages à nôtre Seigneur durant ma vie, que de lui en faire encore un en mourant il n'en sera ni pis ni mieux. Faites-moi venir seulement un saint Religieux, si tant est qu'il y en ait, & soyez en repos. Je ferai en sorte que tout ira bien & pour vous & pour moi.

Quoi que les deux freres ne comptassent guere sur cette promesse ; cependant comme il faut donner quelque chose au hasard, & sur tout quand on n'a pas de meilleur moyen, ils lui firent venir un vieux Cordelier grand Maître en la sainte Ecriture, homme fort venerable, & de si sainte vie, que tout le monde avoit pour lui une veneration particuliere.

Le Religieux étant entré, s'assit au chevet du malade, & aprés lui avoir donné plusieurs consolations, il lui demanda s'il y avoit longtems qu'il ne s'étoit confessé. Chapelet qui ne s'étoit jamais confessé, ne laissa pas de repondre : Je me suis toûjours confessé une fois la semaine pour le moins, & même, mon pere, quelquefois plus souvent. Il est vrai que depuis huit jours que je suis malade je n'ai pû me confesser, tant mon mal à été pressant. C'est fort bien fait mon fils, répondit le Moine, faites-en de même à l'avenir. Mais puisque vous vous étes confessé si souvent, vous aurez peu de choses à me dire,

&

Digitized by Google

& moy peu à vous demander. Ne parlez pas ainsi, mon Reverend Pere, repliqua Chapelet, quoi que je me confesse souvent, je rameine toutes les fois que je me confesse tous les péchez que je puis me souvenir d'avoir commis depuis ma naissance jusqu'à ma confession : ainsi je vous supplie, mon Reverend Pere, de me questioner par ordre comme si je ne m'étois jamais confessé. N'ayez aucun égard à l'état languissant où je me trouve. J'aime mieux négliger mon corps, que de courrir risque de perdre mon ame que mon Sauveur a rachetée aux dépens de son sang. Le bon Pere fut ravi de ces paroles, & les regarda comme une preuve de la bonne conscience du patient.

Aprés avoir loüé sa pieté, il commença par lui demander s'il n'avoit jamais offensé son Créateur avec les femmes. Je n'ose vous répondre sur cet article, mon Reverend Pere, répondit Chapelet en soupirant: je crains de pecher par vaine gloire. Non, mon fils, reprit le Cordelier, on ne peche jamais quand on dit la verité soit en se confessant ou autrement. Dites & ne craignez rien. Sur cette asseurance, ajoûta le penitent, je vous dirai donc, mon Reverend Pere, que je suis tel à cet égard que quand je sortis du ventre de ma mere. Dieu vous benisse, mon fils, repliqua le Moine. Vôtre action est d'autant plus meritoire, que vous avez eu plus de liberté, que nous n'en avons, de faire le contraire si vous eussiez voulu. Mais n'étes-vous jamais tombé, continua le Moine, dans le péché de

gourmandiſe ? Souvent, mon Pere, repliqua le penitent en ſoupirant profondement. Outre les jeûnes commandez par l'Egliſe que les devots obſervent durant toute l'année, ma coûtume eſt de jeûner au pain & à l'eau trois jours de la ſemaine pour le moins, & j'ai bû cette eau avec le même plaiſir que les ivrognes boivent le vin, & ſur tout aprés la fatigue d'un pelerinage. J'ai même ſouhaité pluſieurs fois des ſalades. J'ai quelquefois trouvé mon pain de meilleur goût, que ne devoit faire un homme qui jeûne par devotion comme je fais. Ces pechez, mon fils, repartit le Religieux, ſont naturels & aſſez legers, & vous feriez mal de vous en allarmer plus qu'il ne faut. Quelque ſaint que ſoit un homme il mange de bon apetit aprés avoir jeuné, & boit de même aprés avoir travaillé. Ne me dites point cela pour me conſoler, ajoûta le patient ; Vous ſavez que je n'ignore pas qu'on doit faire nettement & ſans repugnance tout ce qu'on fait pour Dieu, ou qu'autrement on peche. Il eſt bon que vous le preniez ainſi, dit alors le Cordelier, & je ſuis bien content de la pureté & de la delicateſſe de vôtre conſcience : Mais dites-moi encore je vous prie, n'avez-vous jamais fait de peché d'avarice ? n'avez-vous point exigé ce qui n'étoit pas raiſonnable, & n'avez-vous point retenu du bien d'autrui ce que vous ne deviez point retenir ? Vous avez cette penſée, mon Pere, répondit Chapelet, parce que vous me voyez logé chez des Uſuriers ; mais je ne fais rien avec eux, & je n'y ſuis venu que pour les ex-

Digitized by Google

exhorter à quitter un métier si dangereux, & je croi que j'en serois venu à bout, si Dieu ne m'avoit pas envoyé cette maladie. Je dois vous dire que mon pere m'ayant laissé beaucoup de bien, j'en donnai la plus grande partie à Dieu; & puis pour subsister & pour secourir les pauvres de Christ, je me mis à faire un petit commerce. A la verité j'ai souhaité de gagner, mais j'ai toûjours donné aux pauvres la moitié de mon gain, & l'autre moitié à été pour mes besoins, en quoi Dieu m'a tellement beni, que mes affaires ont toûjours été de bien en mieux. C'est fort bien fait, reprit le Confesseur, mais combien de fois vous êtes-vous mis en colere? Souvent à la verité, repliqua le penitent. Mais l'apparence de s'en empêcher voyant la corruption des hommes, qui violent les commandemens de Dieu, & ne craignent point ses jugemens. J'ai souvent dit en moi-même, j'aimerois mieux être mort, que de voir les jeunes gens courrir aprés les vanitez, jurer & se parjurer, n'aller jamais à l'Eglise, & souvent au cabaret, & preferer en un mot les voyes du monde à celles de Dieu. Cette colere est loüable, répondit le Religieux, & je n'ai point sur cela de penitence à vous imposer. Mais, mon fils, la passion ne vous a-t-elle jamais poussé à tuer quelqu'un, à dire quelque chose de malhonnête, ou à faire injure à quelqu'un? Vous, mon Pere, qui me paroissez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainsi? croyez-vous que Dieu m'eût si long-tems laissé sur la terre, si j'avois eu la moindre pen-

Digitized by Google

sée de faire un des crimes dont vous avez parlé? c'est à des voleurs & à des scelerats à vivre de cette maniere ; gens que je n'ai jamais vû sans prier Dieu pour leur conversion. Dieu vous benisse, mon fils, dit encore le bon Pere ; mais au reste n'avez-vous jamais faux témoigné contre personne, médit de personne, ou enlevé à quelqu'un ce qui lui appartenoit. Oui, mon Reverend Pere, repliqua le penitent, j'ai dit du mal d'autrui. J'avois autrefois un voisin qui avoit le plus grand tort du monde, & qui ne faisoit que battre sa femme. J'avois tant de pitié de cette pauvre femme, qui étoit batuë toutes les fois que son mari avoit trop bû, que j'en parlai mal à ses parens. Mais mon fils, reprit le Cordelier, vous avez été Marchand. N'avez-vous point trompé quelqu'un, comme font ordinairement ces Messieurs-là ? J'en ai trompé un, mon Reverend Pere, mais je ne sai qui il est. Tout ce que je puis vous dire c'est, qu'un homme, à qui j'avois vendu du drap à credit, m'en ayant un jour apporté l'argent, je le mis sans compter dans une bourse. Je le comptai un mois aprés, & trouvai quatre deniers de trop. Mais n'ayant plus vû l'homme pour lui faire restitution, je fis une aumône des quatre deniers aprés les avoir gardez prés d'un an. Cela est peu de chose, dit le Pere, & vous fîtes fort bien, mon fils, d'en disposer de cette maniere. Le bon Religieux fit plusieus autres questions à son penitent, qui répondit à toutes à peu prés sur le même pied. Il étoit déja prêt à lui donner l'absolution, quand Chapelet lui dit,

dit, jai fait encore un peché que je ne vous ai pas dit. Je viens de me souvenir que je fis nettoyer la maison un jour de fête, & que je n'eus pas pour le saint Dimanche le respect que je devois. C'est peu de chose, mon fils, dit le Confesseur. Ne dites pas cela, mon Pere, repliqua le penitent. Le Dimanche est un jour qui doit être veneré, parce que ce fut ce jour là que le Seigneur ressuscita. N'avez-vous fait que cela, mon fils, reprit le Cordelier? Je crachai il y a quelque tems sans y penser dans l'Eglise de Dieu. Ce n'est pas une chose dont il faille se confesser, mon fils, repliqua le bon Religieux en souriant. Nous mêmes y crachons tous les jours. Vous faites fort mal, reprit le penitent, car il n'y a rien qu'on doive tenir si net que le temple de Dieu où nous offrons nos sacrifices. Bref il lui dit en peu de tems plusieurs choses de la même nature; & comme il soupiroit & pleuroit quand il vouloit, il se mit enfin à pleurer & à gemir. Qu'avez-vous, mon fils, lui dit alors le Pere? Il y a encore un peché, répondit Chapelet, dont je ne me suis jamais confessé, tant j'ai honte de le dire. Je ne m'en souviens jamais sans douleur, & je croi que Dieu ne me le pardonnera jamais. A quoi songez-vous; mon fils, de parler comme vous faites, repartit le Confesseur? Si vous étiez chargé de tous les pechez que les hommes ont commis & doivent commettre tant que le monde durera, la bonté & la misericorde de Dieu sont si grandes, que vous en confessant & vous en repentant comme je

Digitized by Google

vois que vous faites, ils vous seroient pardonnez. Dites donc hardiment ce que vous avez sur le cœur. Helas! mon Pere, répondit alors Chapelet toûjours pleurant, mon peché est si grand, qu'à peine puis-je en esperer le pardon, à moins que vous ne m'aidiez à flechir Dieu par vos prieres. Cependant Chapelet pleuroit toûjours & ne disoit rien: & comme le Religieux continuoit à l'exhorter de décharger sa conscience, aprés bien des façons, il fit un profond soupir, & dit. Puis que vous me promettez de prier Dieu pour moi, je m'en vais donc vous le dire. Je maudis ma mere étant encore enfant. Cela dit, il recommença ses doleances. Croyez-vous, mon fils, que ce soit un si grand peché, lui répondit le Pere? Les hommes blaspêment Dieu tous les jours, & il leur fait grace quand ils s'en repentent. Ne doutez point qu'il ne vous pardonne ce peché. Essuyez vos larmes, consolez-vous, mon fils, & soyez persuadé, que quand vous auriez été un des Boureaux de Jesus-Christ, ce peché vous seroit pardonné ayant la repentance que je vous vois. Que dites-vous, mon Pere, reprit le penitent? Maudire ma bonne mere qui m'a porté neuf mois dans son sein, & depuis au cou plus de cent fois, c'est un péché si grand, que je suis perdu si vos prieres ne me sauvent.

Le Religieux voyant que son penitent n'avoit plus rien à dire, le benit & lui donna l'absolution: & comme il ne doutoit aucunement que ce qu'il avoit dit ne fût vrai, il

le

le croyoit le plus saint de tous les hommes. Et qui auroit pû en douter voyant un mourant parler ainsi? Vous serez bientôt gueri, mon fils lui dit-il, moyennant l'assistance de Dieu: mais s'il arrivoit que Dieu voulût reprendre vôtre ame sainte & bien disposée, ne voulez-vous pas bien que vôtre corps soit inhumé dans nôtre Convent? Je serois fâché qu'il le fût ailleurs, mon Reverend Pere, répondit le patient, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, & que j'ai d'ailleurs toûjours eu une devotion particuliere pour vôtre ordre. Tout ce que je vous demande est, qu'aussitôt que vous serez arrivé au Couvent, vous me fassiez apporter le Corps de nôtre Seigneur que vous avez consacré ce matin. Je m'en reconnois indigne, mais avec vôtre permission mon dessein est de le recevoir, & ensuite la sainte onction. Si j'ai vêcu comme pecheur, je veux au moins mourir en Chrêtien. Le saint homme loüa son zéle, & l'assura qu'il feroit ce qu'il souhaitoit: A quoi aussi il ne manqua pas.

Les deux freres qui craignoient fort que Chapelet ne les trompât, s'étoient postez le plus prés qu'ils avoient pû. Ils penserent éclater vingt fois d'entendre ce que le malade disoit au Pere: mais revenant ensuite à eux-mêmes: quel homme est ceci disoient-ils, que ni l'age, ni la maladie, ni la crainte de la mort, ni les frayeurs des jugements de Dieu devant le trône duquel il est prêt à comparoître, ne sont pas capables de l'empêcher de mourir comme il a vêcu? Cepen-

dant voyant que Chapelet seroit enterré, ils ne se mirent guerre en peine du reste. Aprés avoir reçû tous les Sacremens il mourut dés le jour même vers le soir.

Les apprêts de son enterrement étant faits, on fit avertir les Cordeliers qui vinrent le soir prier pour le mort selon la coûtume, & le lendemain il fut inhumé en grande ceremonie. Le Religieux qui l'avoit confessé ayant appris qu'il étoit mort, alla trouver le Prieur du Convent, fit assembler le Chapitre, & informa la societé de la sainteté de Chapelet, loüa sa confession, & representa qu'esperant que Dieu opereroit par lui plusieurs miracles, il croyoit qu'on devoit recevoir ce corps avec beaucoup de reverence & de devotion. A qnoi consentirent le Prieur & les autres Religieux. La nuit étant venuë ils s'en allerent tous où étoit le mort, & dirent de grandes & solemnelles Vigiles. Le lendemain vétus d'Aubes, & de leurs grandes Chapes, le livre à la main, précedez de la Croix, ils revinrent chantans, & emporterent ce bien heureux corps à leur Eglise avec beaucoup de solemnité, suivis de presque tous les habitans de la ville de l'un & de l'autre sexe.

Ce corps ne fut pas plûtôt à l'Eglise, que le Pere qui l'avoit confessé monta en chaire pour faire son Oraison funebre. Il dit des merveilles du mort, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa simplicité, de son innocence, & de sa sainteté. Il n'oublia pas ce qu'il lui avoit dit comme son plus grand pe-

ché, & la peine qu'il avoit euë à lui persuader que Dieu pût le lui pardonner. Il prit occasion de là de censurer ses auditeurs, qui pour la moindre chose blasphêmoient Dieu, sa Mere, & tous les Saints de la Cour celeste. Il s'étendit encore beaucoup sur sa fidelité & sur sa probité, & enfin il en dit tant, & persuada si bien ses auditeurs, qu'à peine attendirent-ils que le service fût achevé pour aller lui rendre les honneurs divins. Chacun s'empressoit à lui baiser les pieds & les mains. Ses habits furent incontinent déchirez, & ceux qui pouvoient en avoir un petit morceau s'estimoient bien heureux. Chacun vouloit le voir, & pour cet effet il demeura exposé tout ce jour-la. La nuit suivante il fut enterré dans un tombeau de marbre. Le lendemain il y eut grande affluence de peuple qui venoit l'adorer & lui porter des cierges, se voüer à lui, & attacher des chandelles de cire selon le vœu qu'on avoit fait. La renommée de sa sainteté alla si loin, qu'il n'y avoit presque point d'affligé, qui voulût se voüer à autre Saint, qu'à St. Chapelet. On soûtenoit que Nôtre Seigneur avoit fait & faisoit tous les jours plusieurs miracles en faveur de ceux qui se voüoient devotement à lui.

Ainsi Chapelet du Prat, le plus méchant homme qui fût jamais, fût regardé aprés sa mort comme un grand Saint.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE II.

Un Juif à la solicitation d'un de ses amis s'en alla de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclesiastiques il retourna à Paris, & se fit Chrétien.

ON m'a dit autrefois qu'il y avoit à Paris un riche Marchand de draps de soie nommé Jeannot de Chevigni, homme sincere, bon, & droit, & intime ami d'un riche Juif nom-

nommé Abraham, aussi Marchand, & homme de grande probité. Jeannot connoissant les bonnes qualitez de ce Juif, étoit fâché qu'un si honnéte homme fut damné. Il le pria de renoncer aux erreurs du Judaïsme, & d'embrasser la verité Chrétienne, qui toute bonne & toute sainte prosperoit & augmentoit tous les jours, au lieu que la sienne diminuoit à vûë d'œuil. Le Juif répondit, qu'il ne croyoit aucune Religion si sainte & si bonne que la Judaïque; qu'y étant né il vouloit y vivre & y mourir, & que rien n'étoit capable de le détourner d'une telle resolution. Jeannot ne laissa pas pour cela de le soliciter, & de lui représenter à la marchande combien la Religion Chrètienne valoit mieux que la Juïfve. Quoi que le Juif fût un grand maître en sa Loi, neantmoins l'amitié qu'il avoit pour son ami, ou plus vraisemblablement les paroles que l'esprit de Dieu inspiroit à un convertisseur peu éclairé, frapérent tellement le Juif, qu'encore qu'il demeurât toûjours opiniâtre, il commença à trouver goût aux remonstrances de Jeannot. Les solicitations & les refus allant toûjours leur train, le Juif enfin vaincu par les instances continuelles de son ami, luì dit un jour: Vous voulez donc Jeannot que je me fasse Chrétien. J'y consens à condition que j'iray premierement à Rome, pour y voir celui que vous appellez le Vicaire General de Dieu en terre, pour y étudier ses mœurs, & celles des Cardinaux. Si par eux & par ce que vous me dites je puis me convaincre que vôtre Religion soit meil-

leure

Digitized by Google

leure que la mienne, comme vous avez voulu me le persuader, je ferai ce que vous voulez; sinon je demeurerai Juif.

Jeannot entendant cela, fut dans un chagrin extrême, & dit en soi-même : Je croyois avoir converti cet homme; mais je sens bien que je me suis donné des peines inutiles. S'il va à Rome, & qu'il voie la dépravation des gens d'Eglise, bien loin de se faire Chrétien, il deviendra plus Juif que jamais. Epargnez-vous, mon ami, lui dit-il, la peine & la dépense de ce voyage. Il y a tout à craindre par mer & par terre pour un homme riche comme vous. Croyez-vous de ne pas trouver ici quelqu'un qui vous bâtise? S'il vous reste des doutes au sujet de la foi Chrétienne, où trouverez-vous des Docteurs plus éclairez qu'à Paris? Ainsi je trouve que ce voyage n'est d'aucune necessité. Comptez que les Prelats sont à Rome tels que vous les avez vûs ici, ou même meilleurs comme étant plus proche du souverain Pasteur. Si vous voulez donc m'en croire, vous remetterez ce voyage à une autre fois. Peut-être vous ferai-je compagnie. Je veux croire, Jeannot, tout ce que vous me dites; mais pour couper court je ne changerai jamais de Religion, à moins que je ne fasse ce voyage. Jeannot voyant son obstination lui dit, qu'il fit donc comme il l'entendroit, & conclut en soi-même que son Proselyte luy échaperoit : Mais comme il n'y alloit rien du sien, il ne s'en mit pas autrement en peine.

Le

Digitized by Google

Le Juif monte à cheval, & s'en va à Rome en toute diligence. Il fut fort bien reçu des Juifs de cette ville; & durant le sejour qu'il y fit, sans rien dire du sujet de son voyage, il commence à étudier la façon de vivre du Pape, des Cardinaux, des Prelats, & autres Courtisans. Comme il étoit habile il s'aperceut bien-tôt & par lui-même & par les secours d'autrui, que depuis le plus grand jusqu'au plus petit ils étoient tous de fort malhonnétes gens, abandonnez à toute sorte de pechez naturels & contre nature, & que pour obtenir quelque chose de considerable, le credit des Courtisanes & des Garçons n'étoit pas un mediocre secours. Il remarqua encore qu'ils étoient universellement gourmans, ivrognes, & comme bêtes brutes plus passionnées pour le ventre, que pour toute autre chose. Allant encore plus loin il les vit tous si avares & si avides d'argent, qu'ils vendoient & achetoient à beaux deniers contans non seulement le sang humain en general, mais aussi le sang Chrétien, & les choses sacrées quelques qu'elles fussent, soit sacrifices ou benefices, dont ils faisoient un plus grand commerce, qu'on n'en fait à Paris sur les draps & autres marchandises. On a donné le nom de négotiation à la simonie manifeste, & à la débauche celui de nourriture, comme si Dieu ne savoit pas la signification des mots, & ne connoissoit pas l'intention des plus méchans cœurs, & se laissât tromper au nom des choses comme font les hommes.

Com-

Comme le Juif étoit un homme sobre & modeste, il fut tellement choqué des remarques qu'on vient de dire, & de plusieurs autres qu'il est bon de taire, que croyant d'en avoir assez vû, il resolut de s'en retourner à Paris ; ce qu'il fit aussi. Jeannot n'eut pas plûtôt appris son retour, qu'il l'alla voir. Ils se firent de grandes caresses, & aprés quelques jours de repos il lui demanda, ce qu'il disoit du Saint Pere, des Cardinaux, & des autres Courtisans. Je ne sai, répondit le Juif, sans hésiter, si j'ai bien jugé de ce que j'ai vû & entendu, mais je puis vous dire que je n'ai vû en aucun Ecclesiastique ni sainteté ni devotion, ni en un mot rien de bon : Mais j'ai remarqué au contraire tant de luxe, d'avarice, de gourmandise, &c. que la Cour de Rome est bien plûtôt selon moi le Singe du Diable, que l'imitatrice de Dieu. De la maniere que je le conçois, vôtre Pontife, & par consequent tous ceux qui en dépendent, travaillent avec soin à ruiner la Religion Chrétienne, eux qui en doivent étre les protecteurs & les appuis. Mais comme je vois qu'il n'y réussissent pas, mais qu'au contraire vôtre Religion fleurit & devient tous les jours plus brillante, je suis entierement convaincu qu'elle est la plus sainte de toutes les Religions, & que le Saint Esprit en est le vrai conservateur. Ainsi je suis plus déterminé que jamais à me faire Chrétien. Allons donc de ce pas à l'Eglise, afin que j'y reçoive le bâtême suivant la coûtume de vôtre sainte foi. Jeannot qui s'attendoit à toute autre

Digitized by Google

autre chose, fut ravi de l'entendre ainsi parler. Il le mena à l'Eglise de nôtre Dame, fut son Parrain, le fit bâtiser, & nommer Jean. Jeannot eut grand soin de faire instruire son Neophite, qui apprit beaucoup en peu de tems, & fut depuis homme de sainte vie.

NOUVELLE III.

Un Juif d'Alexandrie se tira du piége que Saladin lui avoit tendu, en lui faisant un conte ingenieux.

Sala-

SAladin fut un si grand & si vaillant homme, que sa valeur le fit non seulement Soudan de Babilone, mais lui fit aussi remporter plusieurs victoires sur les Chrétiens & sur les Sarrazins. Comme ce Prince eut diverses guerres à soûtenir, & qu'il étoit d'ailleurs trés-magnifique, ses trésors se trouvérent épuisez. Des afaires extraordinaires lui étant survenües, ayant besoin d'argent, & ne sachant où en prendre, parce qu'il le lui falloit promptement, il alla se souvenir d'un riche Juif nommé Melchisedec, qui prétoit à usure à Alexandrie, & crut que cet homme pourroit faire son afaire. Mais comme il savoit qu'il étoit fort avare, il étoit persuadé qu'il ne le feroit jamais volontairement, & le Soudan ne vouloit point lui faire violence. Cependant pressé par la necessité, & s'étant mis en tête de tirer du Juif le secours dont il avoit besoin, il s'avisa de l'y contraindre par un pretexte raisonnable en apparence. Il l'envoie querir, le reçoit familierement, le fait asseoir auprés de lui, & lui dit. On m'a dit que tu est homme sage, & savent pour les choses divines, ainsi je voudrois bien que tu me disses la quelle de ces trois Religions tu trouves la meilleure, de celle des Juifs, des Sarrazins, & des Chrétiens.

Le Juif qui étoit veritablement un homme sage, vid d'abord le piege, & sentit bien qu'il seroit pris pour Dupe s'il préferoit une des trois Religions aux autres. La question que vous me faites est belle, repondit-il, & puisque vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous dire

dire ce que j'en pense, permettez-moi de commencer par un petit conte. Je me souviens, si je ne me trompe, d'avoir souvent oüi dire, qu'il y eut autrefois un grand & riche homme, qui outre plusieurs joyaux tres précieux, avoit un anneau de grand prix. Cette homme voulant se faire honneur d'un si rare bijou, voulut le laisser à ses descendans comme un monument de son opulence, & ordonna par son testament, que celui de ses enfans mâles qui se trouveroit aprés sa mort saisi de cet anneau, fût son heritier universel, & respecté comme tel du reste de la famille. Celui à qui le pere donna l'anneau fit à l'êgard de ses successeurs ce que son prédecesseur avoit fait au sien. L'anneau passa en peu de tems par plusieurs mains. Il vint enfin à un qui avoit trois fils également bien faits, sages,& obéïssans à leur pere, qui pour cet effet les aimoit tous trois également. Comme chacun savoit l'usage de cet anneau, chacun aussi faisoit sa cour au pere pour tâcher de se le faire donner. Le bon homme qui ne savoit en faveur duquel se déterminer, & l'ayant promis à chacun, il songea à les contenter tous trois. Pour cet effet il en fit faire secretement deux autres à un excellent Orfévre, si semblables au premier, qu'il ne pouvoit lui-même distinguer les faux d'avec le veritable. Chacun eut le sien. Le pere mourut. Chacun se mit en devoir de se mettre en possession de sa succession, & de se faire rendre l'honneur qui lui êtoit deu. Sur les refus faits de part & d'autre, chacun pro-

Digitized by Google

duiſit ſon anneau. Bref tous ces anneaux ſe reſſembloient ſi fort, quil n'y avoit pas moyen de connoître le veritable. Il y eut procez pour la ſucceſſion, & on eſt encore à décider qui doit être l'heritier.

Il en eſt de même, Monſeigneur, des trois Religions données par Dieu le pere aux trois nations dont vous avez parlé. Chacune croit être héritiere de Dieu, avoir ſa vraie loi, & faire ſes commandemens : Mais laquelle des trois en eſt en poſſeſſion, c'eſt ce qui eſt encore indecis. Saladin voyant que le Juif s'étoit bien tiré du paneau qu'il lui avoit tendu, lui dit le beſoin où il étoit, & lui demanda s'il vouloit le ſecourir. Il lui déclara même ce qu'il avoit eu intention de faire, ſi ſa réponſe avoit été moins ſage. Le Juif lui préta tout ce qu'il voulut. Saladin le rembourſa, l'aima, & le retint auprés de lui avec beaucoup de diſtinction.

NOU-

NOUVELLE IV.

Un Moine qui avoit fait un grand péché, se garentit de la peine qu'il méritoit, en reprochant honnêtement à son Abbé le même peché.

IL y avoit autrefois dans le pays de la dépendance de Sarzane, qui n'est pas éloigné du nôtre, un Monastére, dont les Religieux vivoient plus saintement qu'ils ne font aujourd'hui. Il y avoit entr'autres un jeune

 Moine

Digitized by Google

Moine, dont les jeûnes & les macerations ne pouvoient moderer la vigueur. Etant un jour sorti environ le midi, c'est-à-dire dans le tems que les autres dormoient, & se promenant seul autour de leur Eglise située dans un lieu fort solitaire, le hasard lui fit rencontrer une jeune fille assez jolie, dont le pere étoit peut-être un païsan du voisinage, qui l'avoit fait sortir pour cueillir certaines herbes. Il ne l'eut pas plûtôt vûë, qu'il fut tenté de la voir de plus prés. Il l'aborde, lui parle, & fait si bien qu'il conclud, & sur l'heure la fait passer dans sa chambre sans que personne s'en apperceût. Pendant que plein de transport il se divertissoit avec elle sans beaucoup de précaution, l'Abbé s'étant levé, & se promenant à petit pas dans le Dortoir, passa devant la celule du galant, & y ayant entendu du bruit, il s'aprocha tout doucement pour mieux demêler les voix. Il n'eut pas plûtôt l'oreille à la porte qu'il connut manifestement qu'il y avoit une femme. Il eut envie de se faire ouvrir, puis il songea qu'il valoit mieux s'en retourner sans faire éclat, & attendre que le Moine sortît. Quoi qu'il fût fort occupé avec la fille, il ne laissoit pas de craindre quelque accident. Dans cet esprit il crut avoir entendu marcher dans le Dortoir, & mettant l'œil à un petit trou, il vit clairement que c'étoit l'Abé qui écoutoit, & ne douta point qu'il n'eût aperceu sa Maîtresse. Comme le Moine savoit qu'il lui en coûteroit cher, il fut extrémement chagrin de l'aventure : Cependant sans en rien

tê-

témoigner à la fille, il chercha dans sa tête quelque bon expedient pour se tirer d'affaire; & comme il n'est rien de plus ingenieux que l'amour & la necessité, il ne songea pas long-tems sans trouver une nouvelle malice,qui lui réüssit à souhait. Faisant donc semblant de ne pouvoir être plus long-tems avec cette fille, je m'en vais,lui dit-il,en la quittant, chercher les moyens de te faire sortir d'ici sans être vüe. Demeures donc tranquille jusqu'à mon retour. Le Moine sort, ferme sa porte, s'en va droit à la chambre de l'Abbé, lui presente la clef de la sienne, comme avoient coûtume de faire ceux qui sortoient du Couvent, & lui dit d'un visage riant : Je n'ai pû faire venir ce matin tout le bois que vous avez fait faire, j'iray, mon Reverend Pere, tout de ce pas avec vôtre permission faire amener le reste.

Le jeune Moine au lieu d'aller au bois, se cacha en un endroit d'où il pouvoit facilement entendre si on entreroit dans sa chambre.Pour l'Abbé il se trouva dans quelque perplexité. D'abord il eut dessein de prendre les Moines avec lui, & de leur faire voir la fille enfermée: Mais considerant qu'elle appartenoit peut être à d'honnêtes gens, & que cela ne pourroit se faire sans scandale pour les vieux, & sans tentation pour les jeunes, il prit le parti de la voir seul, afin d'être éclairci des moyens que le Moine avoit employez pour la debaucher, & aussi pour aviser à ce qu'il auroit à faire dans la suite pour le châtiment du coupable. Il vint donc tout douce-

Digitized by Google

ment à la celule, ouvre la porte, & la referme sur lui. La fille le voyant s'effraye,& se met à pleurer.

Le jeune Moine qui étoit aux écoutes tira bon augure de ce commencement ; mais il resolut d'attendre encore quelque tems au même endroit pour connoître la conduite de l'Abbé par le tems qu'il demeureroit dans la chambre.

C'est une étrange chose que l'occasion, & à laquelle il est bien plus mal-aisé de resister que l'on ne pense. Car quoi que cette fille ne fût pas belle, & qu'elle eût même le visage un peu hâlé, elle avoit ce grand air de jeunesse, qui est un des plus beaux appanages du Sexe, & elle avoit de plus ce je ne sai quoi qui surprend & qui plaît. Quand elle n'auroit eu que cela, ce n'étoit dêja que trop. D'ailleurs qui ne sait pas que les larmes amolissent les cœurs les plus feroces ? Ce bon Abbé n'avoit jamais été de ce nombre pour les femmes; de sorte qu'encore qu'il eût bien prés de soixante ans, il se trouva plus de demi vaincu au seul objet de la tentation, ou s'il fit quelque resistance, elle fut bien plus foible qu'il n'auroit falu. Au lieu donc de cet air severe qu'il avoit en entrant, il commença à consoler la jeune fille, lui disant qu'il ne reconnoissoit que trop qu'elle avoit été seduite, & l'asseurant qu'il ne lui feroit fait aucun tort, même que la peine ne tomberoit pas sur elle. En suite il lui demanda son nom & celui de ses parens, & de propos en propos il lui fit tant de questions sur ce qu'elle avoit fait depuis

puis qu'elle avoit commencé à se sentir & à se connoître que la pauvre fille s'imagina d'être à confesse, & qu'il lui faudroit rendre compte des songes mêmes qu'elle avoit faits du tems qu'elle étoit encore à la bavette. Il vint ensuite à ce qui regardoit le jeune Moine, & lui demanda tant de circonstances, & d'un air si serieux, qu'elle connut bien qu'il lui faudroit un jour une meilleure absolution que celle qu'il lui donneroit. On juge assez que n'étant de fer ni de diamant, elle ne pouvoit pas resister long-tems. Cependant une double honte, & de ce qu'elle avoit fait, & de ce qu'elle connoissoit qu'on lui demandoit encore, la rendit si interdite qu'à peine osoit elle lever les yeux. Le bon Abbé voulant lui donner de la hardiesse & de la confiance, se mit le premier sur le lit du jeune Moine, feignant qu'il lui étoit survenu une espéce d'éblouïssement, & appellant la fille comme s'il eût eu besoin de quelque secours, la prit par la main, & la tirant flateusement à lui, la mit en état de prendre des soins, que d'autres n'auroient pas sans doute dédaigné de se donner eux-mêmes.

Le jeune Moine qui s'étoit caché, ne pouvant plus douter de ce qui se passoit dans sa celule, vint pour mieux s'en assurer à un petit trou qui n'etoit connu que de lui seul. Il vit la jeune fille se joüant avec l'Abbé de maniere, qu'il comprit aisément, qu'elle ne l'avoit pas pris de force, & que ce n'étoit que par obéissance qu'elle s'étoit mise en cet état. Il se retira tout joyeux, & s'en alla querir le bois qu'il devoit faire apporter.

Le bon Abbé aprés un assez long sejour dans la celule, crut devoir se retirer ; ce qu'il ne fit pourtant pas sans avoir recommandé le secret à la fille. Il lui promit de revenir bientôt pour la faire sortir du Couvent. Mais de retour dans sa chambre, il médita une chose bien cruelle & bien injuste. Ce fut de faire mettre le jeune Moine en prison, afin de joüir sans partage de la bonne fortune qu'il venoit d'avoir. Sachant donc que le jeune Moine étoit de retour, il le fait apeller, & ayant fait retirer tout le monde. Malheureux, lui dit-il, vous savez la faute que vous avez faite dans vôtre chambre. Si je faisois mon devoir, je vous ferois venir sur le champ au Chapitre, pour y recevoir la peine que merite vôtre crime : Mais pour ne pas scandaliser nôtre Monastere, je ne vous impose qu'une prison d'un mois, & en cela je vous traite avec une bonté extraordinaire. Le Moine lui répondit sans s'étonner : Mon Reverend Pere, il y a si peu de tems que je suis dans l'ordre de saint Benoît, que ce n'est pas merveille, si je n'en sais pas parfaitement les régles. Vous m'avez bien appris les jeûnes & les vigiles ; mais vous ne m'aviez point encore dit que les Moines deussent laisser la prééminence aux femmes, & s'humilier sous elles. A present que Vôtre Revérence m'en a donné l'exemple, je vous promets de n'y manquer jamais ; & en cette consideration je vous conjure de me pardonner cette premiere faute. L'Abbé ne put s'empécher de sourire ; & sur cela s'étant fait une confession mutuelle de ce qu'ils ne pouvoient

plus

plus se cacher, ils concerterent deux choses dignes de leur grande prudence : L'une de faire sortir la fille ce jour-là ; l'autre comment ils s'y prendroient pour la faire revenir dans la suite avec tout le secret, qui fait une partie considerable de ces sortes d'aventures.

NOUVELLE V.

Un repas de Gelinotes & des paroles honnêtes guérirent un Roi de France de l'amour inconsideré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Montferrat.

Le

Digitized by Google

LE Marquis de Montferrat fut un homme de valeur & un excellent Capitaine. Comme il étoit Gonfalonier de l'Eglise, il fut obligé de passer la mer avec l'Armée que les Chrétiens envoyoient à la conquête de la Terre-Sainte. Un jour qu'on parloit de ses prouësses à la Cour de Philippe le Borgne Roi de France, qui se disposoit aussi à passer en Terre Sainte, un Courtisan dit en presence du Roi, qu'il n'y avoit pas au monde un couple comme le Marquis & son Epouse ; & qu'autant que le Marquis étoit célébre par sa vertu, autant l'étoit son Epouse par sa beauté & par sa sagesse. Ces paroles fraperent si fort le Roi de France, que sans avoir vû la Marquise, il commença dés ce moment à l'aimer, & resolut de ne s'embarquer qu'à Genes, afin d'avoir un pretexte honnéte de voir en chemin faisant, la Marquise, se promettant que l'absence de son Epoux lui feroit obtenir aisément ce qu'il desiroit d'elle. Il fit prendre les devans à ses équipages, & partit avec peu de suite. A une journée du lieu où étoit la Marquise, il lui envoya dire qu'il iroit le lendemain dîner chez elle. La Marquise prudente & sage répondit gaiement, qu'il lui feroit beaucoup de grace, & qu'il feroit le trés-bien venu. Elle ne devina pas d'abord pourquoi un si grand Roi la venoit voir, sachant que son Mari étoit absent, mais aprés y avoir un peu pensé, elle crut avec raison que la reputation de sa beauté lui attiroit cette visite. Cependant comme elle étoit honnête autant que vertueuse, elle resolut de le bien

rèçe-

recevoir, & fit venir pour cet éffet tous les Gentilshommes qui étoient restez au pays, pour régler par leur avis tout ce qui étoit necessaire : Mais pour le festin elle voulut que personne ne s'en mêlât qu'elle. On fit prendre toutes les Gelinotes du pays, & les Cuisiniers eurent ordre de les déguiser du mieux qu'ils pourroient, d'en faire plusieurs services, & de n'y ajoûter aucune autre viande.

Le Roi vint le lendemain comme il l'avoit mandé, & fut honorablement reçû de la Marquise. Il trouva en elle plus que la renommée n'avoit dit, & son amour augmenta à proportion des grandes qualitez qu'il lui remarquoit. Le Roi s'étant retiré dans l'apartement qu'on lui avoit preparé, & l'heure de dîner venuë, Sa Majesté & la Marquise mangerent à une table, & les autres selon leurs qualitez furent regalez à d'autres tables. Le Roi fut servi à plusieurs services avec des vins fort excellens ; mais rien ne lui faisoit tant de plaisir que la vûë de la Marquise : Cependant voyant qu'on ne servoit qu'un Mêts à la fois, & que tout n'étoit composé que de Gelinotes aprétées en diverses façons, il commença d'être surpris. Comme il connoissoit le lieu, il savoit que la Marquise auroit pû avoir quantité d'autres volailles, & même du Gibier puisqu'elle avoit eu le tems de faire chasser, ayant été avertie un jour d'avance. Quoi qu'il eût sujet d'être surpris de cela, il ne voulut neanmoins lui parler que de ses Gelinotes. Est ce en ce pays seulement, Madame, lui dit-il en riant, que les Gelinotes viennent sans Coq ?

La

La Marquiſe qui comprit bien ce qu'il vouloit dire, ravie de trouver une ſi belle occaſion de lui faire connoître ſes intentions, lui répondit : Non, Sire ; mais les femmes y ſont faites comme ailleurs, quoi qu'il y ait quelque difference entre elles pour les habits & pour les dignitez. Le Roi dévina fort bien par ſa réponce l'énigme des gelinotes, & le ſens de ſes paroles. Jugeant donc ſagement qu'il ſeroit inutile d'aller plus loin, & que la violence n'étoit pas de ſaiſon, il crut que le meilleur parti étoit de ſe guérir. Il dîna donc ſans lui parler davantage ſur ce ton, de peur de l'obliger à la vengeance ; deſeſperant du ſuccez de ſon voyage, il reprit le chemin de Genes incontinent aprés dîné ; & pour donner quelque couleur à ſa criminelle viſite, il remercia la marquiſe des honneurs qu'il en avoit reçus.

NOU-

NOUVELLE VI.

L'Hipocrisie des Moines confonduë par un bon mot.

A Propos de bons mots, je vais vous parler d'un Seculier qui en dit autrefois un pur, l'hipocrisie des Moines, non seulement capable de faire rire, mais digne d'être loüé.

Il y avoit il n'y a pas long-tems en nôtre ville un Frere Mineur, & celebre Inquisiteur, qui

qui faisoit le saint & le zélé pour la foi Chrétienne; mais qui étoit pour le moins aussi bon Inquisiteur de ceux qui avoient la bourse pleine, que de ceux qui avoient des sentimens injurieux à cette foi. Le hazard lui fit trouver un bon homme plus riche d'écus que de bon sens, qui se trouvant un jour en compagnie la têté échaufée du jus de la grape, ou peut-être d'un excez de joie, dit par simplicité plûtôt que par manque de foi, qu'il avoit de si bon vin que Dieu en boiroit. L'Inquisiteur en fut d'abord informé, & comme il savoit que le bon homme étoit riche, & qu'il avoit la bourse bien garnie, il va impetueusement *cum gladiis & fustibus*, lui faire procez, persuadé qu'il en viendroit plus d'argent dans sa bourse, que de lumiere & de secours à la foi du bon homme. L'Accusé cité, & interrogé s'il avoit dit cela, répond qu'oüi, on conte comment il l'avoit dit. Le saint Inquisiteur qui n'en vouloit qu'aux écus du bon homme, répondit à l'Accusé. Tu t'imagines donc que Dieu soit un beuveur, & qu'il aime les vins excellens, comme vous autres ivrognes qui courez de cabaret en cabaret. Tu veux à présent, ajoûta-t-il, persuader par une humilité affectée que ton crime est peu de chose. C'est tout le contraire, car tu merites le feu, si nous faisons nôtre devoir. Ces paroles & quelques autres prononcées d'un air d'aigreur & de sevérité, & avec autant de chaleur, que s'il eût été question d'un Epicure qui nioit l'éternité de l'ame, éfrayérent si fort le bon homme, qu'il sentit assez qu'il ne con-

conjureroit cet orage qu'avec une pluye d'or, excellent remede contre le venin de l'avarice des Ecclésiastiques, & principalement des Freres Mineurs qui n'osent pas toucher d'argent. Cette pluye fit tant d'éfet, que le feu dont il avoit été menacé se convertit en croix : & comme s'il eût dû faire le voyage d'outre mer, & qu'on eût voulu embellir sa baniere, la croix fut composée de noir & de jaune. L'argent reçû, le criminel fut mis en liberté, à condition qu'il entendroit tous les matins une Messe à Sainte Croix ; qu'à l'heure du Dîné il viendroit se présenter à son Juge, & que pour le reste du jour, il en disposeroit comme il voudroit. Le bon homme soigneux de s'acquiter de la penitence qui lui avoit été imposée, étant allé un matin à la Messe, entendit chanter ces paroles de l'Evangile, *vous en recevrez cent pour un, & possederez la vie éternelle* : Il retint ces paroles, & étant venu à l'heure du Dîné se présenter à l'Inquisiteur, & l'ayant trouvé à table, interrogé s'il avoit entendu la Messe, répondit d'abord qu'oüi. N'as-tu rien entendu dont tu sois en doute, reprit l'Inquisiteur, & dont tu vueilles t'éclaircir ? Je croi fermement tout ce que j'ai entendu, repliqua le bon homme : Mais il à été dit une chose qui me fait avoir compassion de vous & de vos autres Freres, quand je songe au mauvais état où vous devez être en l'autre monde. Et quoi, dit l'Inquisiteur ? Cet endroit de l'Evangile, mon Pere, repartit le bon homme, où il est dit, *vous recevrez cent pour un*. Il n'est rien de si vrai, reprit l'In-
quisiteur,

quisiteur, & où est la raison de ta compassion? Depuis que je frequente cette maison, répondit le bon homme, j'ai vû donner tous les jours aux pauvres tantôt une, tantôt deux chaudieres de la soupe qu'on léve de devant vous, & de devant le reste de vos Freres. Or si pour chacune chaudiere il vous en est rendu cent, vous en aurez en si grande quantité, que vous en serez tous suffoquez. Tous ceux qui étoient à table se mirent à rire: Mais l'Inquisiteur qui sentit fort bien que c'étoit un trait de Satire contre l'hipocrisie des Moines, en eut tant de dêpit, qu'il lui auroit fait un autre procez, n'eût été qu'on l'avoit déja blamé du premier qu'il avoit intenté. Le bon homme en fut quitte pour une rebufade. Il eut permission de vivre desormais comme il l'entendroit, & il lui fut défendu de se présenter à l'avenir devant l'Inquisiteur.

NOU-

NOUVELLE VII.

L'avarice des Grands respectueusement daubée.

OUtre les faveurs de la fortune, Messire Can de la Scale, fut un des plus grands & magnifiques Seigneurs qu'on ait vû en Italie depuis l'Empereur Frederic Second. Ce Seigneur ayant resolu de faire une celebre & magnifique fête à Verone, & pour cette effet plusieurs personnes y étant accouruës de di-

Digitized by Google

vers endroits, & même des gens de Cour de toutes les sortes, changea tout à coup de dessein, recompensa en partie ceux qu'il avoit invitez, & les congedia. Bergamin fut le seul qui ne fut ni recompensé ni congedié. Ce Bergamin étoit un homme agreable, beau parleur, & qui avoit des rencontres si heureuses & si promptes, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. Il avoit esperé que ce voyage lui seroit avantageux: Mais Messire Can de la Scale s'étoit mis en tête, que tout ce qu'il pourroit lui donner seroit autant de perdu; aussi le laissoit-il là sans lui dire ni bien ni mal. Bergamin voyant qu'on ne le mettoit à rien, & qu'il se consumoit à l'auberge avec ses chevaux & domestiques, commence à se chagriner. Il attendit pourtant encore, croyant qu'il feroit mal de partir sans congé. Il avoit avec lui trois belles & riches robes dont des personnes distinguées lui avoient fait present pour se trouver à cette fête avec honneur: Et comme il devoit déja à son Hôte, qui vouloit être payé, il lui en donna une, puis quelque tems aprés une autre, & enfin la troisiéme, resolu d'attendre le denoüement de son aventure. Il vivoit sur la troisiéme, lorsque s'étant un jour trouvé au Dîné de Messire Can, & s'étant presenté avec un visage chagrin. Qu'as-tu, lui demanda-t-il, plûtôt pour l'insulter que pour se divertir de sa réponse? D'où vient que tu parois triste? Ne peut-on point savoir le sujet de ton chagrin? Bergamin répondit sur le champ comme s'il y eût pensé à l'avance.

Vous

Digitized by Google

Vous saurez, Monseigneur, qu'un nommé Primasse Grammairien celebre, fut l'homme de son tems qui versifioit le mieux sur le champ. Ces avantages le rendirent si fameux, qu'encore qu'il ne fût pas personnellement connu par tout, il n'y avoit personne qui ne le connût par le raport de la renommée. Se trouvant un jour à Paris en mauvais équipage, comme il lui arrivoit souvent, parce que les Grands recompensent rarement la vertu, il entendit parler de l'Abbé de Clugnil, qui passe aprés le Pape pour le plus riche Prélat de l'Eglise. On disoit des merveilles de la magnificence de cet Ecclesiastique, qui regaloit tous ceux qui l'alloient voir, pourvû qu'on se trouvât chez lui dans le tems qu'il se mettoit à table. Sur ces pompeux raports de la renommée, Primasse qui aimoit la vertu & la magnificence, resolut d'aller voir l'Abbé; & demande s'il demeuroit loin de Paris. Il aprit qu'il n'en étoit alors qu'à trois lieües, & crut que partant du matin, il y arriveroit à la bonne heure, c'est à dire à l'heure du Dîné. Il se fit montrer le chemin de peur de s'égarer, ne trouvant personne qui allât de ce côté là: Et craignant d'arriver en lieu où il ne trouvât pas si tôt à dîner, il prit trois pains, comptant qu'il trouveroit par tout de l'eau, dont neanmoins il ne s'accommodoit guere bien. Il fit son voyage si heureusement, qu'il arriva où étoit l'Abbé avant l'heure du dîné. Il entre, considere toutes choses, & jettant les yeux sur la quantité des tables dressées, & sur le grand nombre de mêts qu'on devoit

ſervir, il conclud en ſoi-même que la renommée n'avoit rien dit de trop de la magnificence de l'Abbé. L'heure de dîner étant venuë, le Maître d'hotel commanda qu'on donnât à laver, & que chacun ſe mit à table. Le haſard voulut que Primaſſe fût aſſis vis à-vis de la porte de la chambre par où l'Abbé devoit ſortir pour venir à la Sale. La coûtume étoit de ne rien ſervir que l'Abbé ne fût aſſis. La table étant donc couverte, le Maître d'hotel fit dire à l'Abbé, que quand il lui plairoit de dîner tout étoit prêt. L'Abbé n'eut pas plûtôt le pied ſur la porte, qu'il vit un viſage inconnu qu'il trouva fort en deſordre. D'abord qu'il eut apperçu Primaſſe, il fit une reflexion qu'il ne s'étoit encore jamais aviſé de faire. Voyez, dit-il, à qui je fais manger mon bien: puis retournant ſur ſes pas, il fit refermer la porte, & demanda à ceux de ſa ſuite s'ils ne connoiſſoient point l'homme qui étoit aſſis à l'oppoſite de la porte de ſa chambre. Chacun répondit que non. Primaſſe ayant faim comme un homme qui avoit marché, & qui n'étoit pas accoûtumé à jeûner, voyant que l'Abbé ne venoit point, tire un de ſes pains & commence à le manger. Quelques momens aprés le Prêlat commande à quelqu'un des ſiens de voir ſi cet homme étoit encore là. Il y eſt encore, Monſieur, répondit le Domeſtique; mais il mange du pain qu'il ſemble avoir apporté. Qu'il mange du ſien s'il en a, dit alors l'Abbé, car pour du nôtre il n'en têtera point. Le deſſein de l'Abbé étoit de faire déloger Primaſſe, ne croyant

croyant pas qu'il fût de l'honnêteté de lui faire dire qu'il se retirât. Le premier pain mangé, & l'Abbé ne venant point, Primasse commence à manger le second ; ce qui fut aussi rapporté à l'Abbé, qui avoit encore fait regarder s'il étoit parti : & aprés le second vint enfin le troisiéme. L'Abbé en étant encore informé, revient à soi-même, & dit : Quelle nouveauté m'est venue aujourd'hui en l'esprit ? D'où vient cette avarice, & ce mêpris ? Il y a long-tems que j'ai donné à manger à quiconque a voulu, sans examiner s'il étoit noble ou bourgeois, riche ou pauvre, marchand ou filou. Sur quoi sont donc fondées les dificultez que je fais pour cet homme ? Il n'est pas possible que ce mouvement d'avarice me vienne pour un homme de petite consequence. A la verité cet homme me paroît un Vaurien ; mais il faut que ce soit un homme d'importance, puisque je me rappelle, & que je veux lui faire honneur. Cela dit, il voulut savoir qui étoit l'homme ; Il se trouva que c'étoit Primasse. Et comme il y avoit déja long-tems que le Prêlat le connoissoit par reputation pour un savant homme, il eut honte de son procedé, & pour reparer sa faute, il lui fit tous les honneurs possibles, l'habille comme devoit être un homme de son merite, lui donna de l'argent & un cheval, & laissa à son choix de demeurer chez lui, ou de s'en retourner quand bon lui sembleroit. Primasse fort content de l'Abbé, le remercia de ses faveurs, & revint à cheval à Paris, d'où il étoit parti à pied.

Digitized by Google

Meſſire Can de la Scale qui étoit un homme ſenſé, comprit d'abord ce que vouloit dire Bergamin, & lui dit en ſouriant. Tu as aſſez honnêtement fait voir tes beſoins, ta vertu, mon avarice, & ce que tu ſouhaites de moi. Perſonne que toi ne m'a accuſé d'avarice : Mais je m'en juſtifierai par les raiſons que tu m'as indiquées. Cela dit, il fit payer les dettes de Bergamin, lui fit donner une de ſes plus riches robes, de l'argent & un cheval, & mit à ſon choix de s'en aller ou de demeurer.

NOU-

NOUVELLE VIII.

Les avares sont toûjours mêprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur se guêrissent du pêché d'avarice, lors qu'ils en sont repris par des personnes de merite.

IL y avoit autrefois à Genes un homme qui passoit pour le plus riche d'Italie. Mais comme il étoit le plus opulent, il étoit aussi le plus avare. Non seulement il ne faisoit

Digitized by Google

plaisir à personne, mais se refusoit même plusieurs choses necessaires; avarice bien extraordinaire aux Genois, qui aiment à être bien vêtus & à faire bonne chere. On l'appelloit Ermin l'avare, & par derision on lui donna le surnom de Grimaldi. Comme cet homme ne dépensoit rien, il augmentoit tous les jours ses richesses. Il arriva en ce tems-là à Genes un Courtisan honnête homme & parlant bien, nommé Guillaume Boursier. Il étoit bien different de la plûpart des Courtisans de ce siecle, qui sans rougir de la corruption de leurs mœurs veulent être appellez Gentilshommes & grands Seigneurs, & qui auroient plus de raison de se faire appeller Anes, élevez qu'ils sont dans la bassesse & dans la mêchanceté du monde, plûtôt que dans la politesse de la Cour. C'étoit en un mot le Phœnix des Courtisans de son tems, & l'Antipode de la plûpart de ceux d'aujourd'hui.

Tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Genes visita Boursier & lui fit des honneurs. Aprés quelques jours de sejour entendant beaucoup parler de l'avarice d'Ermin, il eut envie de le voir. Ermin savoit dêja par reputation que Boursier étoit un galant homme, & comme il avoit encore un reste de grandeur tout avare qu'il étoit, il le reçut de bonne grace, & s'entretint avec lui de plusieurs choses. Il lui fit voir une maison qu'il avoit nouvellement bâtie, & qui étoit tres-magnifique. Aprés lui avoir tout montré; ne sauriez-vous point, Messire Guillaume, vous qui avez tant vû, lui dit il, m'apprendre quelque cho-

chose qu'on n'ait jamais vû, & que je pûsse faire peindre dans cette Sale. Boursier voyant le ridicule de la demande : Faites y peindre un Eternuement, répondit-il : personne ne l'a jamais vû : Mais voulez-vous que je vous enseigne ce qu'à mon avis vous n'avez jamais vû ? Volontiers, dit Ermin, qui ne s'attendoit pas à une telle réponse. Faites y peindre la Liberalité. Ermin demeura si honteux, qu'il fit resolution des l'heure même de changer d'esprit. Je le ferai dit-il alors tout déconcerté, & si bien, que vous ni personne ne pourrez desormais me reprocher avec raison, que je ne l'aie vûe, ni connuë. En effet cette parole le frapa si fort, & fit tant d'effet sur son esprit, qu'il fut toûjours depuis le plus liberal & le plus honnête Genois de son tems, & celuiqui fit le plus d'honneur aux étrangers & à ses compatriotes.

NOU-

NOUVELLE IX.

Le Roi de Chipre est guéri de son indolence par une Dame de Gascogne.

UN mot dit au hasard & sans dessein fait souvent sur certaines gens ce que plusieurs censures & remonstrances n'avoient pû faire. La Nouvelle précedente en est une bonne preuve, & celle que j'ai dessein de conter n'en est pas une mauvaise. Un bon mot n'est ja-

jamais inutile, ainsi quel qu'en soit le diseur, on fait bien de le retenir.

Du tems du premier Roi de Chipre, & aprés que Godefroi de Bouillon eût fait la conquête de la Terre Sainte, une Dame de Gascogne eut envie d'aller visiter le Saint Sepulcre. A son retour elle passa par Chipre, où elle fut extrémement maltraitée par certains garnemens, entre les mains desquels elle eut le malheur de tomber. Elle s'en plaignit au Magistrat, & n'en ayant eu aucune justice, elle resolut de la demander au Roi. Quelqu'un lui dit que ce seroit peine perduë, parce que ce Prince étoit si indolent & si peu de chose, que non seulement il ne se mettoit point en peine des injustices qu'on faisoit à autrui, mais qu'il soufroit même tranquillement celles qui lui étoient faites; & qu'enfin il étoit si simple que quiconque avoit du chagrin contre lui se faisoit un plaisir de lui décharger son cœur de la maniere la plus sanglante & la plus violente. Sur cet avis la Dame desesperant d'avoir justice, resolut neantmoins de dauber l'indolence & la simplicité de ce Prince. Je ne viens point à vous, Sire, lui dit-elle toute affligée, dans l'esperance d'être vengée du tort qu'on m'a fait; mais je viens pour toute satisfaction demander à Vôtre Majesté, de m'apprendre comme vous faites pour souffrir les injures qu'on m'a dit qu'on vous fait. Peut-être qu'à vôtre exemple je pourrai suporter avec patience l'insulte qui m'a été faite, que je donnerois volontiers si je pouvois à Vôtre Majesté, puisque vous avez une si belle patience. Le Roi qu'on n'a-

n'avoit pû guérir jusqu'à lors de son indolence & de sa pusillanimité, comme s'il fût revenu d'un profond assoupissement, commença par venger la Dame, & punit desormais avec beaucoup de severité tous les attentats commis contre l'honneur de sa Couronne.

NOUVELLE X.

Un Medecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle.

Com-

Digitized by Google

COmme les étoiles sont l'ornement du Firmament quand l'air est serain, & que les fleurs embellissent les prairies durant le printemps, de même les bons mots & les agreables rencontres sont de tous les divertissemens & de toutes les conversations, les principaux agrémens. Ces sortes de jeux d'esprit qui se font en peu de paroles, conviennent moins bien aux hommes qu'aux femmes, ausquelles il sied mal de parler long-tems. Il est vray qu'il y a aujourd'hui peu de femmes capables d'entendre un bon mot quand on le dit, ou d'y répondre quand elles l'entendent. Le siecle de mauvais goût a substitué la richesse des habits à la vertu qu'elles avoient autrefois. Celles qui surpassent les autres pour la parure, croient les surpasser aussi du côté du merite, sans considerer que si l'on mettoit ces riches ornemens sur le dos d'un Ane, il en porteroit plus qu'aucune d'elles, & ne meriteroit pourtant d'être regardé que comme un Ane. Celles qui sont ainsi parées, peintes, & dorées, sont souvent des Statues qui ne touchent que les yeux; & s'il arrive qu'elles rêpondent à ce qu'on leur dit, il vaudroit mieux qu'elles n'eussent rien dit. Il ne tient pas à elles qu'elles ne se fassent un merite de leur ignorance, en faisant accroire que c'est être sage de ne savoir pas s'entretenir avec un honnête homme, comme s'il n'y avoit d'honnêtes femmes que celles qui babillent avec leurs servantes, ou leurs Boulangeres. Il est vrai qu'en ceci comme en autre chose il faut savoir ce qu'on fait. En matiere de conver-

sa-

ſation & de bons mots, on doit conſidérer le tems, le lieu, & les perſonnes à qui l'on parle: Car tel croît faire rougir quelqu'un, qui ſe fait ſouvent rougir ſoi-même, parce qu'il n'a pas bien meſuré ſes forces avec celles de la perſonne à qui il en veut, comme on va voir par le conte ſuivant.

Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit à Bologne un Medecin celebre nommé Albert. Quoi qu'il eût environ ſoixante-dix ans, ſon eſprit avoit ſi peu vieilli, qu'encore que ſon corps n'eût plus la même chaleur naturelle, il en avoit neantmoins aſſez pour n'être pas inſenſible aux mouvemens de l'amour. Il eut occaſion un jour de ceremonie, de voir une trés-belle Veuve, nommée à ce qu'on dit Marguerite Ghiſolieri: Elle lui plût ſi fort, qu'il l'avoit toûjours dans l'eſprit: & comme s'il eût été un jeune homme, il ne pouvoit dormir la nuit à moins que le jour il n'eût vû la Belle. De là vient qu'il paſſoit & repaſſoit ſouvent tantôt à pied, tantôt à cheval devant la maiſon de la Veuve; dequoi elle & pluſieurs autres Dames de ſes Amies ne manquerent pas de s'apercevoir. Elles ſe donnerent ſouvent la comedie de voir un homme de cet age & de cette gravité amoureux juſqu'à la folie, comme ſi l'amour n'étoit pas la paſſion des vieux auſſi-bien que des jeunes. Le Medecin continuant donc à paſſer & repaſſer, il arriva que Madame Ghiſolieri étant aſſiſe un jour de fête à ſa porte avec pluſieurs autres de ſes Amies, & le voyant venir de loin, elles reſolurent toutes de le bien recevoir, & de le fail-

Digitized by Google

tailler sur son amour. Elles le firent entrer dans une cour au frais, & aprés l'avoir regalé de confitures & de vins excellens, une de la compagnie lui dit en termes honnêtes & bien ménagez, qu'elle s'étonnoit qu'il se fût rendu amoureux de la belle Veuve, qui avoit plusieurs Amans jeunes, bien faits & de bonne mine. Le Medecin se sentant piqué répondit avec la même honnêteté, & s'adressant à Madame Ghisolieri même. Il n'y a point de personne sage, dit-il en riant, qui doive s'étonner de me voir amoureux, & encore moins de vous qui le meritez si bien, que d'une autre. Quoi que les ans ôtent une partie de ce qu'il faut pour bien remplir les exercices de l'amour, ils n'ôtent neantmoins ni la volonté ni le discernement. Au contraire comme les vieux ont plus de connoissance que les jeunes, aussi savent-ils mieux ce qui merite d'être aimé. Si vous voulez savoir pourquoi je vous aime quoi que vous soyez aimée de plusieurs jeunes hommes, je vous dirai, que je me suis trouvé plusieurs fois en divers lieux, où j'ai vû des Dames mangeant le plus souvent à colation des Lupins & des Porreaux: Et quoi que le Porreau n'ait rien de bon, la tête est neantmoins ce qu'il a de moins mauvais, & de plus agreable au goût: Cependant par je ne sai quelle bizarrerie j'ai vû ces mêmes Dames tenant des Porreaux par la tête, & en mâchant les fueilles, qui non seulement ne sont bonnes à rien, mais sont même de mauvais goût. Que sai-je, Madame, si vous n'auriez pas la même bizarrerie pour

Digitized by Google

pour le choix d'un Amant? Si cela étoit, je serois sans doute preferé à tous les autres. Madame Ghisolieri eut un peu de confusion, & dit à son vieux Amant avec une bonne foi dont le Sexe n'est guere capable. Nôtre temerité, Monsieur, a reçû le châtiment qu'elle meritoit. Je fais cas de vôtre estime comme de celle d'un honnête homme, & je suis toute à vous autant que l'honnêteté peut me le permettre. Le Medecin se leva, remercia la Dame, prit congé de la compagnie, & se retira.

NOU-

NOUVELLE XI.

Martelin feignant d'être paralitique se fit porter sur le corps de Saint Arrigue, & fit ensuite semblant d'être guéri. Sa tromperie est découverte, il est batu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu: Mais enfin il échape.

IL arrive souvent que ceux qui veulent tromper les autres, se trompent eux-mêmes les premiers, comme on verra par cette Nouvelle.

Digitized by Google

Il n'y à pas long-tems qu'il y avoit à Trevise un Allemand nommé Arrigue,qui faisoit le métier de Crocheteur, & qui tout pauvre qu'il étoit, passoit neantmoins dans le public pour un homme de sainte vie. Si sa reputation étoit bien où mal fondée, c'est dequoi je ne décide point. Ce qu'il y à de vrai, ou du moins que les Trevisans afirment, est que cet homme ne fut pas plûtôt mort, que les cloches de la grande Eglise de Trevise sonnérent d'elles-mêmes. Cet évenement extraordinaire fit courir toute la ville au lieu où étoit le mort. Il fut porté comme un Saint à la grande Eglise, où furent amenez les boiteux, les impotens, les aveugles, & divers autres malades, comme si pour être guéri, il n'eût été question que de toucher le Corps de ce nouveau Saint. Pendant que de toutes parts on accouroit à Trevise au bruit de ce nouveau miracle, trois de nos Florentins y arriverent. L'un s'apelloit Stechi, l'autre Martelin, & le troisiéme Marquis, tous trois gens de Cour, & divertissant les Princes en faisant les Singes & d'eux-mêmes & des autres. Ils furent d'abord surpris de voir un si grand concours de peuple : Ils en demandent la raison, & l'ayant apprise,ils n'eurent pas moins de curiosité que les autres, & resolurent d'aller voir ce que c'étoit. Ils n'eurent pas plûtôt mis leur bagage à l'Auberge, que Marquis dit aux autres ; je voudrois bien que nous pussions voir ce Saint ; mais je n'y vois guere d'apparence. Il y à tant de monde qu'on n'y sauroit aborder. D'ailleurs j'ai entendu dire

que

que la Ville est toute pleine d'Allemans,& de gens de guerre que le Magistrat a fait mettre sous les armes pour empecher le désordre. Martelin qui avoit plus d'envie que personne de voir le nouveau Saint, dit à son compagnon qu'il savoit un expedient. Quel donc, répondit Marquis? Je ferai l'impotent & le perclus, dit Martelin. Vous me prendrez d'un côté, & Stechi de l'autre, comme si je ne pouvois pas marcher : Vous ferez semblant de vouloir me mener au Saint pour être guéri, & voyant ma figure, il n'y aura personne qui ne vous fasse place, & ne vous laisse approcher. L'invention pleût beaucoup aux deux autres, & sans deliberer d'avantage ils se mirent en chemin. Etant sortis de l'Auberge, & se trouvant dans un lieu écarté, Martelin se tordit les mains, les doigts, les bras, les jambes, la bouche, les yeux, & generalement toutes les parties visibles du corps, en sorte qu'il étoit horrible à voir. Jamais homme en un mot n'a mieux fait l'impotent & le perclus. Cela fait, les deux autres le prirent, & s'avancerent du côté de l'Eglise, & faisant les affligez ils prioient tout le monde au nom de Dieu de leur faire place, ce que tout le monde fit volontiers. En peu de tems ils attirerent les yeux de tous les Spectateurs, & tout le monde criant place, place, ils abordérent bientôt où étoit le corps de Saint Arrigue. Chacun étant attentif à ce qui arriveroit au prêtendu paralitique, il n'eut pas demeuré un moment sur le corps saint, qu'il commença d'étendre tantôt un doigt, tantôt

la main, en suite le bras, & puis toutes les autres parties de son corps. La foule voyant le miracle fit un si horrible bruit à la loüange de Saint Arrigue, qu'on n'auroit pas entendu tonner. Le malheur voulut qu'il se trouva là un Florentin qui connoissoit fort bien Martelin, & qui l'avoit neantmoins méconnu à sa mine effroyable : mais l'ayant consideré aprés sa pretenduë guerison, & fort bien reconnu, se mit à rire & dit. Qui n'auroit cru le voyant venir qu'il étoit veritablement paralitique ? Quelques Trevisans ayant entendu ces paroles, lui demandérent incontinent, si cet homme n'étoit pas impotent ? Non certes, répondit le Florentin ; car graces à Dieu il a toûjours été aussi droit que l'un de nous : mais c'est l'homme du monde qui sait le mieux prendre la forme qu'il veut, comme vous avez pû voir. Il n'en falut pas davantage pour faire crier ceux à qui ces paroles s'adressoient. Le bruit passa de main en main. Tout le monde cria au traitre, au traitre. Qu'on prenne ce profane qui se moque de Dieu & des Saints. Il n'étoit pas impotent, mais il a fait semblant de l'être pour joüer nôtre Saint & nous. Cela dit, on le jetta par terre, on le prit aux cheveux, on lui déchira tous ses habits, bref il n'y eut personne qui ne crût n'être pas homme de bien, s'il ne lui donnoit un coup. Martelin crioit misericorde de son mieux, mais il n'en étoit pas moins bien batu, car les coups de pied & de poing pleuvoient sur lui comme la grêle. Stechi & Marquis voyant un denoüement si peu attendu, virent bien que leurs affai-

Digitized by Google

affaires alloient mal,& craignant d'être regalez de la même maniere, ils n'osoient le secourir : Au contraire s'étant mêlez dans la foule ils crioient comme les autres, qu'on tuë ce Scelerat. Cependant ils songeoient à le tirer des mains de la populace qui l'eût indubitablement assommé, si Marquis ne se fût avisé de cet expedient. Comme il savoit que tous les Sergens de la Justice étoient autour de l'Eglise, il courut promptement chez le Lieutenant du Podestat, & lui dit, Justice, Monsieur, je vous en supplie. Il y a ici un Filou, qui ma coupé la bourse, & m'a volé cent Ducats que j'y avois. Faites l'arrêter, je vous en conjure, afin que je ne perde pas mon argent. D'abord dix ou douze Sergens coururent au lieu où le malheureux Martelin étoit si bien étrillé. Ils eurent de la peine à fendre la presse, & trouverent enfin le pauvre Diable tout moulu de coups. Ils l'arrachérent des mains du peuple, & le menérent au Palais. Il y fut suivi d'un grand nombre de gens, qui croyant en avoir été choquez, apprenant d'ailleurs qu'il étoit arrêté comme coupeur de bourse, & jugeant qu'ils n'avoient point de meilleur moyen pour se venger de lui, chacun se mit à dire,qu'il lui avoit aussi coupé la bourse.

Sur ces plaintes le Lieutenant du Podestat qui étoit un homme rude, l'examina d'abord sur ce fait. Mais Martelin comme s'il eût traité son affaire de bagatelle, ne lui répondoit qu'en plaisantant. Le Juge en fut si irrité, qu'il lui fit donner la question, esperant qu'il con-

confesseroit le crime dont on l'accusoit, pour ensuite le faire pendre. Les tourmens discontinuez, & le Juge demandant toûjours à l'Accusé si le crime qu'on lui imputoit n'étoit pas veritable, & ne lui servant de rien de le nier. Monseigneur, dit-il au Juge, je suis prêt à confesser la verité, pourvû que vous demandiez à mes Accusateurs quand, & en quel lieu je leur ai coupé la bource. Le Juge y consentit volontiers; & ayant fait venir quelques-uns des Accusateurs, l'un disoit qu'il y avoit huit jours passez, l'autre six, l'autre quatre, & quelques uns disoient que c'étoit une affaire du jour même. Martelin entendant cela, dit, ils ont tous menti, Monseigneur, & c'est une verité dont je puis vous donner une bonne preuve. Il n'y à que tres-peu de tems que je suis en cette ville, & pleût à Dieu n'y eusse-je jamais mis le pied! Je n'y fus pas plûtôt arrivé, que je m'en allai malheureusement pour moi, voir ce Corps saint, où j'ai été ajusté comme vous voyez. Cela est si vrai que l'Oficier de la Seigneurie qui se tient aux presentations, son Livre, & même mon Hôte vous le confirmeront. Si la chose est donc comme je la dis, cessez pour l'amour de Dieu de me tormenter à l'instance de ces garnemens. Les choses étant en cet état, Marquis & Stechi ayant appris que le Lieutenant du Podestat traitoit severement Martelin, qui avoit déja souffert la question, se trouverent fort embarrassez, & dirent entr'eux: Nous avons fait une méchante manœuvre: Nous avons tiré nôtre ami de la poële pour le jetter

dans

dans le feu. Courant donc ça & là en toute diligence, ils rencontrerent par hazard leur Hôte & lui conterent leur avanture. Il en rit, & les mena à un certain Alexandre Agolant, habitant de Treviſe, & homme qui pouvoit tout auprés des Puiſſances. On lui fit le conte d'un bout à l'autre, & tous trois le prierent d'avoir pitié de Martelin. Alexandre aprés en avoir bien ri, alla trouver le Magiſtrat, & le pria d'envoyer querir Martelin; ce qui fut fait. On le trouva devant le Juge encore en chemiſe & fort allarmé, parce qu'il ne vouloit point entendre parler de rien qui pût diſculper l'Accuſé, ou qu'ayant peut-être quelque animoſité particuliere contre les Florentins, il avoit reſolu de faire pendre ſon priſonnier. Auſſi ne voulut il point le rendre qu'il n'y fût contraint. Martelin hors d'affaire fit le détail de ſon avanture à ſon Liberateur, & lui demanda comme une faveur de le laiſſer aller, diſant que juſques à ce qu'il fût à Florence, il croiroit toûjours avoir la corde au cou. Le Seigneur rit long-tems de l'avanture, & fit donner une robe à chacun des trois Florentins, qui ſe retirerent chez eux, vies & bagues ſauves.

NOUVELLE XII.

Renaud d'Ast ayant été volé arrive à Chateau-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes.

LA Superstition est de tous les tems & de tous les pays. Mille gens se feroient tuer pour soûtenir la vertu de certaines oraisons & paroles, pendant qu'il s'en trouve mille autres qui se moquent d'un tel abus. Voici pour-

Digitized by Google

pourtant un Conte où l'Oraison de Saint Julien fut d'un grand secours à Renaud d'Ast. C'étoit un riche marchand que ses affaires apellerent un jour à Bologne. Il ne les eut pas plûtôt faites, qu'il reprit le chemin de chez lui. Etant sorti de Ferrare, & tirant du côté de Verone, il rencontra trois Cavalers qu'il prit pour des Marchands, & qui étoient des Voleurs de grand chemin. Ces gens l'abordent, le saluent avec beaucoup d'honnêteté, & lui demandent l'honneur de sa compagnie, disant que plus on est de monde, plus on voyage seurement. Renaud répondit à leur civilité par une autre, & accepta leur compagnie. En parlant des choses & d'autres la conversation tomba en fin sur la vertu des Oraisons. Pendant que les trois Brigands faisoient merveille sur la matiére, & que Renaud étoit tout oreilles, l'un des trois lui dit, & vous, Monsieur, quelle oraison avez-vous accoûtumé de dire quand vous êtes en campagne. A la verité, répondit Renaud, je suis assez grossier pour ces sortes de choses. Je vis à l'antique & ne me pique point de savoir force oraisons. Je vous dirai pourtant que quand je suis en voyage j'ai coûtumé de dire avant que de sortir de l'Auberge, un *Pater* & un *Ave Maria* pour l'ame du pere & de la mere de Saint Julien. Ensuite je prie Dieu & Saint Julien de me donner bon gîte la nuit prochaine. Je m'en suis toûjours bien trouvé: Aussi jamais je n'ay manqué. Et ce matin. Monsieur, avez-vous fait ces oraisons, lui demanda un des trois en riant? Sans doute, repondit

Renaud.

Renaud. Et bien repliqua l'autre, voulez-vous gager que mon Logis sera ce soir meilleur que le vôtre nonobstant vôtre oraison. Il faisoit alors un froid pénétrant, la nuit aprochoit, & la couchée étoit encore assez éloignée. Peut-être vous servez-vous en voyage des mêmes mots que moi, repliqua Renaud. Nullement dit le Voleur. Je ne suis pas je vous jure un grand mangeur de Saints : mais si je perds je suivrai desormais vôtre methode. A ces conditions-là, repliqua Renaud, je gagerois ma vie, pourvû que vous alliez loger à l'Auberge, car je vous declare que je n'ai ici aucune connoissance. Soit, repartit le Brigand. Je gage vôtre habit, vôtre cheval, & vôtre bourse même si vous voulez. Renaud sentit dés lors que ses affaires n'étoient pas en bon train. Mais le moyen de reculer ? On faisoit cependant chemin, lorsque les Voleurs profitant de la nuit & d'une riviere, se jettent sur Renaud, lui ôtent son cheval, le dépoüillent jusqu'à la chemise, & le laissent là. Vous verrez, Monsieur, lui dirent-ils en partant si vôtre Saint Julien vous donnera bon Logis cette nuit; car pour le nôtre il sera bon selon toutes les apparences. Les trois Voleurs passent la riviere, & laissent le pauvre Renaud dans ce triste équipage. Il n'avoit plus d'esperence qu'en son Valet, qui portoit sa Valise de laquelle il se promettoit encore quelque petit secours. Il avoit demeuré derriere pour faire ferrer son cheval. Mais voyant de loin de quelle maniere on regaloit son Maître, comme ces sortes de gens sont peu afectionnez,

tionnez, il se détourna du chemin, & courant à toute bride il gagna Chateau-Guillaume, & alla planter le piquet dans la meilleure Auberge, où sans se mettre autrement en peine de son Maître, il n'oublia rien pour se délasser de ses grandes fatigues. Cependant le pauvre Renaud qui étoit exposé à toutes les rigueurs de la saison, boüeux jusqu'aux oreilles, percé du vent & accablé de la neige, maudit sa triste destinée, & commence à craindre avec justice, que son oraison n'aura pas son éfet accoûtumé. Aprés bien des fatigues & bien des soufrances, il arrive enfin à Chateau-Guillaume, & trouve les portes de la ville fermées. Cette seconde disgrace pensa le desesperer. Cependant comme le desespoir est un méchant remede, il fit un nouvel éfort, & cherca quelque endroit où il fût à couvert du mauvais tems, & où il pût passer le reste de la nuit. Heureusement il alla donner à une maison située sur le rempart, & trouva un petit toit qui s'avancoit en dehors, & qui y avoit une entrée. Renaud s'y fourre sans marchander. Il y avoit par bonheur un peu de paille dont il fit un lit du mieux qu'il put. Cependant le mauvais tems augmentant, & Renaud n'en pouvant plus, s'abandonne au desespoir : Le froid le saisit: Il tremble, il deplore sa misere, & claque si fort des dents, qu'une servante l'entendit. Cette servante étoit celle d'une jeune & charmante Veuve, qui demeuroit dans cette maison, & qui n'étoit pas moins galante que belle. Le Gouverneur de la place entretenoit

avec

avec elle un commerce de galanterie ; & pour n'être ni vû ni interrompu , il l'avoit mise dans cette maison , où il entroit par l'endroit où Renaud s'étoit mis , sans que personne s'en apperceût non pas même ses gens.

Le Gouverneur avoit resolu le jour précedent d'aller voir sa Maîtresse , & de passer la nuit avec elle. On avoit même fait préparer un magnifique repas , où rien n'étoit épargné. Tout étoit prêt pour le reçevoir , sans oublier le bain que l'Amant avoit fait faire à petit bruit. Mais lui étant survenu des afaires qui l'obligerent à monter à cheval sur le champ , il fit savoir à la Belle qu'il ne pouvoit l'aller voir. Comme les Dames entendent raison , elle se consola de ce contretems , soupa , & voulut avant que de se coucher profiter du bain preparé pour son Amant. Comme le bain n'etoit pas éloigné du lieu où le pauvre Renaud s'étoit refugié , la Dame entendit les doleances de ce malheureux. Qu'est-ceci , dit-elle à sa servante ? C'est un pauvre diable, dit-elle , qui se plaint là-bas. Le froid est rigoureux : Il peut mourir. Vous plaît-il , Madame , que je le fasse entrer ? Volontiers , répondit la belle. Nous avons dequoi le loger ; & dequoi lui donner à souper. La servante qui n'étoit peut-être pas plus inhumaine que sa Maîtresse , décend incontinent , fait entrer Renaud , qui la remercie de son mieux , & l'asseure qu'il lui est redevable de la vie. Il conte en peu de mots son avanture à sa bienfaitrice, qui touchée de son triste état , le fait entrer dans le bain dont la Dame étoit sortie,

Il fit d'autant moins de ceremonie, qu'il avoit bon besoin de cette reparation. Pendant qu'il se ressuscitoit dans le bain, la servante va conter l'aventure à sa Maîtresse, & lui apprendre en quel équipage étoit Renaud. La Dame toute charitable ordonne à sa servante de chercher un habit de son Mari, qui n'étoit mort que depuis peu, & de le donner à ce bon homme. Cet habit lui alloit si bien, qu'on eût dit qu'il avoit été fait pour lui. Etant donc en un état décent, il attendit patiemment les ordres de la Dame, & remercia Dieu & Monsieur Saint Julien de lui avoir envoyé une nuit plus favorable qu'il n'avoit cru, & conduit à un Logis qu'il commençoit à trouver bon. La Dame s'étant un peu reposée, & fait faire un grand feu, demanda des nouvelles du bon homme. Il est habillé, Madame, répondit la servante, il est bien fait de sa personne, & a l'air d'un galant homme. Fait-le monter, reprit la Dame : il se chaufera, & soupera ; car je croi qu'il a besoin de l'un & de l'autre. Renaud vient, & fait son compliment en homme qui savoit vivre. Il regarde de tems en tems la Belle qu'il trouve fort à son gré. Elle de son côté trouvant à sa mine & à ses discours qu'il étoit tel que sa servante l'avoit dépeint, lui fait force d'honnétetez, & lui ordonne de s'asseoir familierement auprés d'elle pour prendre sa part du feu. Le Soupé étant servi, Renaud eut ordre de se mettre à table. Il obéit, & mange de bon apetit, comme vous pouvez croire. La Dame se trouva fort combatuë, soit que l'attente

tente

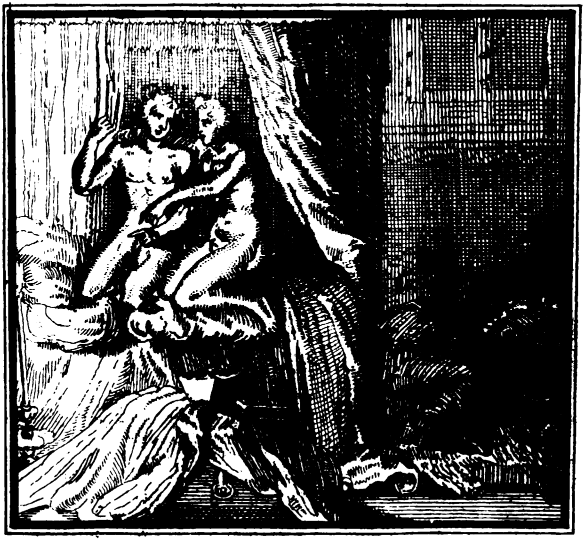
Digitized by Google

tente du Gouverneur eût déja mis ses esprits en mouvement, soit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeunesse, & de la conversation du survenant. Quand je profiterai de l'occasion, disoit-elle en soi-même, & que je me vengerai du Gouverneur qui s'est moqué de moi, qui le saura ? Renaud n'étoit pas si novice qu'il ne s'apperceût de son embarras, & ne commençât à esperer que l'Oraison de Saint Julien produiroit son éfet : Mais il ne savoit comment entrer en matiére. La Dame qui n'étoit pas novice non plus se douta de la chose, & commença par lui dire. D'où vient que vous êtes triste ? Est-ce que la perte que vous avez fait vous aflige ? Consolez-vous : vous êtes chez vos amis ; & j'ose vous dire, que je ne saurois vous regarder, sans me souvenir de feu mon Epoux. Vous en avez tous les traits, & en vous voyant il me semble que je le voi. Vous me faites bien de l'honneur, Madame, repliqua Renaud, & ce que vous me dites est bien obligeant. Je serois bien en peine, Madame, de vous comparer. Vous avez des charmes qui ne sont que pour vous, & vôtre beauté efface toutes les autres. Mais, Madame, que ma destinée est cruelle si vous n'avez pitié de moi. Je viens d'éviter un mal, & je tombe dans un autre. Vous m'avez sauvé la vie, voudriez-vous, Madame, me la ravir. La belle interrompit Renaud, & s'humilia pour lui donner occasion de lui contredire. Renaud continuant l'éloge de sa bienfaitrice, entra dans le détail, loüa toutes ses beautez visibles & invisi-

visibles. Mais, ajoûta-t-il en finissant, pour loüer tout ce que vous avez de loüable, ce n'est pas assez d'une nuit, que nous pourrions employer plus utilement. Ces dernieres paroles la firent sourire. Renaud s'en étant apperceu, crût qu'il étoit tems de passer des paroles aux actions. Renaud le fit, & s'en trouva bien. Il n'y eut de resistance que celle que la bienseance rendit necessaire. Les baisers ne furent pas épargnez. En un mot les preludes de l'amour furent aussi beaux qu'on pouvoit le souhaiter; car il n'est pas besoin d'entrer dans le détail des faveurs données & reçûes. Pour finir enfin la Comedie, la Dame le fit coucher avec elle. Le jour commençant à poindre, la Dame qui craignoit l'éclat donna de vieux habits à Renaud, & le fit sortir aussi secretement qu'il étoit entré avec autant d'argent qu'il crut en avoir besoin pour achever son voyage. Etant entré dans la ville, il s'en alla droit à l'auberge où étoit son valet, & prit les habits qu'il avoit dans sa valise. Il étoit prêt à monter à cheval, quand il apprit que ses Voleurs avoient été pris pour quelque autre crime, & qu'on devoit les transferer dans les prisons de la ville. Il alla chez le Juge, & se plaignit du Vol qui lui avoit été fait. Les Voleurs furent amenez, & confessérent de l'avoir volé. Tout ce qu'il avoit perdu lui fut restitué à la reserve d'une paire de jarretieres qui s'étoient éclipsées; & peu de tems aprés les Brigans furent pendus.

NOU-

Digitized by Google



NOUVELLE XIII.

Trois jeunes & riches Florentins ayant folement dissipé tout leur bien, tombent dans un extréme misére, & s'en relevent par le moyen de leur Néveu, qui se marie d'une maniére fort singuliére à la fille du Roi d'Angleterre.

LEs coups de la Fortune sont un sujet inépuisable, & plus on en parle, plus a-t-on matiére d'en parler. Tout ce que nous appellons

Digitized by Google

ſons nôtre eſt inconteſtablement au pouvoir de la Fortune, qui en diſpoſe comme il lui plaît.

Il y eut autrefois à Florence un Gentilhomme nommé Tebalde, ſorti ſelon quelques-uns de la maiſon des Lamberti, & ſelon quelques autres de celle des Agolanti. Il n'importe guere de ſavoir au juſte de laquelle de ces maiſons il étoit deſcendu. Ce qu'il y a de vrai eſt, qu'il fût le plus riche Gentilhomme de ſon tems; & qu'il eut trois fils. Le premier s'appelloit Lambert, le ſecond Tebalde comme ſon pere, & le troiſiéme Agolant, tous trois bien faits & de bonne mine. L'aîné n'avoit pas dix-huit ans accomplis quand le pere mourut, & les laiſſa heritiers de ſes grands biens. Ces jeunes gens ſe voyant ſi riches, & ne ſe gouvernant que par eux-mêmes, commencerent à faire groſſe dépenſe. Belle Ecurie, belle Meute, nombre d'oiſeaux, & de Domeſtiques, table ouverte à tous allans & venans. Leur maiſon étoit le rendez-vous de toutes ſortes de divertiſſemens; & l'on y trouvoit non ſeulement ce qu'il faut à des Gentilshommes; mais même tout ce qui leur avoit fait quelque envie. Une pareille vie diminua beaucoup leurs grands biens en peu de tems. Leur revenu ne pouvant les ſoûtenir ſur le pied où ils s'étoient mis, il falut engager & vendre leurs fonds, aujourd'hui une piece, & demain l'autrre. Ils ne ſe reconnurent qu'aprés qu'ils ſe fûrent preſque ruïnez; & alors la pauvreté leur ouvrit les yeux que l'abondance avoit fermez. Dans ce fa-

Digitized by Google

cheux retour, Lambert parla un jour à ses deux freres, leur représenta la figure que leur pere avoit faite, les biens qu'il avoit possedez, & la misere où ils étoient reduits par leur imprudence & mauvaise œconomie; leur conseilla de vendre ce qui leur restoit avant que la gueuserie les accablât, & de se retirer en quelque pays étranger, où les yeux de leurs Compatriotes n'agraiveroient pas leurs peines. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Ils sortirent de Florence sans prendre congé de personne, & à petit bruit. Arrivez en Angleterre, ils loüent une petite maison à Londres, font petite dépense, & s'avisent de prêter de l'argent à gros interêt. La Fortune leur fut si favorable, qu'ils gaignerent en peu de tems non seulement dequoi racheter leurs heritages, mais encore dequoi en acheter de nouveaux; ce qui les obligea de faire plusieurs voyages à Florence, & d'y revenir demeurer. Ils s'y mariérent enfin tous trois, & leur Neveu nommé Alexandre alla de leur part à Londres pour y continuer leur commerce. Quoi qu'ils eussent changé de condition, ils n'avoient pas pour cela changé d'esprit. Ils ne se souvenoient plus de la pauvreté où leurs folles dépenses les avoient jettez; & quoiqu'ils eussent femmes & enfans, ils dépensoient comme à l'ordinaire, sans se mettre en peine de rien, & ne cesserent d'emprunter que quand ils ne trouverent plus de credit. Alexandre leur envoyoit de tems en tems d'Angleterre des secours qui les soûtenoient un peu. Mais comme il prêtoit aux Gentils-

hom-

Digitized by Google

hommes & Barons sur leurs Châteaux, terres, & autres revenus dont il tiroit un profit considerable, la guerre survint contre toute apparence entre le Roi d'Angleterre & son fils: Tout le Royaume prit parti dans cette guerre, les uns pour le pere, les autres pour le fils. De là vint que les terres & maisons sur lesquelles Alexandre avoit prêté lui furent enlevées, & c'étoit-là son meilleur commerce, ou pour mieux dire tout son bien. Comme il esperoit neantmoins que la paix se feroit, & que par consequent tous ses gages lui seroient rendus, & même les non-joüiffances, il ne voulut point abandonner l'Isle. Cependant les trois freres qui étoient à Florence ne diminuoient rien de leurs dépenses ordinaires, & empruntoient de tous les côtés. Mais plusieurs années s'étant passées sans qu'on vit l'effet de l'esperance qu'on avoit d'eux, ils perdirent non seulement leur credit, mais leurs créanciers voulant être payez les firent arrêter. Comme ils devoient plus qu'ils n'avoient vaillant, ils demeurerent prisonniers. Leurs femmes & leurs enfans dans la derniere pauvreté se retirerent les uns d'un côté les autres de l'autre. Alexandre qui se morfondoit depuis longtems en Angleterre, & attendant la paix, voyant que non seulement il n'y avoit point d'apparence, mais qu'il couroit risque de la vie, reprit le chemin d'Italie. Il passa par les Pays-Bas, & fit quelque séjour à Bruges. En sortant de cette Ville, il en vit sortir en même tems un Abbé en habit blanc, accompagné de plusieurs Moines, avec gros

train & gros bagage, aprés lequel venoient deux vieux Seigneurs qu'Alexandre avoit connus à la Cour pour parens du Roi d'Angleterre. Il les aborde, & en fut trés-favorablement reçu. Il leur demanda en chemin faisant qui étoient ces Moines qui marchoient devant avec un si gros train, & où ils alloient? Celui qui est à la tête, répondit un des Milords, est un de nos parens, qui à été nouvellement pourvû d'une des meilleures Abbayes d'Angleterre; & comme il est trop jeune pour une telle dignité, nous le menons au Saint Pere pour obtenir une dispense d'âge: Mais c'est dequoi nous vous prions de ne parler à personne. L'Abbé marchant tantôt devant, tantôt derriere, comme ont de coûtume de faire les grands Seigneurs qui voyagent, jetta les yeux sur Alexandre, jeune homme bien fait de sa personne, de bonne mine, honnête, & agreable; en un mot de ceux dons l'air seul en impose aux personnes de bon goût. Il lui plcut d'abord si fort, qu'il l'appella, lui parla familierement, & lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, & où il alloit. Alexandre lui dit franchement ce qu'il étoit, lui conta ses avantures, & lui ofrit ses petits services. Cela se fit de si bonne grace, & si sagement, que l'Abbé aprés l'avoir étudié quelques jours conclut qu'encore que son équipage fût bien peu de chose, il devoit être une personne de qualité: & déja touché de ses malheurs, il le consola familierement, lui dit qu'il falloit toûjours avoir bonne esperance, que Dieu étoit bon & sage, que les hon-

honnêtes gens ne manquoient jamais de rien; & enfin il le pria de ne le pas quitter puis qu'ils alloient tous en Toscane. Alexandre le remercia de ses bontez, & l'asseura qu'il étoit prêt de lui obéïr. Plus l'Abbé pratiquoit Alexandre, plus il le trouvoit à son gré. Il l'avoit déja prié comme il connoissoit le pays d'avoir soin des logemens. Aprés plusieurs journées de marche, ils arriverent à une petite ville qui n'étoit pas trop bien pourvuë d'Auberges; cependant l'Abbé se trouvant las y voulut loger. Alexandre le mena à un Logis dont l'hôte avoit été son Domestique, & lui fit preparer une chambre le plus commodément qu'il fut possible, logeant le reste de son train par ci par là dans la ville. L'Abbé ayant soupé, une bonne partie de la nuit étant passée, & chacun étant couché, Alexandre demanda à l'hôte où il pourroit se coucher. Vous voyez, Monsieur, répondit l'hôte, que tout est si plein que ma famille & moi sommes contrains de coucher sur le dure. Je ne sai où vous mettre. Si vous vouliez vous contenter d'un grenier qui est atenant de la chambre de l'Abbé, je vous y porterois un lit, & pour cette nuit vous ferez comme vous pourrez. Si non je puis vous mettre dans un coin de la chambre de Monsieur, où vous ferez le mieux du monde. Il dort, les rideaux sont tirez, je vous y mettrai tout doucement si vous voulez une petite coite. Alexandre y consentit par necessité, voyant que cela pouvoit se faire sans bruit & sans incommoder l'Abbé. L'Abbé ne dormoit point, & pensant

ſans ceſſe à ce qu'il ſentoit pour Alexandre, il entendit non ſeulement tout ce qui fut dit, mais il entendit même coucher Alexandre. Voici l'occaſion, diſoit il en ſoi-même, de ſatisfaire mes déſirs : ſi je la manque il n'eſt pas ſeur que je la retrouve. Reſolu donc de profiter de la faveur de la conjoncture, & croyant d'ailleurs que tout le monde dormoit, il apella Alexandre, & lui dit tout bas de venir ſe coucher auprés de lui. Alexandre fit quelques façons ; mais enfin il obéït. L'Abbé lui porte la main ſur l'eſtomac, & commence à le tâter comme ont accoûtume de faire les nouveaux Amans. Alexandre en fut ſurpris, & ne douta pas que l'Abbé ne méditât le plus infame de tous les crimes. L'Abbé s'en étant aperçu ou par ſimple conjecture, ou par les mouvemens d'Alexandre, défit ſa chemiſe, lui prit la main, & la mettant ſur ſon eſtomac, lui dit pour le détromper. Tu te trompes, Alexandre, & ta main va t'en convaincre. Qui fut ſurpris, ce fut Alexandre, qui trouva deux petits tetons ronds comme une boule, durs & polis comme de l'ivoire. Revenu de ſon erreur d'une maniére fort agréable, il embraſſa la Belle, & voulut la baiſer ſans autre ceremonie ; mais elle le repouſſa & lui dit. Avant que d'aller plus loin j'ai une choſe à vous dire. J'allois trouver le Saint Pere pour le prier de me marier : Mais je ne vous ai pas plûtôt vû par un éfet de mon malheur ou de vôtre bonne fortune, que j'ai commencé de vous aimer, & je puis vous dire que jamais on n'a plus aimé que je vous aime.

Mon

Mon dessein est de vous avoir pour Epoux ; mais si vous ne voulez pas m'avoir pour Epouse, vous n'avez qu'à vous en retourner d'où vous venez. Quoi qu'Alexandre ne la connût pas assez pour se déterminer si promtement ; cependant comme il concluoit par son train qu'elle devoit être noble & riche, & que d'ailleurs il la trouvoit fort belle, il répondit sans balancer qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle voudroit. S'étant donc promis la foi de mariage, & donné même des gages de leur mutuelle fidelité, ils passerent la nuit le plus agréablement qu'ils purent, & se prodiguêrent à dêcompter sur leur futur mariage, tout ce que l'amour a de plus doux. Le jour venant ils prirent des mesures pour l'avenir, & s'étant separez fort contens l'un de l'autre, Alexandre alla donner des ordres pour le départ, sans que personne seût où il avoit couché.

Etant arrivez à Rome quelques jours aprés, l'Abbé, les deux Milords, & Alexandre eurent audience du Pape. Vous savez, Saint Pere, dit l'Abbé, qu'il ne sufit pas de bien vivre ; mais qu'il faut aussi fuir les occasions qui peuvent nous porter à faire du mal. Je viens d'Angleterre avec l'habit que vous me voyez. Le Roi mon Pere, dont j'emporte une bonne partie des richesses, vouloit me marier au Roi d'Ecosse, Prince fort âgé. Ce n'est pas tant la vieillesse du Roi d'Ecosse, qui m'a fait fuir, que la crainte de commettre quelque chose de contraire aux Loix divines, & d'indigne du sang Royal dont je suis des-

cenduë, en cas qu'on m'eût forcée d'épouser ce Prince caduque. La jeunesse est fragile, Saint Pere, & il est de la prudence de ne pas s'exposer. Je venois me jetter entre les bras de Vôtre Sainteté, pour recevoir un Epoux de sa main. Mais mon choix est fait, & la providence m'a fait connoître celui qui doit être mon Epoux. C'est, Saint Pere, ce jeune Gentilshomme que vous voyez ici. Il n'est pas de naissance Royale comme moi; mais son merite & son honnêteté sont dignes des plus grandes Princesses. J'aurois pû me dispenser, mon choix étant fait, de venir jusqu'ici; mais j'ai été bien aise de rendre mes devoires à Vôtre Sainteté, & de vous supplier de faire passer publiquement un Contrat de mariage qu'Alexandre & moi avons déja passé aux yeux de Dieu. Nous vous demandons donc, Saint Pere, vôtre benediction, afin que vivant heureusement ensemble, nous puissions enfin bien mourir. Alexandre fut bien surpris d'apprendre que sa femme étoit fille du Roi d'Angleterre, mais plus encore le furent les deux Milords, que la presence de Sa Sainteté ne put qu'à peine empêcher de maltraiter Alexandre & la Dame même. Le Pape ne le fut pas moins de l'habit qu'elle avoit pris, & du choix qu'elle avoit fait. Mais voyant qu'il ne pouvoit pas empêcher que ce qui étoit fait ne le fût, il donna son approbation à tout. Il consola les deux Milords, leur fit embrasser Alexandre, & fixa le jour des Nôces, qui furent célébrées avec beaucoup de magnificence en presence des Cardinaux & autres

person-

personnes distinguées. La Mariée parut charmante : Tout le monde la loüa, & sans contredit avec raison. Alexandre n'eut pas moins de loüanges. Il étoit magnifiquement mis, & sembloit plûtôt un Prince, qu'un homme qui avoit prêté sur gages.

Quelques jours aprés les mariez prirent congé du Pape, & partirent pour Florence, où la renommée avoit déja porté la nouvelle de ce mariage. Ils y furent reçûs avec tous les honneurs imaginables. On paya tout ce que les trois freres devoient : On les fit sortir de prison, & eux, leurs femmes, & leurs enfans rentrerent dans la possession de tous leurs biens. Les Mariez partant ensuite de Florence, accompagnez d'un des oncles d'Alexandre, vinrent à Paris, où le Roi de France les reçût en Princes souverains. De là les deux Milords repasserent en Angleterre, & firent tant envers le Roi, qu'il rendit son amitié à sa fille & à son gendre, qu'il reçût depuis avec toutes les demonstrations de joie imaginable. Peu de tems aprés il confera à Alexandre une nouvelle dignité, & lui donna la Comté de Cornoüailles. Alexandre se rendit si habile politique, qu'il raccommoda le pere & le fils, en quoi il rendit au Royaume un service trés-important, & s'aquit l'amour & l'estime de tous les peuples. Son oncle recouvra tout ce qui lui étoit deu en Angleterre, & revint gros Seigneur à Florence. Alexandre vécut fort heureusement avec sa femme, & l'on dit même qu'il fit la conquéte d'Ecosse, tant par sa prudence & par sa valeur, que par le secours du Roi son Beau-Pere.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XIV.

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fit Corsaire. Il gagna beaucoup de biens, & fut pris & volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage ; Landolfe se sauve sur une caisse pleine de bijoux, se rend sur la côte de l'Ile de Gurfe, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant.

C'est

Digitized by Google

C'Est une opinion commune que le voisinage de la mer de Rege à Gaiete est quasi le plus agréable endroit de l'Italie. Il y a assez prés de Salerne une côte que les habitans apellent la côte de Malfi, pleine de petites villes, de jardins, de fontaines, & de gens riches aussi industrieux & negotians que gens qu'on connoisse. Entr'autres villes il y en avoit une nommée Ravel, où il y a encore aujourdhui de riches marchans. Il y en eut autrefois un trés-riche qui s'apelloit Landolfe. Et comme plus on a plus on desire, Landolfe quelque riche qu'il fût, ne trouvoit pas qu'il le fût assez, & voulant multiplier ses biens, pensa tout perdre, & se perdre soi-même. Cet homme donc ayant reglé ses afaires, comme ont le coûtume les marchands, acheta un gros vaisseau, & l'ayant chargé pour son compte, fit voille pour l'Ile de Chipre. Il se trouva malheureusement pour lui qu'il étoit arrivé tant de vaisseaux chargez des mêmes marchandises, qu'il fut contraint de vendre les siennes avec grosse perte, & pour s'en défaire au plûtôt, de les donner mêmes presque pour rien. Extrémement consterné d'une perte si considerable, qui de riche qu'il étoit l'avoit presque rendu pauvre en peu de tems, il se resolut enfin de mourir ou de se dédommager sur autrui de ce qu'il avoit perdu. Pour cet éfet il vendit son gros vaisseau. De cet argent & du peu qu'il avoit tiré de ses marchandises, il achêta une fregate légere, & resolut de faire le métier de Corsaire. Il équipa sa fregate de tout ce qu'il lui falloit,

fit

fit plusieurs courses prenant à toutes mains, & donnant la chasse à plusieurs vaisseaux Turcs, dont la plûpart furent pris. La Fortune enfin lui fut si favorable, qu'en moins d'un an il se trouva plus riche qu'il n'avoit jamais été. Jugeant donc qu'il avoit assez de bien pour vivre agreablement sans rien hasarder, il resolut de s'en retourner chez lui avec son butin, sans s'ambarrasser desormais d'aucun commerce. Il ne fut pas plûtôt dans l'Archipel, qu'il fut surpris par une violente tempéte. Il avoit le vent tout contraire : la mer étoit haute comme les monts, & son petit vaisseau commençoit à être fort endommagé. Dans cette extremité il eut le bonheur de gagner une petite Ile, & d'entrer dans le port pour y attendre un vent plus favorable & moins orageux. A peine Landolfe étoit-il entré dans le port, qu'il y arriva deux gros vaisseaux Genois venant de Constantinople, & fuyant la tempéte dont Landolfe étoit échapé. Les Genois ayant vû le petit vaisseau, se posterent de maniere qu'ils lui fermoient le passage. Ils apprirent bientôt à qui appartenoit le vaisseau ; & sachant par reputation qu'il étoit trés-richement chargé, ils resolurent d'abord comme gens avides d'argent & aimant à piller, de s'en rendre les maîtres. Ils mirent à terre pour cet éfet une partie de leur équipage, & posterent des gens bien armez dans un lieu, d'où ils pouvoient assommer tout ce qui sortoit du petit vaisseau. Le reste s'étant embarqué dans leurs chaloupes aborderent à force de rames, & à la faveur

des

Digitized by Google

des courans qui leur étoient favorables, la Fregate de Landolfe. Ils s'en emparérent aisément sans perdre un seul homme. Ils firent passer Landolfe sur un de leurs vaisseaux, & prirent tout ce qui étoit dans le sien. Le malheureux fut mis à fond de cale n'ayant de toutes ses nipes qu'un simple pourpoint. Le lendemain le vent ayant changé, les Genois remirent à la voile. Ils eurent beau tems tout le jour: mais au commencement de la nuit il s'éleva une tempête qui separa leurs vaisseaux. Celui où étoit Landolfe emporté par l'orage, alla donner contre un sable au dessus de l'Ile de Cephalonie, & se brisa comme un verre. Le naufrage fut si prompt, & le peril si pressant, qu'on n'eut pas le tems de faire de grandes doleances. En un moment la mer fut couverte de marchandises, de caissons, & de planches. Ceux qui savoient nager se jetterent à la nage, & chacun se saisit de ce qui lui tomba sous la main, pour tâcher de se sauver. Le malheureux Landolfe à qui la perte de son vaisseau avoit fait souhaiter la mort le jour précedent, en eut peur quand il la vit de prés. Par bonheur il rencontra un ais dont il se saisit, esperant que s'il pouvoit temporiser, Dieu lui envoyeroit quelque secours. La mer & le vent le poussant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, il se soutint sur son ais du mieux qu'il put jusques à ce qu'il fut jour. Le jour donc étant venu, il regarda de tous côtez & ne vit que mer, que nuages, & un caisson qui flotant sur les eaux s'approchoit quelque fois de lui avec tant de violence, qu'il craignoit

gnoit d'en être assommé. Quoique ses forces fussent fort épuisées, il en trouvoit neantmoins pour se garentir du caisson, qu'il repoussoit de la main quand il en étoit à portée. Mais un tourbillon s'étant élevé, la caisse emportée par une vague, donna si rudement contre la planche sur laquelle étoit Landolfe, qu'elle l'emporta, & fit enfoncer ce malheureux. Revenu enfin sur l'eau, il se trouva fort éloigné de sa planche, & fort proche de la caisse. Craignant donc de n'avoir pas assez de force pour regagner l'air, il se saisit de la caisse, & s'y cramponna du mieux qu'il put, beuvant de tems en tems plus qu'il n'auroit voulu. Cette triste navigation dura encore un jour & une nuit. Mais enfin par la volonté de Dieu, où par la force du vent, il fut jetté sur la côte de l'Ile de Gurfe. Il s'y trouva par hasard une pauvre femme, qui voyant Landolfe de loin, & ne remarquant en lui rien d'humain, en eut peur, & se retira en criant. Landolfe qui n'avoit pas la force de parler, & qui ne voyoit presque rien, n'apperçût ni la femme ni le mouvement qu'elle avoit fait. Mais comme la mer le poussoit toûjours à terre, la femme connut plûtôt la caisse que l'homme. Regardant ensuite fixement, elle apperçut des bras étendus sur la caisse, puis elle vit un visage, & connut enfin que c'étoit un homme. La compassion la fit entrer dans la mer qui s'étoit tranquilisée. La bonne femme ayant pris Landolfe aux cheveux le traîna à terre avec son caisson. Ce ne fut pas sans peine qu'elle lui détacha les mains

de

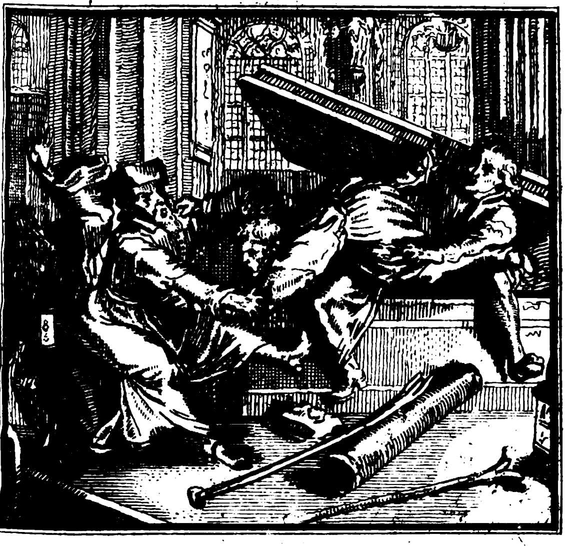
de la caisse, qu'elle fit emporter par sa fille. Prenant ensuite Landolfe à son cou, comme si c'eût été un petit enfant, elle le porta à la ville. Elle le mit dans une étuve, & à force de le froter & de le laver d'eau chaude, elle fit revenir la chaleur & les forces perdues. Elle lui fit prendre de bon vin & des confitures, & le traita si bien en un mot, qu'il revint en son état naturel, & connut où il étoit. Elle lui rendit alors son caisson, & lui dit en même tems qu'il pouvoit se retirer où il jugeroit à propos. Quoi qu'il n'eût aucune idée de la caisse, il ne laissa pas neantmoins de la prendre, jugeant que pour peu qu'elle valût, elle pourroit le nourrir durant quelques jours: mais comme il la trouva fort legere, il en eut bien peu d'esperance. Impatient de savoir ce que contenoit son caisson, il profita de l'absence de la femme, l'ouvrit, & y trouva quantité de pierres precieuses enchassées & non enchassées. Comme il se connoissoit en pierreries, il vit d'abord que le caisson étoit de grand prix, loüa Dieu de ne l'avoir point abandonné, & se consola de sa disgrace. Mais comme il avoit éprouvé deux fois la caprice & les rigueurs de la Fortune, il eut peur d'un troisiéme contretemps, & crut qu'il falloit joüer de ruse pour conduire heureusement ses bijoux chez lui. Il les envelopa dans de vieux haillons, & dit à la bonne femme qu'il n'avoit pas besoin du caisson, qu'elle pouvoit le retenir pourvû qu'elle lui donnât un sac : ce qu'elle fit bien volontiers. Landolfe la remercia de son mieux des bons ofices qu'il en avoit reçûs,

Digitized by Google

reçûs, prit ſon ſac, & ſe retira. Il s'embarqua pour Brindes, d'où il ſe rendit peu à peu à Trani, où il rencontra des marchans de Draps de Soie de ſa ville, qui l'habillerent gratis ſur le recit qu'il leur fit de ſes avantures. Il n'y eut que le caiſſon dont il ne leur dit pas un ſeul mot. Ils lui préterent un cheval, & le firent conduire à Ravel, où il diſoit qu'il vouloit aller. Se voyant enfin en lieu de ſeureté, il viſita ſon ſac plus à loiſir qu'il n'avoit fait chez ſa Vieille, & y trouva tant de pierreries, qu'aprés les avoir vendues au deſſous de leur juſte prix, il ſe trouva plus riche de la moitié, qu'il n'avoit jamais été. S'étant défait de ſes bagues il fit tenir une ſomme conſiderable à la femme de Gurſe qui l'avoit tiré de la mer, & qui l'avoit ſi bien traité; il en fit autant à ceux de Trani qui l'avoient habillé, & ſe ſervit du reſte pour vivre: ce qu'il fit honorablement & en honnéte homme.

NOU-

Digitized by Google



NOUVELLE XV.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois facheuses avantures en la même nuit, se tira de toutes; & gagna un Rubis de grand prix.

IL y avoit autrefois à Perouse un jeune Maquignon nommé André de la Pierre, lequel ayant appris que les chevaux étoient à bon marché à Naples, s'y en alla avec cinq cens

Digitized by Google

Ecus d'or pour en acheter. Comme il n'avoit jamais perdu sa cheminée de vûë, il partit avec d'autres Marchands de sa connoissance, & arriva à Naples un Dimanche au soir. Il alla le lendemain au marché aux chevaux, & en vit quantité qu'il trouva fort à son gré. Il les marchanda tous, & n'en acheta aucun parce qu'on ne put convenir du prix. Il alla se mettre en tête en jeune homme étourdi, qu'on s'imaginoit qu'il n'avoit pas dequoi payer les chevaux qu'il marchandoit; & pour faire voir le contraire il tiroit à tout moment sa bourse pleine d'or. Une jeune Courtisane Sicilienne, trés-belle & prête à rendre service pour peu de chose à tous ceux qui se presentoient, voyant en passant, cette bourse pleine, conclut d'abord en soi-même que ce seroit bien son afaire, & passa sans qu'André y prît garde. La jeune Courtisane étoit accompagnée d'une vieille, qui voyant André l'alla d'abord ambrasser, & lui fit mille amitiez. La jeune s'étant un peu éloignée, attendit sa vieille venir. André fut d'abord surpris de l'abord de la vieille Sicilienne, mais s'étant rapellé & la reconnoissant fort bien, répondit aux marques de son afection, lui promit de l'aller voir chez elle, & aprés lui avoir fait des excuses de ne pouvoir l'entretenir plus long-tems, il s'en retourna marchander des chevaux. La vieille ayant rejoint la jeune à qui la bourse tenoit fort au cœur, celle-ci demanda à l'autre, qui étoit cet homme-là, d'où il étoit, ce qu'il faisoit en ville, & d'où elle le connoissoit? La vieille qui ne se défioit de

Digitized by Google

de rien répondit à toutes ces questions ; & aprés lui avoir parlé de son pere avec lequel elle avoit, disoit-elle, demeuré en Sicile, & depuis à Perouse ; elle tomba sur sa genealogie ; & comme les vieillards aiment à parler, elle lui nomma tous les tenans & aboutissans de sa parenté. La rusée avoit trop d'interêt de se souvenir de ses noms pour en oublier aucun ; car elle avoit déja medité par avance l'usage qu'elle en devoit faire. De retour chez elle, la premiere chose qu'elle fit, fut de donner de l'occupation à la vieille pour toute la journée, afin qu'elle n'eût pas le tems d'aller voir André. Elle avoit une petite servante qu'elle avoit eu soin de bien instruire, & qui s'entendoit de merveille à de semblables ambassades. Elle lui fit sa petite leçon, & l'envoya sur le soir au Logis d'André. Comme elle arrivoit, André étoit tout seul sur la porte. Elle lui parle, & lui demande s'il ne savoit point où étoit un honnête homme de Perouse nommé André. Aprés qu'il lui eut répondu que c'étoit lui-même, elle lui dit tout bas : Une Demoiselle de cette ville voudroit bien, Monsieur, s'il vous plaisoit, avoir un moment d'entretien avec vous. Il n'y eut point de sentimens avantageux qu'André ne conçût de lui sur un tel discours : & se croyant un fort beau Garçon, & s'imaginant d'abord que la Dame étoit amoureuse de lui, comme s'il eût été l'homme de Naples le mieux fait, il répondit sur le champ, qu'il étoit tout prêt à l'aller trouver, pourvû qu'il seût quand & où. Tout à l'heure même s'il vous plaît, re-
 pliqua
BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON
Digitized by Google

pliqua la servante. André sans avertir son hôte dit à la fille, qu'elle n'avoit qu'à marcher, & qu'il la suivroit. Conduit par un si bon guide, il arrive dans la ruë de Maupertuis où demeuroit la Belle ; nom qui seul montroit assez combien la ruë étoit honnête. André qui ne se défioit de rien, croyant aller dans un lieu fort honnête, & avoir affaire à une galante femme, entra sans aucune dificulté. Aussi-tôt que la servante eût crié qu'André étoit là, la Maîtresse parut au haut du degré pour le recevoir. Cette femme outre la jeunesse, étoit belle, de riche taille, & habillée assez proprement. Elle vint se jetter au cou d'André, & fut long-tems sans lui rien dire, comme si l'excez de sa tendresse l'eût empêchée de parler : puis fondant en larmes & l'embrassant tout de nouveau : vous soyez le trés-bien venu, mon cher André, lui dit-elle d'une voix pleine de transport. André surpris de tant de caresses lui dit : Et vous, Madame, vous soyez la trés-bien trouvée. Elle le prit par la main & le mena dans une Sale haute, & sans lui dire autre chose, elle le fit passer dans sa chambre. Elle étoit jonchée de roses & de fleurs d'oranges, & toute parfumée de plusieurs autres bonnes odeurs. Il y avoit un lit si propre, des meubles & des habits si magnifiques, qu'André qui n'étoit pas accoûtumé de voir des chambres si richement parées, ne douta point qu'il n'eût à faire à une Dame de consequence. Ils ne furent pas plûtôt assis, qu'elle lui fit ce discours.

Je

Je ne doute pas, André, que vous ne ſoyez ſurpris de mes careſſes & de mes larmes, parce que vous ne me connoiſſez pas, & que peut-être vous n'avez jamais entendu parler de moi. Mais vous le ſerez bien d'avantage, quand je vous aurai dit que je ſuis vôtre ſœur. J'ai ſouhaité avec Paſſion de voir tous mes freres; mais puis que Dieu me fait la grace d'en voir un, je mourrai contente quand il plaira à Dieu de me retirer. Comme vous n'avez peut-être jamais entendu parler de rien de tel, vous me permettrez de vous en entretenir. Pierre mon pere & le vôtre demeura long-tems à Palerme. Comme il étoit bon & obligeant, il s'y fit beaucoup d'amis. Ma mere entr'autres qui étoit femme de qualité, & pour lors veuve, eut beaucoup d'amour pour lui. Enfin ils furent ſi bons amis que ma mere devint groſſe, & accoucha de moi. Quelque-tems aprés nôtre pere étant obligé de quitter Palerme, & de retourner à Perouſe, il laiſſa en Sicile ma mere & moi qui n'étois encore qu'un enfant, & je n'ai pas ſeu qu'il ait ſongé depuis ni à la mere ni à la fille. Avec tout le reſpect que je dois à ſa memoire, il y eut un peu de dureté en lui; car ſans parler de la tendreſſe qu'il devoit avoir pour moi qui étois ſa fille, il ne devoit pas abandonner de la ſorte ma mere, qui ſans beaucoup le connoître l'avoit rendu maître & de ſa perſonne & de tout ſon bien. Mais que faire? Il eſt bien plus aiſé de cenſurer un mal paſſé, que de le reparer. Etant devenuë grande, ma mere qui avoit du bien me maria à un riche Gen-

Digitized by Google

tilhomme de la maison des Gergentes, qui pour l'amour de ma mere & de moi revint demeurer à Palerme. Comme il étoit un zélé Partisan de la maison des Guelphes, il ne fut pas plûtôt à Palerme, qu'il commença de cabaler avec le Roi Charles. Frederic Roi d'Arragon fut averti de tout avant qu'on put rien exécuter, & mon mari contraint d'abandonner la Sicile dans le tems que je croyois être la plus grande Dame de cette Isle. Nous emportâmes ce que nous pûmes, qui fut bien peu de chose en comparaison de ce que nous laissions, & nous refugiâmes en cette ville, où le Roi Charles à eu la bonté de nous dédommager d'une partie des pertes que nous avions faites pour son service. Il nous à donné maison en ville, & maison à la campagne, & à de plus assigné une bonne pension à mon mari. Voilà, mon cher frere, ce qui m'à fait venir ici, où graces à Dieu & non à vous, j'ai la satisfaction de vous voir maintenant. En disant cela, elle se jetta encore à son cou, & se mit à l'ambrasser tout de nouveau. André entendant une fable débitée avec tant d'ordre par une personne qui parloit facilement & avec grace, se souvenant d'ailleurs que son pere avoit demeuré à Palerme, & peut-être aussi touché des caresses & des démonstrations d'amitié de cette femme, ne fit aucun doute que ce qu'elle disoit ne fût vrai. Ne vous étonnez-pas, Madame, lui dit-il dans cette persuasion, si je suis surpris de tout ceci. Je ne vous connoissois non plus que si jamais vous n'eussiez été. Mon pere n'à jamais parlé

Digitized by Google

ni de vôtre mere ni de vous, ou s'il l'a fait je n'en ai rien seu. Cette surprise m'est d'autant plus agréable, que je trouve une sœur, à laquelle je ne m'attendois nullement. Mais de grace éclaircissez-moi d'un fait. Comment avez-vous seu que j'étois en ville ? Une bonne femme qui vient souvent ici, répondit-elle, me l'a appris. Elle m'a dit avoir longtems demeuré avec vôtre pere à Palerme & à Perouse. Au reste j'aurois été vous voir, si je n'avois crû qu'il étoit plus honnête de vous faire venir chez moi, que de vous rendre visite chez un étranger. En suite elle demanda des nouvelles de tous ses parens qu'elle nomma les uns aprés les autres. André répondit à tout, & demeura confirmé plus que jamais qu'il n'y avoit point de fourbe. Comme la conversation avoit été longue, & que la chaleur étoit grande, André fut regalé de vin de Gréce & de confitures. Aprés ce régal il se mit en devoir d'aller souper à l'Auberge : mais elle faisant semblant d'un être grandement choquée, lui dit par maniere de reproche, Vous me faites bien connoître que vous ne faites pas grand cas de moi. Vous êtes avec une sœur que vous n'aviez jamais vûë, & chez elle où vous devriez mettre pied à terre quand vous venez en ville, & vous voulez aller souper à l'Auberge. Il n'en sera rien avec vôtre permission, & vous souperez avec moi. Mon mari n'est pas au logis ; mais je ne laisserai pas de vous donner un petit repas de femme. La solicitation êtoit pressante : Aussi André ne s'excusa qu'en disant que son hôte, qui ne

Digitized by Google

ſauoit où il étoit, l'attendoit à ſouper. S'il n'y a que cela, répondit-elle, je me charge de lui faire dire de ne vous point attendre. Mais n'avez-vous point, ajoûta-t-elle, quelqu'un de vos amis que vous vouluſſiez avoir ici? ce vous ſeroit une compagnie & pour ſouper & pour vous retirer, André répondit que pour ce ſoir il ne vouloit qu'elle ſeule; & que puis qu'elle étoit reſoluë de lui donner à ſouper, il étoit reſolu de faire tout ce qu'elle voudroit. Aprés une longue converſation on ſe mit à table. La Belle fit en ſorte d'allonger ce repas juſqu'à la nuit noire. Aprés qu'on eut deſſervi André voulut ſe retirer; mais ſa charitable ſœur s'y oppoſa fortement, diſant que Naples n'étoit pas une ville où un étranger dût ſe promener la nuit; & qu'au reſte il ne devoit pas s'ambarraſſer de ſon hôte, parce qu'elle l'avoit fait avertir de ne l'attendre ni à ſouper ni à coucher. André donna dans le paneau comme il avoit fait la premiere fois, & ne parla plus de ſe retirer. Une bonne partie de la nuit s'êtant écoulée à parler de diferéntes choſes, elle laiſſa André dans ſa chambre avec un petit garçon pour le ſervir, & ſe retira avec ſes femmes. Il faiſoit chaud; c'eſt-pourquoi André ſe voyant ſeul, quitta ſes hauts de-chauſſes, & les mit derriere le chevet, ne gardant pour tout que ſon pourpoint. Dans cet état ayant envie d'aller à ſes neceſſitez, il demande au garçon où étoient les lieux. La dedans, Monſieur, répondit le garçon; en lui montrant une porte qui étoit dans un coin. André ouvre, entre, & allant
ſe

ſe mettre ſur le ſiege, il porta le pied ſur une trape, & tomba dans les lieux. Quoi qu'il tombât d'aſſez haut, il ne ſe fit pourtant aucun mal, & en fut quitte pour un peu de barbouillis. André ſe tuë d'apeller le garçon; mais point de nouvelles. Il l'avoit entendu tomber, & avoit incontinent couru en avertir la Dame. Elle court à la chambre, cherche les habits de ſon pretendu frere, les trouve avec ſa bourſe que par défiance il portoit toûjours ſur lui, & qui avoit été la cauſe de toute la comedie; & referme la porte des lieux. André qui commençoit à s'ennuyer continuoit d'apeller ſon garçon: Mais comme perſonne ne lui répondoit, il commença mais un peu tard, à croire qu'il étoit pris pour Dupe. Pour ſe tirer d'un ſi vilain lieu, il enfonça quelques planches, & gagna une petite allée entre les deux maiſons, au bout de laquelle il y avoit un petit mur qu'il grimpa & ſauta dans la ruë. Il reconnut fort bien la maiſon, apela & heurta de toute ſa force; mais ce fut inutilement. Ne doutant plus alors de la friponnerie, il fit pluſieurs doleances ſur la perte ſubite de ſon argent & de ſa ſœur, & ſe mit à crier & à heurter tout de nouveau. Le bruit fut ſi grand, que les voiſins ſe reveillerent, & ſe leverent. Une ſervante de la Dame entr'autres étant venuë au bruit à la fenêtre, & faiſant l'endormie, qui eſt-ce qui eſt là-bas, dit-elle d'une voix enrouée. Hé ne me connois-tu point, répondit André? Je ſuis André frere de Madame Fleur de Lis. Tu as trop pinté, bon homme, répondit la ſervante. Vas dormir,

mir, & reviens demain. Je ne ſai qui eſt André ; mais je ſai bien que tu fais des folies. Retires-toi, je te prie,& nous laiſſes dormir. Te voilà bien ignorante, répondit André. Mais ſi les parens de Sicile ſont ainſi faits, & diſparoiſſent en ſi peu de tems, rens-moi mes habits, & je m'en irai volontiers. Tu réves, bon homme, tu réves, répondit-elle en ſouriant, & réfermant la fenêtre. André ne voyant plus de reſſource penſa ſe deſeſperer, & fit plus de bruit qu'auparavant. Les voiſins qui s'étoient recouchez, & qui avoient cru qu'on vouloit faire piece à cette Dame, ſe releverent à ce ſecond bruit, & étant venus aux fenêtres. C'eſt infame, dirent-ils tout haut, de venir à l'heure qu'il eſt inſulter une femme d'honneur. Au nom de Dieu, bon homme, retires-toi, & nous laiſſes dormir. Si tu as quelque choſe à démêler avec cette femme, reviens demain, & nous épargnes pour cette nuit le chagrin de ton tintamarre. Dans le même tems un fier à bras galant de la Dame, qu'André n'avoit encore ni vû ni entendu, vint à la fenêtre, & d'une voix de tonnerre demanda qui étoit là bas? Je ſuis frere de la Dame de cette maiſon, répondit André tout épouvanté. Magazin à coups de bâton, repliqua le fier à bras. Qui m'empêche de deſcendre, & de te roſſer tant que je te ſentirai pouſſer? Scelerat, Ivrogne, Lutin, n'es-tu fait que pour troubler le repos d'autrui? Et en diſant cela il referma la fenêtre. André qu'une ſi éfroyable voix avoit épouvanté, ſe retira & crut les voiſins qui lui conſeilloient

de

de ne se pas faire tuer. Il reprit le chemin par où il étoit venu : & comme il s'infectoit soi-même, il voulut gagner du côté de la mer pour se laver. A peine eut-il fait deux cens pas, qu'il apperçut de loin deux hommes qui venoient à lui avec une Lanterne sourde. Il les prit pour des gens de la Patrouille, & ne voulant pas tomber entre leurs mains, il découvrit à point nommé une masure où il courut se cacher. Les deux hommes y arriverent un moment aprés, & s'arrêterent tout proche de lui. Ils portoient je ne sai combien de ferremens, qu'ils se mirent à visiter au clair de leur Lanterne. En parlant de choses & d'autres, l'un d'eux dit à son compagnon. Ne sens-tu rien ? Il y à ici une infection épouvantable. Cela dit, ils regardent à droit & à gauche, & voiant ce malheureux qui se faisoit le plus petit qu'il pouvoit. Ils l'abordent, lui demandent d'où il venoit, & qui l'avoit mis en cet état ? André se rasseurant un peu leur fit tout le détail de son avanture. Il faut se consoler de tout, mon bon homme, lui dirent-ils, & chercher à se dêdommager. Tu es bienheureux de n'avoir pas perdu la vie avec ton argent. Cela dit, ils se retirent pour parler en particulier, & de retour ils lui dirent. Tu nous fais pitié. Nous avons un coup à faire cette nuit : si tu veux te joindre à nous tu te recompenseras de reste de ce que tu as perdu. André au desespoir, & ne sachant où donner de la tête, répondit sans balancer, qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient. On avoit enterré le jour précedent l'Archevêque de Na-

Naples avec des habillemens tres-riches, & un Rubis au doigt qui valoit plus de cinq cens Ducats d'or. Leur dessein étoit de voler ce tombeau. Ils reprenent donc leurs outils, & marchent vers la Cathedrale. En chemin faisant l'un d'eux dit à André : Tu nous infectes : Ne sauroit-on trouver moyen de te laver ? Nous voilà prés d'un Puis, répondit l'autre. J'y ai toûjours vû une corde & un seau, nous l'aurons bien-tôt lavé. Arrivez au Puis, ils trouverent bien la corde, mais point de seau. Il fut resolu qu'il se prendroit à la corde pour être descendu dans le Puis; & qu'aprés s'être lavé, il secoüeroit la corde, afin qu'on le retirât. Ils ne l'eurent pas plutôt descendu, qu'ils virent des gens de la Patrouille qui venoient droit à eux. La peur les prit, & eux de gagner au pied. Un des survenans ayant soif se mit en devoir de puiser de l'eau. La resistance qu'il trouva lui fit croire que c'étoit le seau qu'il amenoit plein d'eau. André ne fut pas plûtôt à portée, qu'il lâche la corde, & se cramponne aux bords du Puis. Les autres éfrayez au dernier point & croyant avoir puisé le Diable, prenent la fuite de toute leur force. André de hors regarde par tout, & ne voit rien : Mais s'étant un peu avancé, il rencontre ses Camarades qui revenoient à son secours. Interrogé qui l'avoit retiré du Puis, répondit qu'il n'en savoit rien, & leur conta toute l'avanture. Les autres lui apprirent le sujet de leur fuite, & par qui il avoit été tiré du Puis.

Comme

Digitized by Google

Comme il étoit déja minuit, ils firent diligence, & marcherent droit à la grande Eglise. Ils y entrerent assez aisément. Le tombeau de l'Archevêque étoit de grosses pierres de marbre. A la faveur de leurs ferremens & à force de bras ils trouverent moyen d'enlever le dessus, de l'étayer en sorte qu'un homme y pouvoit entrer assez facilement. Il ne s'agissoit plus que de savoir, qui seroit celui qui feroit l'ofice. Comme chacun s'en défendoit, les deux dirent à André, ce sera toi, Coquin, ou nous te casserons la tête. André craignant, qu'ils ne lui tinsent parole, prit son parti & entra. Ces Drôles ici, dit André en soi-même, pourroient bien me filouter. Si je suis assez fou pour leur tout donner, ils ne manqueront pas de décamper, & de me laisser pour toute recompense la petite gloire de leur avoir rendu service. Il faut ici joüer de tête & se payer par ses mains. Il se souvint fort à propos de la Bague de l'Archevêque qu'il prit & mit en bon lieu. Il prit ensuite la Mitre, la Crosse, & toutes ses autres nipes à la chemise prés, & donna le tout à ses Camarades, leur disant, que c'étoit là tout. Les autres juroient comme des Demons que la Bague devoit y être, & se tuoient de l'exhorter à bien chercher. André de son côté les asseuroit qu'il avoit cherché par tout, & qu'absolument elle n'y étoit pas. Enfin ennuyez de tant de recherches inutiles, ils ôterent malicieusement l'apui qui soutenoit la pierre, & le laisserent enfermé dans le tombeau. Il tâcha mais inutilement de soulever la pierre avec

avec la tête. Accablé de fatigue & presque mort de peur, il s'attendoit à perir miserablement dans ce tombeau, quand il entendit parler dans l'Eglise. C'étoit des gens qui venoient aussi pour dépouiller le mort. André se crut perdu; mais enfin s'étant un peu rassuré, il resolut d'attendre tranquillement la fin de sa destinée. Ces derniers levérent la pierre comme avoient fait les autres, & firent les mêmes dificultez pour entrer. Aprés plusieurs contestations: Vous êtes des gens bien hardis, dit un Prêtre. Croyez-vous que les morts mangent les gens? J'y entrerai bien moi. Et en disant cela, il passe les jambes dans le tombeau, pour s'y glisser ensuite. André voyant cela se leve, prend le Prêtre par un pied, & commence à le tirer en bas. Le Prêtre surpris s'écrie, & rassemble toutes ses forces que la peur avoit dispersées, pour se tirer d'entre les mains du Diable. Les autres s'éfrayent, & prennent la fuite comme s'ils avoient eu cent Diables à leurs trousses. Le Prêtre les suit de prés sans songer à réfermer la porte. André agréablement surpris sort du tombeau & de l'Eglise par le même chemin qu'il y étoit entré. Il courut la ville sans savoir où il alloit; & le jour étant venu, il se reconnut & se retrouva devant son Auberge, où tout le monde étoit fort en peine de lui, ne sachant dequoi il étoit devenu. Il conta ses avantures, & l'hôte lui conseilla de s'en retourner sans retardement à Perouse; ce qu'il fit avec son Rubis.

NOU,

NOUVELLE XVI.

Madame Britole jettée par la tempête dans une Ile, y perd ses deux fils & sa nourrice; & de douleur se retire dans une caverne, où elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils aprés avoir bien rôdé, s'engage au service du bienfaiteur de sa mere, & est surpris avec sa fille dans un commerce de gallanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve, & la revolution de

de Sicile rétablit la mere & les enfans dans leur premier credit.

APrés la mort de l'Empereur Frederic II, un certain Manfredi fut couronné Roi de Sicile. Un Gentilhomme Neapolitain qui se nommoit Henri Capece avoit beaucoup de credit auprés de ce dernier. Capece avoit époufé une Neapolitaine de qualitez, belle & bien faite qui s'appelloit Britole Caraciola, & étoit Gouverneur de la Sicile. Charles I. ayant gagné la Bataille de Benevent, où Manfredi demeura sur la place, tout le Royaume se déclara pour le vainqueur. Henri qui se défioit de la foi des Siciliens, & qui ne vouloit point devenir Sujet de l'ennemi de son Souverain, se preparoit à chercher sa seureté dans la fuite. Mais les Siciliens en ayant eu le vent, livrerent au Roi Charles Henri & plusieurs autres amis de Manfredi, & bientôt aprés tout le Royaume. Dans un changement si subit, Madame Britole ne sachant dequoi étoit devenu son mari; mais se défiant pourtant de ce qui étoit arrivé, sacrifia son bien à sa seureté; & enceinte d'un fils elle s'embarqua avec un autre nommé Geofroi, âgé peut-être de huit ans, à dessein de se sauver à Lipari. Elle y arriva heureusement, & y accoucha de même d'un fils qu'elle nomma le Fugitif. Elle prit une Nourrice, & se rembarqua avec elle & ses deux enfans, resoluë de se rendre à Naples auprés de ses parens: Mais une violente tempête la jetta sur l'Isle de Ponza. Elle eut le bonheur d'entrer dans un petit Port, où elle at-

attendit un tems plus favorable. En se promenant dans cette Isle, elle trouva une petite solitude, où elle alloit tous les jours pleurer les disgraces de son mari & les siennes. Pendant qu'elle y faisoit un jour ses doléances ordinaires, un Corsaire vint tout à coup sur son vaisseau, & l'enleva sans coup-ferir. Revenuë au rivage, & n'y trouvant personne, elle se douta d'abord de ce qui lui étoit arrivé: Mais elle en fut entierement convaincuë, lors qu'elle vit le Corsaire qui emmenoit son vaisseau. Il n'est pas possible d'exprimer l'afliction où ce nouveau contretems la jetta. Elle apella cent fois son mari & ses chers enfans, & tomba enfin évanouïe. Comme il n'y avoit personne pour faire revenir ses esprits, ils eurent beau se promener par tout où il leur pleut. Ils revinrent enfin ces esprits; mais ce ne fut que pour lui arracher des larmes. Tantôt elle appelloit ses enfans, & tantôt elle se mettoit en devoir d'aller les chercher dans les cavernes comme si elle eût eu encore quelque esperance de les retrouver; tant étoit grand le trouble de son esprit. L'horreur de la nuit & la solitude suspendirent un peu ses lamentations, & la firent songer à elle-même. Elle se retira dans sa caverne avec autant de peur que d'affliction. Le jour venu & se sentant pressée de la faim, parce qu'il y avoit deux jours qu'elle n'avoit mangé, elle arracha de l'herbe qu'elle mangea, la tête remplie de mille tristes idées, qui lui faisoient envisager un cruel avenir. Dans ces tristes reflexions elle vit un Chevreuil entrant dans

Digitized by Google

sa caverne, & en sortant bientôt aprés pour retourner dans le bois. Elle alla où elle avoit vû la bête, & y trouva deux petits Chevreuils nouvellement nez. Ils lui parurent si jolis, qu'ayant encore du lait elle leur donna la mammelle, qu'ils prirent comme si c'eût été leur mere. Cette petite compagnie toute feroce qu'elle étoit, fut pour elle une espece de consolation. Elle mangeoit de l'herbe, & beuvoit de l'eau, pleurant autant de fois qu'elle se souvenoit de son Epoux, de ses enfans, & de sa condition passée. Le long sejour qu'elle fit dans un lieu si sauvage, la rendit sauvage elle-même. Et le moyen de ne pas le devenir n'ayant de societé qu'avec les bêtes ?

Le hasard voulut que plusieurs mois aprés un vaisseau de Pise entra dans le même Port où étoit entré Madame Britole. Il y avoit sur ce vaisseau un certain Conrard Marquis de Malespine, qui ramenoit sa femme de la Poüille, où elle avoit voulu aller par devotion visiter les saints lieux de ce pays-là. Le Marquis pour se divertir un peu eut un jour envie de chasser dans l'Isle, & d'y mener sa femme & quelques Domestiques. A une portée de pistolet de la caverne de Madame Britole, les chiens pousserent ses deux Chevreulis, qui se refugierent incontinent dans l'autre de leur compagne. Madame Britole accourut au bruit, & ayant pris un bâton en chassa les chiens. Sur ces entrefaites arriverent le Marquis & sa femme qui suivoient leurs chiens. La surprise fut égale de part & d'autre, elle de voir dans son desert des gens qui paroissoient quelque cho-

Digitized by Google

chose, & eux d'y rencontrer une femme de cette figure, noire, dêcharnée, & veluë. Le Marquis fit retirer ses chiens à la priere de Madame Britole, & la pressa tant qu'elle lui dit ce qu'elle êtoit, par qu'elle avanture elle étoit venuë en ce lieu-là, & la resolution qu'elle avoit d'y finir sa miserable vie. Le Marquis fut extrémement touché du recit de ses malheurs: Et comme il avoit connu son mari, il n'oublia rien pour la dêtourner d'une si cruelle resolution, & pour la faire consentir de l'accompagner chez lui, où il protestoit qu'elle seroit traitée comme sa sœur en attendant un meilleur tems. Madame Britole ne voulant rien promettre, le Marquis fit demeurer sa femme avec elle dans l'esperance qu'elle pourroit enfin la déterminer, & donna ordre qu'on leur portât à manger, & des habits pour Madame Britole que la Marquise eut ordre de lui faire prendre. Il n'y eut pas moins de peine à la faire manger qu'à la faire habiller; & plus on la solicitoit à quitter ce désert, plus elle protestoit qu'elle n'iroit jamais en lieu où elle fût connuë. Cependant aprés qu'on l'eût asseurée qu'elle seroit entierement libre de se cacher, ou de paroître, elle se laissa persuader, & suivit le Marquis & sa femme. Un bon vent leur fit bientôt voir les terres de Sarzane dont le Marquis êtoit Seigneur. Debarquez sur les côtes de la Maigre, ils se rendirent au Chateau du Marquis qui n'en êtoit pas éloigné. On convint que pour mieux déguiser Madame Britole, elle prendroit un habit de dueil, & se tiendroit auprés

Digitized by Google

de la Marquise comme une de ses Demoiselles.

Le Corsaire qui avoit pris le vaisseau de Madame Britole, êtoit déja arrivé à Genes, & y avoit vendu sa prise. La Nourrice & les deux enfans tombérent entre les mains d'un nommé Gasparin d'Orie, qui les envoya à sa maison de campagne pour s'en servir comme d'esclaves. La Nourrice pleurra long-tems la perte de sa Maîtresse, & le miserable état où elle se trouvoit avec les deux enfans; mais enfin les larmes ne faisant qu'augmenter ses peines, elle prit son parti, & se consola du mieux qu'elle put. Elle vit d'abord en femme sage que si les enfans êtoient connus, on ne manqueroit pas de les maltraiter. Esperant donc que le tems feroit changer les choses, elle resolut de dire que c'êtoient ses enfans. Elle changea le nom de l'aîné, & l'apella Jeannot de Procide: pour l'autre elle lui laissa celui qu'il avoit. Elle dit à l'enfant les raisons qui l'obligeoient d'en user ainsi, & lui representa qu'il y auroit à craindre pour lui s'il êtoit connu. L'enfant qui êtoit avisé pour son âge comprit fort bien tout cela, & ne fit pas mal son personnage. Les deux enfans & la Nourrice dans le plus triste état du monde furent long-tems chez Gasparin, où ils faisoient la fonction des plus vils Domestiques. Jeannot qui avoit déja seize ans, & qui malgré son esclavage avoit conservé un cœur digne de sa naissance, ne pouvant plus soûtenir une condition si vile, quitta Gasparin, & s'embarqua pour Alexandrie, ou il ne trouva non plus qu'ail-

Digitized by Google

qu'ailleurs aucun avancement. Aprés avoir couru trois ou quatre ans il apprit que son pere vivoit encore, mais que le Roi Charles le retenoit toûjours prisonnier. Desesperant de la Fortune, & toûjours fugitif & vagabond il vint enfin dans le territoire de Sarzane, & ofrit ses services au Marquis de Malespine chez qui sa mere étoit. Comme Jeannot étoit devenu beau jeune homme & de riche taille, le Marquis le prit pour Domestique, & en fut fort bien servi. L'âge avoit fait un si grand changement sur la mere & sur le fils, qu'encore qu'ils se vissent quelquefois, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le Marquis avoit une fille fort aimable, âgée d'un peu plus de seize ans, qui se nommoit l'Epine. Il l'avoit mariée à Nicolas de Grignan : Et comme elle se trouva veuve presqu'aussi-tôt que mariée, elle étoit revenuë chez son pere. Jeannot eut le bonheur de lui plaire, & elle celui de ne pas déplaire à Jeannot. Ils liérent ensemble un commerce de galanterie qui dura plusieurs mois avant que personne s'en apperçût. Mais comme les Amans heureux ne sont pas d'ordinaire les plus prudens, & qu'il est d'ailleurs dificile de contenir long-tems une violente passion, ils se lasserent de tant de circonspection, & commencerent à vivre avec moins de reserve. Etant un jour sortis en compagnie pour se promener dans un bois fort agreable qui n'étoit pas éloigné de la maison, ils trouverent moyen de se dérober, & d'entrer seuls dans le fort. Ils s'arrêterent dans un lieu qu'ils

trouvérent agréable, & où ils crurent n'être pas si-tôt rejoints. Ils trouvérent tant de plaisir dans ce lieu si commode à leur amour, que le tems leur parut court. Bref ils y furent surpris par le Marquis de Malespine, qui vint cruellement interrompre un tête à tête, où les extases étoient partagées. Le Marquis outré de la lacheté de sa fille & de la perfidie de son Domestique, les fit lier tous deux, & conduire en prison, resolu de les faire mourir. La Marquise arrêta un mouvement si violent, & lui représenta qu'il ne falloit pas aller si vîte. Elle convenoit du tort qu'avoit sa fille; elle en étoit même autant afligée que son Epoux: Mais enfin elle n'étoit pas d'avis qu'il eût à se reprocher l'homicide de sa fille & de son Domestique. Elle fit tant enfin qu'il se contenta de la prison, où ils furent gardez séparement, & où ils n'avoient à manger qu'autant qu'il leur en falloit pour les empécher de mourir, & leur donner le tems de pleurer leur faute. Ces Amans infortunez ayant demeuré un an dans leur triste prison sans que personne songeât à eux, il arriva que le Roi Pierre d'Arragon fit revolter la Sicile & en déposseda le Roi Charles. Le Marquis qui n'aimoit pas ce dernier fit de grandes réjoüissances pour cette revolution. Jean de Procide en ayant éte informé par un de ses Gardes en témoigna beaucoup de joie, & dit en soupirant profondement. Il y à quatorze ans que je cours le monde en mendiant mon pain. Je n'attendois qu'une pareille revolution; & aujourd'hui qu'elle est arrivée, je me trouve
en

en prison & n'en puis profiter : Et ce qui me desespere est, que ma captivité ne finira je croi, qu'avec ma vie. Quel interêt prenez-vous, dit le Garde, aux démêlez des grands Rois ? Avez-vous des prétentions sur la Sicile, ajoûta-t-il en riant ? Le cœur me fend, répondit Jean de Procide, quand je songe au credit que mon pere y avoit. J'étois tout jeune quand j'en sortis ; mais je ne laisse pas de me souvenir que j'en ai vû mon pere Gouverneur du vivant du Roi Manfredi. Et qui étoit vôtre pere, poursuivit le Garde ? Puis que je n'ai plus rien à craindre, reprit Jean de Procide, je puis répondre à la question que tu me fais. Si mon pere est encore vivant, il s'apelle Henri Capece, & moi Geofroi & non Jean de Procide. Plcût à Dieu fusse-je en liberté ! Je suis seur que si je retournois en Sicile j'y aurois beaucoup d'autorité. Le Garde n'eut pas été plûtôt relevé, qu'il conta toute la conversation au Marquis de Malespine. Il fit semblant de n'en faire pas grand cas : cependant il crut qu'il devoit s'en éclaircir avec Madame Britole, à laquelle il demanda si elle avoit eu un fils qui s'appelloit Geofroi. C'est le nom de mon aîné, répondit-elle, au moins s'il est encore en vie. Il auroit à present vingt-deux ans, ajoûta-t-elle en pleurant. Le Marquis à demi convainçu que c'étoit lui-même, étoit ravi de se pouvoir flater d'avoir trouvé le moyen de ne faire mourir personne, & de mettre à couvert l'honneur de sa fille & le sien. Pour faire les choses plus seurement, il fit venir Jean de Procide, & lui fit conter

toutes les avantures de sa vie. Demeurant ensuite convaincu qu'il étoit Geofroi fils d'Henri Capece, il lui representa la grandeur de l'afront qu'il lui avoit fait, & l'ingratitude avec laquelle il lui avoit rendu le mal pour le bien. Tout autre que moi, ajoûta-t-il, vous auroit traité sans quartier. Mais puisque vous me dites que vous êtes né Gentilhomme, il ne tiendra qu'à vous que vôtre captivité & vos infortunes ne finissent bientôt, & que vôtre honneur & le mien ne soit reparé. Vous avez eu de l'amour pour ma fille; elle est veuve, & riche: Vous savez, qu'elle n'est pas mal faite ni pour le corps ni pour l'esprit; & vous n'ignorez pas sa naissance. Je vous la donne en mariage, & vous pouvez comme mes enfans demeurer chez moi tant qu'il vous plaira.

Qoi que la prison eût mortifie l'Amant, elle n'avoit neantmoins rien diminué de son grand cœur, ni de l'amour qu'il avoit pour sa Maîtresse. Mais afin qu'on ne crût pas qu'il fît les choses par crainte, il répondit au Marquis tout ce qu'il jugea necessaire pour lui faire comprendre que son courage n'êtoit pas moins grand que sa naissance. Si j'ai aimé vôtre fille, Monsieur, lui dit-il, ce n'à ête ni par intérêt ni par aucun motif indigne d'un honnête homme, mais uniquement parce que je l'ai trouvée aimable. Si nous avons fait une faute, c'est une faute de jeunesse, qui n'est pas au fonds aussi condamnable que vous vous l'imaginez. Si les Vieillards vouloient se souvenir qu'ils ont été jeunes, & comparer

les

les manquemens des autres avec les leurs, & les leurs avec ceux des autres, ils ne seroient pas si sevéres dans ces sortes d'occasions. J'ai de l'estime & de l'amour pour vôtre fille: J'accepte avec plaisir le parti que vous m'offrez, & si j'avois cru n'être pas refusé, il y à long-tems que je vous en aurois fait la proposition. Cette faveur est d'autant plus douce, qu'elle étoit peu attenduë. Mais si vôtre cœur n'est point d'accord avec vôtre langue, épargnez-vous la peine de me flatter d'une vaine esperance. Je suis prêt de rentrer en prison, & de souffrir tout ce que vous voudrez. J'aimerai vôtre fille tout ma vie, & quelque mal que vous me fassiez je vous aimerai toûjours pour l'amour d'elle. Le Marquis ravi d'une réponse si genereuse, & qui marquoit en méme tems la violence de sa passion, l'ambrassa sur le champ, & fit incontinent venir sa fille, que la prison avoit si fort changée, qu'elle étoit méconnoissable. Le Contrat fut fait & signé avec beaucoup de secret. Quelques jours aprés le Marquis jugeant qu'il étoit tems d'apprendre cette agreable nouvelle à sa femme & à Madame Britole, demanda à cette derniere, si elle ne seroit pas bien aise qu'il lui fit voir son fils aîné marié avec une de ses filles. Je vous serois d'autant plus obligée, répondit-elle, que vous me rendriez une chose qui m'est plus chere que moi-même; & me la rendant de la maniere que vous dites, vous ressusciteriez en quelque façon mes esperances perduës. Les larmes qui vinrent en abondance l'empêcherent d'en dire d'avantage.

tage. Et toi, mon Amour, dit-il à sa femme, que dirois-tu, si je te donnois un tel Gendre? Non seulement un homme de ce merite, mais même tout autre me seroit fort agreable, répondit la mere. Vous aurez bientôt cette joie, reprit le Marquis. Quelques jours s'étant passez, & les mariez ayant repris leur embonpoint, le Marquis demanda à Geofroi, s'il n'auroit pas du plaisir de revoir sa mere. Je croi qu'elle n'est plus, répondit-il. Elle ne peut avoir survécu à ses infortunes : Mais si elle étoit encore en vie, j'aurois un extréme plaisir de la voir, & ses conseils me serviroient beaucoup pour rentrer en possession de mes biens en Sicile. Le Marquis fit alors venir les deux meres, qui reçurent parfaitement bien les mariez. Madame Britole soit qu'elle démélât les traits de son fils qu'elle avoit laissé dans sa plus tendre enfance, où qu'elle fût déja préoccupée de l'esperance que le Marquis lui avoit donnée, lui sauta au cou, & eut tant de joie de le revoir qu'elle ne put lui dire un seul mot, & tomba évanouïe entre ses bras. Geofroi de son côté, par je ne sai quel instinct, la reconnut aussitôt, & répondit aux marques de sa tendresse par d'autres non moins sensibles, surpris de l'avoir vûë si souvent sans la reconnoître, Madame Britole revenuë de son évanouissement recommença ses caresses & ses ambrassades. La Marquise en fit à son tour. Les mariez répondirent à tout cela comme ils devoient. Chacun conta ses avantures, aprés quoi le Marquis fit savoir à ses amis qu'il avoit marié sa fille. Il en fut feli-

ci-

cité, & regala durant plusieurs jours toute la parenté.

Geofroi se servit de cette conjoncture pour prier son Beaupere de deux choses : La premiere fut de faire venir son frere qui servoit chez Gasparin d'Orie, & l'autre d'envoyer quelqu'un en Sicile pour s'informer de l'état du pays, & savoir si son pere êtoit mort ou vivant, & en cas qu'il fût vivant, en quel état il étoit : avec ordre de revenir incontinent qu'il auroit été bien éclaircy sur tout cela. Le Marquis fit tout ce que son Gendre vouloit, & envoya d'abord à Genes & en Sicile. Celui qui partit pour Genes, n'y fut pas plutôt arrivé qu'il pria Gasparin de la part du Marquis son maître, de lui envoyer sans retardement le Fugitif & la Nourrice, & lui conta d'un bout à l'autre les dernieres avantures de Geofroi & de sa mere. Gasparin moins surpris de la proposition qu'on lui faisoit, que de ce qu'on lui apprenoit, rêpondit. Il y a quatorze ans que j'ai chez moi le garçon que vous demandez & une femme qui se dit sa mere. Je l'envoyerai volontiers à Monsieur le Marquis de Malespine, à qui je ne puis rien refuser : Mais je vous prie de lui dire de ma part de ne pas croire trop legérement les contes de Jeannot, qui se donne à present le nom de Geofroi. C'est un fourbe plus dangereux qu'on ne pense. Pendant qu'on regaloit l'Envoyé du Marquis, Gasparin questionnoit la Nourrice sur la nouvelle qu'il avoit apprise. Cette femme qui avoit entendu parler des mouvemens de Sicile, & appris qu'Henri Ca-

peçe

pece étoit encore plein de vie, croyant n'avoir plus rien à craindre, rêpondit franchement à tout, & apprit à Gasparin les raisons qui l'avoient obligée d'en user comme elle avoit fait. Gasparin voyant que le rapport de l'envoyé & de la Nourrice quadroient fort bien, commença de croire que ce qu'on lui disoit étoit vrai. Comme il êtoit fin & dêlié, il n'oublia rien pour bien éclaircir les choses, & y reussit si bien, qu'il demeura entierement convaincu de la verité qu'on lui avoit dit. Il fut faché d'avoir traité le Fugitif avec tant d'indignité; & pour reparer sa faute, il lui offrit en mariage une belle & jeune fille qu'il avoit. La proposition fut acceptêe, & le mariage ayant êté fait, Gasparin s'embarqua avec les mariez, l'envoyé, & la Nourrice pour aller trouver le Marquis de Malespine. Il est plus aisé de s'imaginer que d'exprimer la joie qu'il y eut de part & d'autre; pour la mere de revoir aprés quatorze ans ses chers enfans qu'elle croyoit perdus, & pour des enfans de revoir une mere à laquelle ils ne s'attendoient plus. Quelle joie pour le Marquis & pour Gasparin d'avoir si bien placé leurs filles; & quelle joie enfin pour la Nourrice de trouver un si heureux denoüement à ses avantures? Ce ne fut pas là le seul motif de joie qu'on eut. Ceux qu'on avoit envoyez en Sicile revinrent avec avis certain qu'Henri Capece étoit en bonne santé, & en aussi grand credit que jamais: Qu'au commencement de la revolte contre le Roi Charles, le peuple avoit couru en foule à la prison de Capece, avoit tué les Gar-

Gardes, & mis le prisonnier en liberté, & l'avoit fait ensuite Capitaine General : Que le Roi Pierre l'avoit rétabli dans tous ses biens & honneurs; qu'il avoit témoigné une extréme joie d'apprendre des nouvelles de sa femme & de ses enfans dont il n'avoit pas entendu parler depuis sa disgrace ; & qu'il envoyoit les querir par des Gentilshommes qu'on verroit bientôt paroître, & qui étoient arrivez dans la riviere avec une barque legere. Jamais gens n'ont été reçus avec plus de joie. Aprés quelques courtes rejoüissances, les Envoyez de Capece remercierent de la part de leur Maître le Marquis & la Marquise des bons offices qu'ils avoient rendus à Madame Britole, & de l'honneur qu'ils avoient fait à Geofroi, & leur ofrirent tout ce qui dépendoit de Capece. Ils en firent autant à Gasparin, & le lendemain ils remirent à la voile pour repasser en Sicile, où Madame Britole avoit de l'impatience de se rendre. La separation ne se fit point sans larmes. Madame Britole, ses fils, leurs femmes, le Marquis, la Marquise, & Gasparin en répandirent en abondance, & ce concert lugubre ne finit qu'aprés que Madame Britole, ses fils, & leurs femmes eurent mis à la voile. Le vent leur fut si favorable, qu'ils furent bientôt à Palerme, où Capece les reçut avec des transports de joie qu'on ne sauroit exprimer.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XVII.

Le Soudan d'Alexandrie envoie sa fille pour la marier au Roy de Garbe : Elle passe par plusieurs mains, & revenue enfin chez son pere, est renvoyée pour la seconde fois au Roi de Garbe, qui crut l'avoir de la premiere main.

BEminedab Soudan d'Alexandrie eut une fille nommée Alaciel, qui fut pour sa beauté la merveille de son tems. Le Roi de Garbe en

Digitized by Google

en devint amoureux, & la demanda en mariage. Le Soudan qui avoit de grandes obligations à ce Prince, la lui accorda volontiers; & aprés avoir fait équiper un vaisseau de guerre, il la lui envoya bien accompagnée, & dans un équipage des plus magnifiques. Le tems étant beau & le vent à souhait, la Princesse partit d'Alexandrie, & fit durant plusieurs jours une navigation trés-heureuse. Mais à peine eût on doublé la côte de Sardaigne, qu'il s'éleva une violente tempête. Tout le monde se crut perdu. Cependant comme la nêcessité donne des forces & du courage, chacun fit de son mieux pour prévenir le naufrage. Deux jours se passérent dans ce triste état; mais le troisiéme étant venu, & la tourmente continuant de plus belle, les Matelots se trouvérent si éperdus, qu'ils ne savoient où ils étoient, tant le jour fut chargé de nuages, & la nuit obscure. Se laissant donc conduire au gré des vents, ils s'aperçurent que le vaisseau s'ouvroit. Chacun songe à se sauver. Les Commandans font mettre la chaloupe en mer, & s'y croient plus asseurez que sur leur vaisseau. Tout le monde s'y jette en foule sans craindre la pointe des êpées qu'on leur presentoit pour les en empêcher. Bref chacun êtoit si êpouvanté & si occupé des soins de sa propre vie, que personne ne songea à la Princesse. Mais ces soins furent inutiles; car la chaloupe êtant trop pleine coula à fond, & tous ceux qui y êtoient périrent, avant que de pouvoir regagner le vaisseau. Alaciel avoit beau crier au secours, per-

Digitized by Google

personne ne se mettoit en devoir de la secourir. Tout étoit sorti du vaisseau à la reserve des femmes, qui attendoient à tout moment que la mer les engloutît, lors qu'un coup de vent les fit échoüer sur un sable qui n'étoit pas éloigné du rivage de Maïorque, ou pour mieux dire qui n'en étoit qu'à un bon jet de pierre. Elle passa la nuit sur ce sable, où elle eut à souffrir plusieurs incommoditez. L'orage étant fini avec le jour, Alaciel fut bien étonnée de se voir à terre; la peur la saisit; elle apelle, mais personne ne lui répond. Elle regarde ses femmes, & en trouve peu qui n'eussent perdu le sentiment, tant elles avoient souffert & de la peur & du mal de mer. Quelle fut alors sa consternation, il est plus aisé de le deviner que de le dire? Elle gemit, elle pleura, & toutes celles qui étoient vivantes pleurérent & gémirent avec elle, de se voir ainsi seules dans un pays inconnu, éloignées de tout secours. Il étoit plus de midi lors qu'un Gentilhomme nommé Pericon de Visalgo revenant d'une de ses maisons de campagne, accompagné de plusieurs de ses Domestiques à cheval, passa par là. Il n'eut pas plûtôt apperçu le vaisseau, qu'il crut que c'étoit un éfet de l'orage de la nuit. Il donna ordre à un de ses gens d'aller à ce vaisseau, & de voir ce qui étoit dedans. Il y monte avec peine, & trouve Alaciel avec sa petite troupe cachée dans un petit coin du vaisseau. Aussitôt qu'elles le virent elles criérent misericorde: Mais voyant qu'elles n'étoient point entendues, & qu'elles n'enten-
doient

Digitized by Google

doient point, elles firent ce qu'elles purent pour expliquer par signes leur disgrace. Le Domestique aprés avoir tout examiné, en alla faire son rapport. Pericon fit incontinent débarquer les femmes & tout ce qui leur restoit de plus precieux, & fit conduire tout cela à sa maison de campagne. Il tâcha par la bonne chere de consoler les Dames de leur mauvaise fortune, & connut bientôt aux riches habits d'Alaciel, & aux égards que ses compagnes avoient pour elle, qu'elle étoit une personne de consequence. Quoi qu'elle fût toute malade, & que la fatigue & la peur eussent beaucoup alteré sa beauté, cela n'empéchoit pas neantmoins que Pericon ne la trouvât fort belle. Il en étoit si charmé qu'il resolut de l'épouser en cas qu'elle ne fût pas mariée, ou de s'en faire aimer, en cas qu'elle le fût. Ce Pericon étoit un homme fier & brusque: Mais comme il n'est rien de si engageant que deux beaux yeux, le repos & la bonne chere n'eurent pas plûtôt fait revenir les attraits d'Alaciel, qu'il en devint extrémement passionné, bien fâché de ne pouvoir s'en faire entendre, & d'entendre aussi peu la Belle. Ses soins & ses assiduitez faisoient ce que sa langue ne pouvoit faire; mais ses soins & ses assiduitez ne lui produisoient rien, & ne faisoient qu'augmenter son amour par la resistance qu'il trouvoit de la part d'Alaciel. La Belle s'appercevant qu'elle étoit parmi des Chrétiens, & craignant la violence, resolut de combatre sa mauvaise fortune, & exhorta ses compagnes à garder leur chasteté. Mais

Digitized by Google

l'exemple qu'elle leur en donna n'étoit pas fort propre à les persuader. Pericon s'étant épuisé en devoirs, & en soumissions, & voyant que rien ne réussissoit, resolut d'y employer l'artifice avant que d'en venir à la violence. Il avoit remarqué qu'Alaciel aimoit le vin; aussi s'avisa-t-il de la surprendre par là. Il couvrit pour cet éfet sa passion d'une feinte indifference, & fit un soir un magnifique repas auquel la Belle fut invitée. Il fit mêler plusieurs vins ensemble, & donna ordre qu'on ne donnât que de ce mélange à la Dame. La nature humaine est faite de maniere, que les choses défenduës sont celles que nous souhaitons avec le plus d'avidité. La Loi Mahometane défend le vin, mais Alaciel voulut savoir si cette liqueur étoit aussi pernicieuse que ses Docteurs le disoient. Elle la trouva si bonne, qu'elle en prit plus que de raison. Un jus si charmant lui fit oublier toutes ses disgraces, & voyant des femmes qui dançoient à la mode de Majorque, elle dança à la mode d'Alexandrie. Pericon fort content de ces commencemens, fit durer le regal tant qu'il put. La plus grande partie de la nuit étant passée, les invitez se retirerent, & Pericon conduisit Alaciel dans sa chambre. Elle ne fut pas plûtôt entrée, que se sentant la tête échaufée, elle se mit au lit sans façon aux yeux de Pericon, qui la suivit incontinent. La Belle ne s'en émut en aucune maniere, & cette experience fut si fort de son goût, qu'elle se repentit d'avoir été si long-tems cruelle.

Pericon

Digitized by Google

Pericon passoit agreablement le tems avec cette beauté, lorsque la Fortune qui se plaît souvent à traverser ses plaisirs les plus tranquilles, donna de l'occupation à ces Amans Pericon avoit un frere âgé de vingt-cinq ans, bien fait de sa personne, & frais comme une Rose. Son nom êtoit Marate. Il eut occasion de voir Alaciel, & ne l'eut pas plûtôt vûë, qu'il en fut charmé. Il crut s'apercevoir aussi qu'il ne déplaisoit pas à Alaciel. Marate croyant que la seule dificulté qui s'opposoit à son bonheur, êtoit la vigilance de son frere qui ne perdoit presque pas la Belle de vûë, forma un cruel dessein qui ne lui réüssit que trop bien. Pour s'asseurer une retraite, il convint avec le Maître d'un vaisseau Genois, qui êtoit alors à la rade tout prêt à faire voile au premier bon vent, pour Clarence en Romanie. La nuit êtant venuë, Marate accompagné de quelques-uns de ses amis, qu'il fit cacher prés de la maison, s'en alla chez son frere, qui ne se défioit de rien. Tout le monde êtant couché, Marate rassemble ses amis par le signal dont ils êtoient convenus, leur ouvre les portes, & les meine à la chambre de Pericon & d'Alaciel. Pericon fut massacré tout endormi, & Alaciel prise toute êveillée & toute êplorée. Alaciel n'osant s'écrier de peur d'être poignardée. Les Assassins se saisirent de ce qu'ils trouverent de meilleur, & emmenerent la Belle sans que personne se reveillât. Marate sans perdre de tems remercie ses amis, & gagne le vaisseau Genois avec Alaciel. Le vent êtoit si favorable, qu'ils eu-

Digitized by Google

rent bientôt perdu la terre de vûë. Cependant Alaciel étoit inconsolable, soit qu'elle se trouvât bien de Pericon, où qu'elle ne pût regarder de bon œil un homme qui ne vouloit devoir son cœur qu'à la violence. Mais comme il falloit ceder à la necessité, & que Marate avoit dequoi la consoler, il lui fit enfin entendre raison, & l'humanisa si bien, qu'il lui fit oublier ses premieres amours. A peine avoit-elle commencé à goûter la douceur de son changement, que la Fortune toûjours capricieuse lui prepara de nouveaux chagrins.

Le vaisseau étoit commandé par deux jeunes Genois, qui n'étoient pas mal faits de leur personne. Ces deux Commandans furent si frapez de la beauté d'Alaciel, & en divinrent si passionnez, qu'ils n'oublioient rien pour lui faire leur cour, tâchant autant qu'ils pouvoient, de faire en sorte que Marate ne s'en apperçût point. Ils ne furent pas longtems à connoître qu'ils avoient tous deux le même but. Ils s'en entretinrent ensemble, & convinrent de faire cette conquête à frais communs, comme si la societé en amour eût été aussi pratiquable qu'en marchandise. Mais comme ils trouvoient à tout moment Marate sur leurs talons, ils resolurent de s'en défaire au plûtôt. Un jour donc que Marate prenoit l'air sur la poupe, & qu'il ne se défioit de rien, les deux Genois le prirent par derriere & le jetterent hors du bord. Le vaisseau avoit fait plus de demie lieüe sans qu'on s'apperçût que Marate étoit tombé. La Belle en ayant

eu

Digitized by Google

eu connoiſſance, pleura de nouveau ſes malheurs. Les deux Commandans vinrent d'abord la conſoler, & lui dirent pour cet éfet tout ce qu'ils pûrent s'imaginer de tendre & d'obligeant. Jugeant donc qu'ils l'avoient à peu prés conſolée, il fut queſtion de ſavoir qui l'auroit le premier. Chacun pretendant avoir la préference, on en vint aux groſſes paroles, & de là aux couteaux. Ils ſe donnerent pluſieurs coups avant qu'on les pût ſeparer. L'un tomba mort ſur la place, & l'autre fut dangereuſement bleſſé, mais neantmoins il n'en mourut pas. Alaciel ſans appui, ſans conſeil, & ſans ſecours, craignant d'être la victime du reſſentiment des amis des deux Commandans, fut fort afligée de cet accident : cependant les prieres du bleſſé, & la diligence avec laquelle le vaiſſeau arriva à Clarence, la délivrerent du danger qu'elle craignoit. Le bleſſé la mena à terre, & la tint quelque tems à l'Auberge. La renommée de ſa beauté ſe répandit d'abord par toute la ville. Le Prince de la Morée qui étoit alors à Clarence, en entendant parler ſi magnifiquement, eut envie de la voir, la trouva fort au deſſus de ce qu'on lui en avoit dit, & en devint ſi paſſionnement amoureux, qu'il ne pouvoit penſer qu'à cette beauté charmante. Les parens du bleſſé ſachant que le Prince parloit ſouvent d'elle, & qu'il étoit reſolu de la faire enlever, aimerent mieux la lui faire ofrir de bonne grace, que de lui donner la peine de la prendre par la force. L'ofre fut acceptée, & la Belle eut de la joie de ſe voir

à couvert du peril qu'elle craignoit. Quoi que le Prince ne sçût point qui elle êtoit, il voyoit neantmoins en elle des manieres si nobles, sans parler de sa beauté, qu'il concluoit qu'elle ne pouvoit qu'être d'une naissance illustre. Il l'en aimoit d'avantage, & la traitoit non-seulement comme son amie, mais comme sa propre femme. Les douceurs & les agrémens de sa condition presente lui firent oublier toutes ses disgraces passées : Ses attraits naturels revinrent en foule ; & l'on ne parloit dans toute la Grece que de sa beauté. Le Duc d'Athenes bien fait de sa personne, jeune, vaillant, parent, & ami du Prince, eut envie de la voir sur le portrait qu'on en faisoit. Il fit semblant d'aller voir le Prince, vint à Clarence avec une nombreuse Suite, & y fut reçu avec tous les honneurs deus à sa qualité. Quelqu'un ensuite ayant parlé d'Alaciel, le Duc demanda, si elle êtoit aussi belle qu'on le publioit. Elle l'est beaucoup d'avantage, repliqua le Prince, & vous en demeurerez convaincu quand vous l'aurez vûë. Ce sera quand vous voudrez, reprit le Duc. Aprés dîné, continua le Prince, je vous donnerai satisfaction. Alaciel ayant êté avertie qu'elle auroit une si illustre visite, se prepara à la recevoir ; & mit tous les attraits & toute sa gayeté en étalage. Pour la conversation, elle fut fort sterile, par rapport à la Belle qui n'entendoit ni n'êtoit entenduë. Le Duc la regardoit avec tant d'admiration, qu'il avoit de la peine à croire que ce fût une mortelle. Ils ne l'eurent pas plûtôt quittée, que le Duc repassant

tant

tant de beautez dans son esprit, conclut que le Prince étoit l'homme du monde le plus heureux d'en être le Dépositaire. Cette idée le mena si loin, qu'ayant plus d'égard à son amour qu'à son honneur, il prit la resolution de se défaire du Prince, & de se rendre maître d'un trésor si précieux, aux dépens de tout ce qui pourroit s'en ensuivre. Il ne trouva pas de meilleur moyen que de corrompre un valet de chambre du Prince, qui devoit le poignarder la nuit, & introduire secretement des gens armez qu'il trouveroit moyen de cacher dans la chambre de son Maître. Le Duc donna ordre que ses chevaux fussent toûjours prêts à partir, & voulut être lui-même du nombre de ceux que le valet de chambre devoit cacher.

Le Palais du Prince étoit sur le bord de la mer, & sa chambre regardoit sur de vieilles maisons que la mer avoit minées, & où presque personne n'alloit jamais. La chaleur étoit alors violente. Ainsi Alaciel étant couchée & endormie, le Prince pour prendre le frais se mit à la fenêtre qui donnoit sur ces masures, la tête tournée du côté de la mer. Le valet de chambre voyant que l'occasion étoit belle, va tout doucement au Prince, & le perce de part en part d'un poignard qu'il avoit à la main, & jette le corps par la fenêtre qui tomba dans les masures. Le Duc & ses gens voyant cette execution faite, sortent sans bruit de leur niche, & faisant semblant de caresser le valet de chambre, lui enfoncent un coup dont il tomba tout roide mort; digne recom-

pense de sa trahison. Le valet ayant été jetté où étoit son maître, & le Duc bien persuadé que personne n'avoit entendu ce qui s'étoit passé, sans autre remords du crime qu'il venoit de commettre, se couche aprés d'Alaciel, qui le reçut à bras ouverts, croyant que ce fût le Prince. Aprés avoir passé quelques heures avec elle, il appella ses gens qui ne s'étoient guere éloignez, la fit prendre sans bruit, & l'emmena non à Athenes, parce qu'il étoit marié, & qu'il ne vouloit pas faire ce déplaisir à sa femme; mais à une tres-belle maison de campagne qui n'en étoit pas éloignée.

Le lendemain le Prince ne paroissant point, il y eut grande rumeur au Palais. Le Duc ne se trouvant point non plus, on entra dans de violens soupçons. Ils s'en sont allez, disoient quelques-uns, prendre avec Alaciel le divertissement de la campagne, & s'en sont allez avec les gens du Duc seulement pour être moins interrompus : Mais enfin disoient les autres, est-il possible que personne n'en ait rien seu ni entendu ? Pendant ces contestations qui se faisoient dans la chambre du Prince, on apperçut du sang sur le plancher & sur la fenêtre. A cette vûë les soupçons redoublent; on fait chercher dans les masures, & on y trouve le corps du Prince & celui du valet de chambre. Tout le monde demeura convaincu que c'étoit un coup du Duc d'Athenes. Aprés bien des regrets, il fallut enfin enterrer le Prince; ce qui fut fait avec toute la magnificence requise. On élut

pour

Digitized by Google

pour fucceffeur le frere du mort, & chacun fongea à la vengeance. Le Prince nouvellement éleu affembla promtement une puiffante Armée, & marcha droit à Athenes. Le Duc averti de ces mouvemens, fe mit en état de défenfe, & demanda du fecours à tous fes Voifins & Alliez. L'Empereur d'Orient lui envoya fon fils Conftantin & fon neveu Emanuel avec un corps confiderable de troupes. Si le Duc fut bien aife d'un fi puiffant fecours, la Ducheffe le fut encore plus, parce que cela lui donnoit occafion de voir Conftantin fon frere, qu'elle aimoit avec tendreffe.

Pendant qu'on preparoit toutes chofes pour l'ouverture de la campagne, la Ducheffe trouva moyen d'entretenir Conftantin du fujet de la guerre, & fe plaignit avec larmes de l'outrage que fon Epoux lui avoit fait par fon commerce criminel avec cette femme, dont il s'imaginoit qu'elle n'avoit aucune connoiffance, & le pria d'y remedier pour fa confolation du mieux qu'il lui feroit poffible. Les femmes font éloquentes dans ces fortes d'occafions. Conftantin lui dit tout ce qu'il put dire d'obligeant, & aprés avoir feu le lieu où étoit la Belle, il quitta fa fœur & lui promit des merveilles.

Conftantin qui avoit déja entendu dire du bien de cette femme, & qui n'étoit pas infenfible à la beauté, eut un defir demefuré de voir Alaciel fur le fimple recit que fa fœur lui en avoit fait. Il crut être venu à la guerre de Troye, & concluoit que cette Belle étoit une fe-

seconde Helene. Constantin pria le Duc sans autre ceremonie de lui faire voir Alaciel, dont il avoit entendu parler comme d'une beauté accomplie. Soit que le Duc ne se souvînt pas de ce qu'il en avoit couté au Prince de Clarence, ou qu'il eût besoin de Constantin, & qu'il ne voulût pas le desobliger, il lui promit de la lui faire voir le lendemain. Il lui tint parole, & le mena où elle étoit.

Il en arriva à Constantin comme au Duc. Il la prit d'abord pour une Déesse, & demeura d'accord en soi-même qu'un objet si charmant avoit dequoi faire excuser toutes les irregularitez qu'on pouvoit faire pour une beauté si rare. Quoi qu'il fût de son intérêt de menager sa passion pour ne pas allarmer son Beau-frere, il eut de la peine à se contenir, & il lui échapa souvent malgré lui de loüer Alaciel. Constantin qui avoit banni de son esprit les afaires de la guerre, pour ne penser qu'à celles de son amour, rêvoit continuellement aux moyens d'enlever Alaciel. La conjoncture lui en fournit bientôt un.

L'Armée du Prince de la Morée s'approchoit à grandes journées des frontieres de l'Attique. Le Duc d'Athenes en ayant eu avis, fit assembler le Conseil de guerre, où il fut resolu d'en défendre l'entrée, & de s'emparer pour cet éfet de tous les passages. On fit incontinent défiler les troupes, qui furent bientôt suivies du Duc & des autres Généraux. Constantin qui ne pouvoit songer qu'à sa Belle, croyant qu'il devoit profiter de l'absence du Duc, feignit d'être indisposé Il

prend

Digitized by Google

prend donc congé du Duc, & aprés avoir laissé à Emanuel le commandement des Troupes Imperiales, il reprit le chemin d'Athenes. La Duchesse ne manqua point de lui reparler de sa Rivale, & de l'afront que son Epoux lui faisoit. N'est-ce pas une chose horrible, disoit-elle, que l'entêtement d'un seul Prince mette toute la Grece en feu? Qui croiroit si l'on ne le savoit pas, que cette grande levée de boucliers n'est fondée que sur une amourete? Il y a moyen, dit alors Constantin, de vous donner satisfaction, & de vous délivrer d'une Rivale qui vous choque si fort. Vôtre ressentiment est juste, je l'avoüe; & c'est parce que je le trouve tel, que je vous ofre mes services, & que je veux travailler à vous venger. Si vous voulez, j'emmenerai la Belle. La Duchesse croyant que cela se faisoit pour l'amour d'elle, répondit qu'elle y donneroit volontiers les mains, à condition que le Duc ne sauroit jamais qu'elle y eût eu la moindre part. Je vous donne a penser si Constantin le lui promit. Il s'asseura d'un vaisseau de guerre, y mit des gens affidez, & donna ordre au Commandant d'aller moüiller vis-à-vis du lieu où étoit la Belle. Constantin cependant arrive avec peu de Suite, & faisant semblant de venir là pour se délasser, il y est parfaitement bien reçû d'Alaciel dont il étoit déja connu. Il la prit par la main & la mena promener dans le jardin, comme s'il avoit eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du Duc. Le Commandant du vaisseau qui étoit déja à l'ancre, devoit envoier la

chaloupe

chaloupe à terre, aussi-tôt qu'on auroit fait l
signal dont on étoit convenu. Ce signal ayan
donc été fait, & la chaloupe étant arrivée
Constantin qui avoit insensiblement condui
la Belle au lieu où il la vouloit, la passe pa
une fausse porte, & la met dans la chalou
pe. Les gens de Constantin qui avoient l
mot furent bientôt à bord.

Il n'eut pas plûtôt regagné le vaisseau, qu'i
remit à la voile, & arriva le lendemain
Egine, où Constantin fit quelque sejour pou
se rafraîchir. La Belle considerant les disgraces ausquelles sa beauté l'exposoit si souvent
pleuroit bien amerement, & ne pouvoit se
consoler de cette derniere disgrace. Durant
quelques jours elle fit les choses d'assez mauvaise grace; mais enfin comme on ne peut
pas être toûjours affligé, elle devint plus humaine, & commença de faire par inclination
& par amour, ce qu'elle avoit d'abord fait par
necessité & par contrainte. Constantin s'étant donc rembarqué avec un vent favorable,
arriva en peu de tems à Chio. La peur de
perdre sa maîtresse, & de s'exposer au ressentiment de son pere qui étoit un Prince severe, lui fit prendre le parti de demeurer dans
cette Ile, fortifiée par la nature & par l'art.

Pendant que Constantin passoit agreablement le tems avec sa maîtresse dans un lieu
où il se croyoit à couvert de toute insulte, il
arriva qu'Osbec, qui étoit alors sur le trône
des Ottomans, & continuellement en guerre
avec l'Empereur, fit un voyage à Smirne. Il
y apprit que Constantin étoit à Chio avec ses
amours,

Digitized by Google

amours, & peu de forces. Il fait promptement armer une petite flote de vaisseaux legers, se met dessus & arrive de nuit à Chio, débarque & fait entrer ses troupes dans la ville sans trouver la moindre resistance. Comme tout le monde dormoit, la plûpart furent égorgez avant que de savoir que l'ennemi étoit dans la ville. Osbec fit plusieurs prisonniers, & un grand butin, mit le feu à la ville, & s'en retourna à Smirne. De retour il fait la revûe des prisonniers, & y trouve Alaciel, qu'il reconnut aisément à sa beauté pour la Maîtresse de Constantin. Ravi de voir une personne dont les charmes faisoient tant de bruit, il voulut en être le Dépositaire, & n'oublia rien pour lui rendre sa prison agreable.

Cependant Osbec étant obligé d'aller commander son Armée en personne, pour s'oposer aux progrez de l'Empereur & du Roi de Capadoce qui s'étoient unis contre lui, & ne jugeant pas à propos de faire suivre Alaciel, la laissa à Smirne sous la direction d'un de ses fidéles confidens. Osbec croyoit que la vieillesse de son confident étoit un asseuré garant de sa fidelité : Autrement il ne lui auroit pas confié un dépot si precieux. Mais Osbec se trompa. Le confident tout vieux qu'il étoit, ne put voir tant de beautez sans en être touché. Antioche (c'est le nom du confident) parloit la langue de la Belle : aussi se rendit-il en peu de tems si familier avec elle, que cette familiarité devint amour, & en eut tous les agrémens. Ces agrémens ne furent

furent pas de longue durée : car ayant eu avi qu'Osbec avoit été tué, & son Armée défaite, & que tout cedoit à la Fortune du Vainqueur qui marchoit à Smirne, il ne jugea pas à propos de l'attendre. Il prit donc tout ce que son Maître avoit de meilleur, & emmena secretement Alaciel à Rhodes, où il mourut bientôt aprés.

Il fut visité durant sa maladie par un marchand Cyprien de ses intimes amis, que ses afaires avoient amené à Rhodes. Antioche n'eut pas peu de joye de voir si à propos une personne qu'il aimoit si tendrement. Se sentant prés de la mort il fit venir son ami & sa Maîtresse. Je meurs content, leur dit-il, entre les bras de deux personnes que j'aime avec tant de passion. Je vous laisse tout ce que j'ai, cher ami ; mais à condition que vous aurez soin d'une personne que je cheris comme moi-même, & que vous ne la laisserez manquer de rien. Et vous, Madame, je vous conjure par l'amour que vous avez pour moi, de vous abandonner aux soins de cet ami fidelle, dont la generosité m'est connuë. Le Cyprien & la Belle pleurans de tendresse, promirent au mourant de suivre ses intentions. Antioche êtant donc mort, on lui fit de pompeuses funerailles : Et les affaires du Cyprien êtant faites, il se mit en devoir de s'en retourner chez lui. Il demanda à Alaciel si elle vouloit aller avec lui. Volontiers, réponditelle, esperant que pour l'amour du deffunt vous me traiterez comme vôtre sœur. Vous pouvez compter là-dessus, repliqua le Cyprien :

Mais

Mais afin qu'il ne vous arrive point d'accident en chemin, il faut que vous passiez pour ma femme. S'étant donc embarquez, on leur donna une petite chambre sur la poupe, & pour éviter les soupçons ils jugerent à propos de coucher ensemble.

Aprés avoir demeuré assez long tems chez le Cyprien, lasse d'être si souvent le joüet de l'amour & de la Fortune, elle souhaitoit tout de bon une condition plus fixe. Le bonheur voulut qu'un vieux Gentilhomme d'un merite fort distingué vint alors en Chipre pour ses affaires. Cet homme s'apelloit Antigone, & avoit été autrefois en grand credit auprés du Roi de Chipre. Passant un jour devant la maison du Cyprien qu'une affaire de commerce avoit attiré en Armenie, il vit Alaciel à la fenêtre. L'éclat de sa beauté la lui fit regarder fixement, & il lui sembla l'avoir vûë autrefois; mais il ne pouvoit se souvenir où. Alaciel ne fut pas dans la même peine, & se souvint d'abord de l'avoir vû à Alexandrie, & fort avancé au service du Soudan son pere. Elle le fait apeller, & lui demanda s'il n'étoit pas Antigone de Famagoste; ayant seu que c'étoit lui-même, elle se jetta à son cou, & lui demanda s'il ne se souvenoit point de l'avoir vûë à Alexandrie. Il n'en falut pas d'avantage pour le faire ressouvenir d'Alaciel fille du Soudan. Il voulut se mettre en devoir de lui rendre les honneurs qu'elle meritoit; mais elle ne voulut jamais le souffrir, & le fit asseoir auprés d'elle. Il lui demanda par quel accident elle étoit venuë

là,

là. Elle ne lui répondit que par une abondance de larmes. Mais comme il continuoit à la questionner & à lui ofrir ses services. Je ne risque rien, Antigone, en vous confiant des avantures que je voudrois me cacher à moi-même, reprit alors la Belle. Je vous regarde comme mon pere, & je n'ai point de secret pour vous. Puis commençant par son naufrage de Majorque, elle lui fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé; & finit par le prier de la ramener à son pere, où si cela étoit impossible, de ne dire jamais qu'il l'avoit vûe, & de ne confier à personne un secret qu'elle n'avoit confié & ne confieroit jamais qu'à luy seul.

Puis qu'aprés tous vos malheurs, répondit Antigone, personne n'à jamais seu qui vous êtes, je vous promets de vous rendre à vôtre Pere plus aimée que jamais, & ensuite au Roi de Garbe qui vous cherira. Je vais y travailler tout de ce pas, de peur de quelque nouvel accident. Il s'en fut d'abord à la Cour, & ayant trouvé moyen de parler au Roi de Chipre. Sire, lui dit il, je me suis ruiné au service de Vôtre Majesté, & il se presente aujourd'hui une occasion qui peut m'enrichir sans qu'il vous en coûte rien, & vous aquerir beaucoup de gloire. Comment donc, dit le Roi? La fille du Soudan d'Alexandrie qu'on avoit cru noyée est dans les Etats de Vôtre Majesté. Elle à beaucoup soufert pour sauver son honneur: Son état present est des plus tristes. Elle souhaite retourner chez son pere, & je prie Vôtre Majesté de me donner la

com-

commiſſion de l'y ramener. Le Roi lui répondit favorablement, & lui donna ordre de la faire venir à la Cour, où elle reçut du Roi & de la Reine tous les honneurs qu'elle pouvoit deſirer. Elle répondit aux queſtions qui lui furent faites ſur ſes avantures, ſelon les inſtructions qu'Antigone lui avoit données, & à la preſſante ſolicitation, elle fut peu de jours aprés renvoyée à ſon pere avec bonne eſcorte, ſous le commandement d'Antigone. Il ſeroit impoſſible d'exprimer la joie, où pour mieux dire les tranſports que témoigna le Soudan à la vûe de ſa fille qu'il croyoit perduë.

Aprés quelques jours de repos, le Soudan voulut ſavoir les avantures de ſa fille. Elle avoit ſa leçon toute faite, & il ne lui fut pas dificile de la reciter à la ſatisfaction de ſon pere. Mais c'étoit un plaiſir d'entendre Antigone ſur les faits heroïques de la Princeſſe. On m'à dit, Seigneur ajoûta-t-il, qu'aprés le naufrage de Majorque, Madame pour s'occuper à quelque choſe, ſe conſacra au ſervice d'un Dieu qui eſt en grande veneration parmi ces peuples. Ce Dieu à une infinité de Temples & de Chapelles : & ce ſont pour la plûpart autant d'alcoves & de ruelles. L'Idole de ce pays-là eſt un certain oiſeau qui ne ſe produit guerre en public, & qui ne laiſſe pas d'être fort beau. Toute ſa plume eſt aux aîles. On ne ſert les autres Dieux que durant la vieilleſſe, mais les jeunes gens ſont les principaux adorateurs de celui-ci. Si vous ſaviez, Seigneur, avec combien de dévotion la Princeſſe s'occupoit au ſervice de ce Dieu,

vous vous eſtimeriez trop heureux d'avoir une fille ſi pieuſe. Je dois vous dire au reſte, que les Dames ont plus de liberté qu'ici. Elles vont & viennent, & n'ont point d'Eunuques qui les gênent. La Princeſſe, Seigneur, n'a point eu de peine à s'accommoder à cette coûtume. J'admire la facilité de ſon eſprit, & je puis vous dire en ſa faveur que tout lui eſt bon. Le Soudan étoit ravi du bien qu'on diſoit de ſa fille.

Pluſieurs jours s'étant paſſez en feſtins & en rejoüiſſances, le Soudan fit de magnifiques préſens à Antigone qui eut permiſſion de s'en retourner en Chypre, avec la celebre Ambaſſade que le Soudan y envoya pour remercier le Roi. La Princeſſe repartit enſuite pour Garbe avec une bonne eſcorte, & y arriva fort heureuſement. Tous ceux de ſa Suite furent regalez de riches préſens. Alaciel conta ſes avantures comme elle voulut & fut écoutée de toute la Cour avec beaucoup d'attention. Son Amant fut charmé de ſon eſprit & de ſa beauté, le mariage conſommé, l'Epoux fort content, & la Belle chargée de careſſes & de loüanges.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XVIII.

Le Comte d'Angers faussement accusé, se sauve en Angleterre avec ses deux enfans, qui s'établissent l'un en Angleterre, & l'autre en Ecosse. Le Comte aprés bien des tracas revient voir ses enfans incognito, *& les retrouve dans un état fort agréable. Ensuite il va servir le Roi de France, & le tems ayant fait connoître son innocence, on le rétablit dans ses biens & dans ses dignitez.*

Digitized by Google

L'Empire Romain ayant passé des François aux Allemans, ces deux nations se firent une cruelle guerre. Le Roi de France, tant pour défendre son pays, que pour attaquer celui de ses ennemis, mit une formidable Armée sur pied, & resolut de la commander accompagné de son fils. Pour gouverner en son absence, il jetta les yeux sur Gautier Comte d'Angers. Ce Seigneur avoit beaucoup d'habileté pour la guerre; neantmoins soit que le Roi comptât plus sur sa fidélité que sur celle d'un autre, où qu'il le crût plus propre au repos qu'à la fatigue, il lui confia l'administration des affaires, & se rendit à son Armée qui étoit déja sur la frontiere. Quoi que le Comte eût plein pouvoir de tout affaire sans consulter personne que le Conseil Ordinaire, il ne voulut neantmoins rien faire d'important sans la participation de la Reine & de sa Belle-fille, qu'il regardoit toûjours comme ses superieures. Le Comte étoit bien fait de sa personne, plein de merite & de bon sens, affable, propre, & l'homme de son tems qui savoit le mieux se mettre. Pour l'âge il avoit autour de quarante ans. Sa femme ne joüit pas long-tems de la nouvelle dignité de son Epoux, car elle mourut peu de tems aprés le départ du Roi, & lui laissa un fils & une fille.

Les affaires du Gouvernement donnoient souvent occasion au Comte d'entretenir les Princesses. La jeune le recevoit avec beaucoup d'égards, & de distinction, & ne se trouvoit

Digitized by Google

trouvoit jamais mieux qu'avec lui. Plus elle le pratiquoit, plus étoit-elle charmée de sa bonne mine & de ses vertus. Elle passa enfin de l'admiration à l'amour : & sentant bien que si elle ne faisoit les premiers pas, elle avoit long-tems à soupirer inutilement, elle resolut de passer par dessus les bienseances, & de l'entretenir de ce qu'elle sentoit pour lui. Etant donc un jour seule, elle envoya querir le Comte, qui ne s'attendant à rien moins qu'à une proposition de cette nature, l'alla trouver incontinent. Elle le fit asseoir avec elle sur un lit de repos ; & comme elle ne disoit rien au Comte, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service. Elle parut ambarrassée, & cet ambarras obligea le Comte de l'asseurer qu'elle n'avoit qu'à commander, & qu'elle seroit promptement obéïe. Vous êtes trop sage, Monsieur le Comte, dit-elle alors en rougissant, pour ne pas savoir jusqu'où va la fragilité des hommes & des femmes, & pourquoi elle est plus grande dans les unes que dans les autres. Si l'amour est un crime, il est certain qu'il est plus où moins grand selon la qualité des personnes. Une femme par exemple qui gagneroit sa vie par son travail, auroit tort de s'amuser à faire l'amour, & de faire consister en cela toutes ses esperances : Mais il n'en seroit pas de même d'une autre qui auroit tout à souhait. Elle ne feroit pas un crime d'aimer ; mais elle en feroit un si elle donnoit son amour à un sujet qui n'en fût pas digne. Sur ce pied-là j'ai raison de vous aimer, puisque vous êtes

Digitized by Google

l'homme du monde le plus aimable. Il me ſied mal de vous faire ces avances ; mais un amour auſſi violent que le mien ne s'arrête pas aux bienſeances, & les perſonnes de mon rang ſeroient martires toute leur vie, ſi elles ſuivoient l'uſage ordinaire. Si vous êtes d'humeur à profiter de la declaration que je vous fais, je ne me mets pas en peine du reſte, puiſque vous avez le même interêt que moi à garder le ſecret. Je ne me contente pas de vous apprendre que je vous aime, je vous prie même de m'aimer de vôtre côté. Elle en auroit dit d'avantage ſur le même ton, ſi le Comte ne l'avoit pas interrompuë. A quoi penſez-vous, Madame, lui dit il en la repouſſant, & pour qui me prenez-vous ? Ma fidelité eſt à toute êpreuve, & mon honneur m'eſt trop precieux pour faire une pareille trahiſon à mon Maître. Ingrat, repliqua la Princeſſe avec une fureur qui ne ſe peut exprimer, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir le chagrin de faire les avances, ſans avoir la honte de me voir refuſée ? Tu periras avec moi. A ces mots elle le prend par les cheveux, & commence à s'êcrier au ſecours, au ſecours, le Comte d'Angers en veut à mon honneur. Pendant qu'on couroit de tous côté aux cris de la Princeſſe, le Comte ayant trouvé moyen de ſe dêbarraſſer aux dêpens d'une partie de ſes cheveux, regagne ſon Hôtel, & conſidérant que l'êlevation de ſa fortune lui avoit fait pluſieurs envieux, qui ſeroient ravis de profiter de cette calomnie pour le perdre, prend ſes deux enfans & s'enfuit à Calais. Il ne

Digitized by Google

ne fut pas plûtôt parti, qu'on alla chez lui pour l'arrêter : Mais ne le trouvant pas, la populace s'assembla, pilla sa maison, & la demolit jusques aux fondemens.

Le Roi & son fils reçurent bientôt au camp cette nouvelle, chargée de toutes les circonstances qui pouvoient rendre le Comte odieux. Ils en furent surpris au dernier point, & tellement outrez, que le crime de l'innocent retomba sur ses enfans aussi bien que sur lui, car on les condamna à un bannissement perpetuel, & l'on promit recompense à ceux qui livreroient le Comte mort ou vif.

Le Comte avoit bien prevû qu'on prendroit sa fuite pour une conviction : mais il n'avoit pas jugé à propos de s'exposer à la fureur de la populace, à l'envie de ses ennemis, & au ressentiment de son Souverain. D'ailleurs il craignoit avec raison que nonobstant toutes les protestations qu'il pourroit faire de son innocence, qui étoit tout ce qu'il pouvoit dire pour sa justification, la Princesse ne fût cruë à son préjudice. Etant donc arrivé à Calais avec ses enfans, il passe au plus vite en Angleterre, & se rend à Londres en fort méchant équipage. La premiere leçon qu'il donna à ses enfans, fut de souffrir patiemment la pauvréte à laquelle ils alloient être reduits, & à laquelle ils n'avoient en rien contribué ; & de ne jamais dire d'où ils étoient, ni qui étoit leur pere. Le garçon qui s'apelloit Loüis avoit environ neuf ans, & la fille qui se nommoit Violente en avoit peut-être sept. Tout jeunes qu'ils étoient ils se sou-

souvinrent fort bien des deux choses que leur pere leur avoit recommandées. Peut-être fut-ce pour les y mieux obliger qu'il leur donna d'autres noms. Il apella le garçon Perrot, & la fille Jeannete.

Ils furent quelque tems à Londres vivant fort petitement ; mais enfin n'ayant plus rien, ils furent contrains de demander l'aumône. S'étant trouvez un matin à la porte d'une Eglise à l'heure qu'on en sortoit, la femme du premier Secretaire d'Etat voyant le Comte & ses enfans qui mendioent, lui demanda d'où il étoit, & si ces enfans étoient à lui. Il répondit qu'il étoit de Picardie, & qu'une fâcheuse affaire d'un de ses proches parens l'avoit obligé de quitter son pays avec ses deux enfans. La Dame qui étoit charitable regardant la fille, & la trouvant à son gré ; Si tu veux, bon homme, lui dit-elle, me donner cette petite fille, je la prendrai volontiers. Sa phisionomie me revient assez, & si elle veut être sage, je me charge de la bien établir quand il en sera tems.

Le Comte n'ayant plus que son fils, voulut aller chercher fortune ailleurs, & passa dans la Principauté de Galles demandant toûjours la charité. Le Gouverneur de cette Province étoit fort charitable & faisoit grosse depense. Le Comte y alloit souvent, & y trouvoit dequoi vivre. Son fils s'étant amusé avec d'autres enfans dans le tems que le Gouverneur passa, il remarqua que Perrot faisoit les choses avec plus d'adresse & de grace que tous les autres. Cela l'obligea de demander à qui

étoit

étoit cet enfant. Il se trouva par bonheur quelqu'un qui l'avoit vû avec le Comte, & qui répondit, qu'il étoit à un pauvre qui venoit souvent à la Cour demander l'aumône. Il le fit demander au pere, qui le donna bien volontiers.

Le Comte ayant ainsi placé son fils & sa fille, passe en Irlande, & se met en service chez un Gentilhomme du pays, où il demeura long-tems quoi qu'il ne fût pas trop bien.

Cependant Jeannete étant devenuë grande, belle, & sage, avoit gagné les bonnes graces de sa Dame, & étoit l'admiration de tous ceux qui la connoissoient. Elle faisoit les choses avec une grace qui charmoit. Bref le mari & la femme en étoient si contens, qu'ils avoient resolu de la marier à un fort honnête homme qui avoit du bien & du merite. Mais Dieu lui destinoit un parti plus avantageux & plus digne de sa naissance. Le Secretaire d'État & sa femme n'avoient qu'un seul fils unique qu'ils aimoient fort tendrement, & qui à la verité étoit fort aimable, puis qu'il avoit toutes les perfections qu'on peut souhaiter à un jeune homme. Il étoit plus vieux que Jeannete d'environ cinq ou six ans, & se nommoit Richard. Ce jeune homme trouvoit en Jeannete, outre la beauté, ce je ne sai quoi qui plaît tant à ceux qui ont le goût bon: Aussi l'aimoit-il avec Passion: Mais comme il la croyoit d'une naissance obscure, non seulement il n'osoit s'en ouvrir à son pere & à sa mere, mais même en faire confidence à per-

Digitized by Google

personne, de peur qu'on ne l'accusât de bassesse d'avoir fait un choix si indigne de lui. Cette cruelle contrainte ne faisoit qu'augmenter son amour. Les chagrins extrémes qui le devoroient le jetterent dans une langueur qui fit desesperer de sa vie. Les Medecins furent apellez, & employerent inutilement les remedes les plus specifiques contre un mal qui augmentoit tous les jours. Le pere & la mere accablez de douleur du triste état de leur fils, lui demandoient le sujet de son mal, mais ils ne recevoient pour réponse que des soupirs, & remarquoient dans ses yeux je ne sai quoi de funeste qui ne pouvoit être que d'un trés-méchant présage. Un jour qu'un de ses Medecins étoit auprés de lui & lui tâtoit le pous. Il remarqua visiblement une agitition extraordinaire, qui survint précisément dans le tems que Jeannete, qui avoit un soin particulier du malade, pour faire sa cour à la mere, avoit paru dans la chambre. Jeannete ne fut pas plûtôt sortie que le pous reprit son mouvement ordinaire. Le Medecin pour être plus seur de son fait, rappella Jeannete un moment aprés, & lui demanda quelque chose tenant toûjours le bras de son malade. Il ne vit pas plûtôt Jeannete que l'émotion de son pous recommença, & dura jusques à ce qu'elle fut ressortie. Le Medecin ne doutant plus alors qu'il n'eût trouvé la cause de son mal, en avertit le pere & la mere. La guerison de vôtre fils, leur dit-il, dépend entierement de Jeannete. Vous savez ce que vous avez à faire si sa vie vous est chere; Mais je dois vous

dire

dire que si vous n'agissez pas au plûtôt je ne répons pas de sa guerison, & si sa langueur continuë, toute la Medecine sera bientôt hors d'état de le sauver. Le pere & la mere demeurerent fort surpris, & ne savoient à quoi se déterminer. Ils étoient persuadez que Jeannete avoit de la vertu, & qu'on n'en obtiendroit rien que par la voie du mariage; mais de marier leur fils avec une inconnuë, & une Domestique, quelle apparence? Ils voyoient d'un autre côté, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de le sauver, & partant ils conclurent enfin qu'il valoit mieux le mal marier que le perdre. La mere lui parla, & se plaignit du peu de confiance qu'il avoit en elle. Vous été malade, lui dit-elle, parce que vous aimez: Cependant vous ne m'en dites rien, & vous vous mettez en risque de perdre la vie. J'aime il est vrai, Madame, lui répondit-il; & puisque vous avez la bonté de m'en parler avec tant d'affection, je veux bien vous dire que c'est Jeannete que j'aime. J'avois eu des raisons pour ne vous en rien dire, & ces raisons-là vous sont assez connuës. Les personnes meuries par l'âge & par la raison n'ont guere accoutumé de se souvenir d'avoir été jeunes. Mais, Madame, puisque vous me parlez avec tant de bonté, permettez-moi de vous dire, que je ne saurois vivre sans Jeannete. La Dame voyant qu'il avoit plus besoin de consolation que de censure. Guerissez seulement, mon fils, lui dit-elle, & je vous donnerai satisfaction. A cette promesse Richard s'abandonna tout entier au ravissement que

lui

lui causa l'heureux succez de sa Passion. Son tein & son embonpoint revinrent en fort peu de tems, & firent dire à tout le monde, que la joie est un remede essentiel pour les plus grands maux.

Comme l'intérêt est une idole à laquelle il y a peu de gens qui ne sacrifient, on fonda Jeannete, mais on la trouva inébranlable. La Dame lui demanda même un jour par maniere de plaisanterie, si elle n'avoit point de galant? Jeannete répondit en rougissant, qu'elle s'en passoit fort aisément, & qu'il sieroit mal à une pauvre Demoiselle qui ne subsistoit que par le secours d'autrui, de s'amuser à la galanterie. Cependant, repliqua la Dame, je ne venx pas qu'une Belle fille comme vous soit sans galant, & je veux vous en donner un. Je devrois me soumettre aveuglement, Madame, à toutes vos volontez, parce que je vous dois tout, & que vous m'avez tiré de la mendicité: Mais vous me pardonnerez s'il vous plaît, si je vous dis que je ne saurois vous obéir en cela. Pour de galant je n'en veux point; mais si vous me donnez un mari, je le recevrai. Je n'ai pour tout bien que l'honneur que je veux conserver tant que je vivrai. Comment Jeannete, reprit la Dame, si le Roi te demandoit quelque faveur, tu aurois le courage de le refuser? Le Roi, repliqua Jeannete sans balancer, pourroit user de violence, mais autrement il n'obtiendroit rien de moi qui ne fût honnête.

Quoi que la Dame trouvât cette réponse contraire à ses intérêts; cependant comme

elle

elle avoit à cela prés beaucoup de vertu, elle loüa dans le particulier une resolution si genereuse. Richard voyant qu'on ne se mettoit point en devoir de lui tenir parole, retomba dans sa mêlancolie. Cela détermina tout-à-fait le pere & la mere de faire épouser Jeannete à leur fils, à quoi il trouverent toutes les facilitez qu'ils pouvoient desirer. Ce mariage êtant fait, Richard fut l'homme le plus content du monde, & Jeannete benit Dieu de ne l'avoir pas oubliée. Elle ne se méconut point dans le changement de la fortune, & ne voulut jamais se dire que la fille d'un Picard.

Perrot qui êtoit Domestique du Gouverneur de Galles, êtoit devenu un fort joli homme. Sa bonne mine, son esprit, & sa vaillance, lui avoient aquis les bonnes graces de son Maître. Il n'y avoit personne qui réüssit mieux que lui aux exercices de ce tems-là. Tout le monde l'admiroit, & chacun le connoissoit par Perrot le Picard. Dieu n'eut pas moins de soin de lui que de sa sœur. Comme la providence employe souvent pour faire réüssir des desseins, des moyens qui confondent la prudence humaine, & qui semblent opposez aux fins que Dieu se propose, le pays fut afligé d'une horrible peste qui emporta plus de la moitié des habitans, & fit fuïr la plûpart des autres. Le Gouverneur, sa femme, son fils, & plusieurs autres de ses neveux & parens furent du nombre des morts. Il ne restoit de cette illustre maison qu'une fille. Elle êtoit déja en état d'être mariée. Perrot

avoit

avoit du merite & de la valeur, & à tout prendre il êtoit mieux son fait que personne. Aprés donc qu'elle eût consulté le peu de personnes de confiance qui lui restoient, elle l'êpousa, & le rendit maître de ses grands biens. La reputation de Perrot & la nouvelle de son mariage ayant passé en Angleterre, le Roi qui avoit eu avis de la mort du Gouverneur, & qui connoissoit la valeur de son gendre, lui donna le Gouvernement de Galles.

Il y avoit déja dix-huit-ans que l'infortuné Comte d'Angers êtoit exilé. Chargé enfin d'années & las de soufrir, il resolut de voir en quel état êtoient ses enfans. Quoique son vilage fût tout-à-fait changé, neantmoins comme l'exercice qu'il avoit fait depuis long-tems, l'avoit rendu plus agile qu'il ne se trouvoit dans le tems de son plus parfait repos, il partit d'Irlande, & revint dans le pays de Galles, où il avoit laissé Perrot, qu'il trouva grand Seigneur, bien fait de sa personne, & en fort bonne santé. Il en eut beaucoup de joye; mais il ne voulut pas se faire connoître, qu'il n'eût seu dequoi êtoit devenuë Jeannete. Il vient donc à Londres & trouve Jeannete mariée avec le fils de son Maître. La Fortune de ses enfans consola le Comte de toutes ses soufrances. Le desir de voir sa fille le faisoit rôder tous les jours autour de sa maison. Richard revenant un jour de la ville vit ce vieillard en pauvre équipage. Il en eut pitié, & commanda à un de ses oficiers de le faire entrer & de lui donner à manger. Jeannete

nete avoit dêja plusieurs enfans dont l'aîné n'avoit pas plus de huit ans. Ces enfans vinrent à l'office dans le tems que le bon homme mangeoit : Et comme s'ils avoient reconnu leur Grandpere au travers de ses haillons, ils lui firent mille caresses, & ne voulurent jamais le quitter, quelque chose que pût faire leur Gouverneur. La mere vint les menacer, & leur commander de suivre leur Gouverneur. Les enfans se mirent à pleurer : & dirent qu'ils vouloient demeurer avec le bon homme qu'ils aimoient mieux que leur Gouverneur. L'affection de ces enfans pour un homme qu'ils n'avoient jamais vû, fit rire Jeannete & le vieillard, qui voyant sa fille se leva pour la saluër : mais elle ne le reconnut point. La mere voyant l'empressement de ses enfans, dit au Gouverneur qu'il n'avoit qu'à les laisser. A peine êtoit-elle sortie que son Beaupere entra. Le Gouverneur lui conta la chose : Et comme il n'estimoit pas Jeannete, il répondit froidement : ils sont nez dans la bassesse du côté de leur mere, & ils aiment la bassesse. Le Comte l'entendit, & en fut outré : Mais comme il s'êtoit accoutumé à souffrir, il fit semblant de n'avoir point d'oreilles. Richard qui avoit seu les caresses que ses enfans avoient faites au bon homme, n'en êtoit pas trop content. Neantmoins comme les peres n'ont souvent que trop de complaisance pour les enfans, il fit dire au vieillard qu'il pouvoit demeurer dans la maison s'il vouloit, & qu'on l'occuperoit à ce qu'il pourroit faire. Il répondit, qu'il n'avoit fait

tou-

Digitized by Google

toute sa vie que penser les chevaux, & qu'il n'étoit pas capable d'autre chose.

Sur ces entrefaits le Roi de France mourut, & son fils succede à la Couronne. Aprés une Tréve de quelques années, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau Roi des François demanda du secours au Roi d'Angleterre, qui lui envoya un corps considerable de troupes sous le commandement de Perrot & de Richard. Le Comte fut du voyage en qualité de Palefrenier.

La Reine ne joüit pas long-tems de la gloire du Diademe : elle tomba malade, & mourut. Comme sa maladie lui donna le tems de se reconnoître, & de mettre ordre aux afaires de sa conscience, elle demanda pour Confesseur l'Evêque de Roüen, qui passoit pour un Prélat de sainte vie. Elle lui déclara que le Comte d'Angers étoit innocent, & qu'elle seule étoit coupable : Elle lui fit même le détail de l'injustice qu'elle lui avoit faite : & pour rendre cet aveu plus authentique, elle le fit en presence de plusieurs personnes de la premiere qualité, & finit en priant le Prélat & les assistans de faire connoître au Roi l'innocence du Comte, & de soliciter son rapel s'il étoit encore vivant, si non celui de ses enfans : souhaitant pour la décharge de sa conscience, qu'ils fussent rétablis dans leurs biens & honneurs. La Reine ne fut pas plûtôt morte, & le Roi informé du détail de sa confession, qu'il rendit une déclaration, portant qu'on donneroit une riche recompense

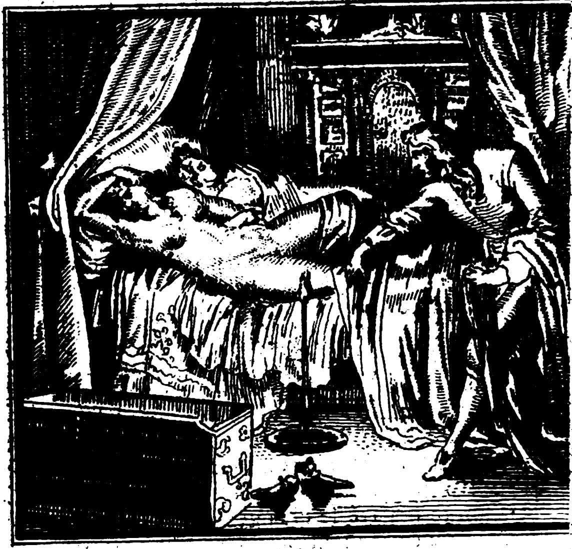
à qui-

Digitized by Google

à quiconque feroit trouver le Comte d'Angers ou quelqu'un de ses enfans, qui avoient été flétris injustement. Le Comte en étant averti assembla Perrot & Richard, & leur dit qu'il leur vouloit montrer ce que le Roi cherchoit. C'est moi, leur dit-il, qui suis le Comte d'Angers. Perrot l'ayant consideré le reconnût, & l'embrassa avec des larmes de joie. Richard fut surpris d'un évenement si extraordinaire; neantmoins convaincu par mille circonstances, il se jetta aux pieds de son Beaupere, & lui demanda pardon de l'avoir traité avec tant d'indignité. Le Comte le releva, & l'assura qu'il lui pardonnoit volontiers. La joie fut grande de part & d'autre; & aprés une assez longue conversation Richard alla trouver le Roi, & lui dit qu'il étoit en état de faire voir à sa Majesté le Comte & son fils. Puis ayant fait avancer le Comte avec son habit de Palfrenier. Voilà le Comte, Sire dit-il, & voilà son fils, en montrant Perrot. Sa sœur qui est ma femme à demeuré en Angleterre. Le Roi ayant reconnu le Comte malgré le changement que l'âge & la souffrance avoient fait en lui, le reçut avec mille démonstrations d'estime & d'affection, & fit donner la recompense promise. Prenez les bienfaits de mon Souverain, dit alors le Comte à Richard, & ne manquez pas, je vous prie, de dire à vôtre pere que vos enfans ne sont pas nez dans la bassesse du côté de leur mere. Le Comte fut rétabli dans son premier état, & le Roi lui donna d'abord un équipage magnifique. Richard de Retour en

Digitized by Google

Angleterre, amena sa mere & sa femme à Paris : Perrot y fit venir aussi la sienne, & tout le monde eut sujet d'être content.



NOUVELLE XIX.

Bernard gage cinq milles Ducats sur la fidelité de sa femme, & les perd par la filouterie d'Ambroise. Bernard au desespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient à Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mari, chargée de biens.

Les

Digitized by Google

LEs entêtemens sont dangereux, & sur tout quand il s'agit de choses où l'honneur est intéressé. Quand on s'est trop préoccupé, & qu'on vient à être détrompé ou par la verité ou par la fourbe, il n'est souvent point d'extremité où l'on ne soit capable de donner. Des Marchands Italiens qui avoient diverses afaires à Paris, se trouverent logez à la même Auberge. Un soir aprés avoir soupé ensemble, la conversation tomba insensiblement sur les femmes; & comme ils en avoient tous, chacun se mit à parler de la sienne. Ce sont des animaux bien équivoques que les femmes, dit l'un. Je ne sai ce que fait la mienne; mais je sai bien que quand je trouve l'occasion de goûter d'un Mêts étranger, j'en profite avec plaisir. Je fais la même chose, dit l'autre, & je croi que nos femmes n'en font pas moins. Le troisiéme dit à peu prés la même chose; & chacun sembloit être assez persuadé que les femmes n'aiment pas à mal employer le tems, & qu'elles ne refusent pas les occasions qui se presentent de se dédommager de l'absence de leurs maris. Un seul nommé Bernard Lomelin de Genes, fut d'un sentiment tout contraire, & soutint qu'il avoit par la grace de Dieu la femme d'Italie la plus accomplie. Il loüa la richesse de sa taille, sa jeunesse, son dégagement, son adresse à tout ouvrage de femme, & enfin sa sagesse, & sa modestie; Et pour venir à la question dont il s'agissoit, il dit d'un ton de confiance, qu'il étoit trés-persuadé qu'elle ne songeroit jamais à lui faire d'infidélité, quand

Digitized by Google

même il seroit absent toute sa vie. Ambroise de Plaisance qui étoit un jeune goguenard, fit un éclat de rire sur la sagesse dont Bernard avoit regalé sa femme, & lui demanda en plaisantant, qui lui avoit donné un privilege si singulier. Bernard répondit tout en colere, que Dieu lui avoit fait cette grace. Je ne doute point Bernard, répartit Ambroise, que vous ne soyez dans la bonne foi: Mais vous me permettrez de vous dire, que si vous aviez fait un peu d'attention à la nature de la chose, vous parleriez sur la matiere avec plus de justesse que vous ne faites. Nous n'avons pas plus de sujet que vous de nous plaindre de nos femmes, & ce que nous en disons n'est que par maniere de conversation. Mais raisonnons un peu sur la matiére. Tout le monde convient, comme vous savez, que l'homme est le chef-d'œuvre de Dieu, & qu'il l'emporte sur la femme du côté des perfections. C'est une verité que l'experience prouve. Si donc l'homme est plus parfait que la femme, il s'ensuit qu'il à & plus de fermeté & plus de constance. En effet les femmes sont plus foibles & plus variables que les hommes. C'est une vérité qui n'à pas besoin de preuves. Si donc l'homme avec toutes ses prerogatives ne peut se deffendre des charmes d'une femme dont il espere obtenir des faveurs, où si vous voulez qui le convie d'en prendre par des mouvemens qui sont si expressifs; comment une femme naturellement fragile pourra-t-elle resister aux flateries, aux presens, & aux assiduitez d'un homme qui l'aime?

me? Cela eſt dificile à concevoir, & j'ai preſque envie de me dédire de la bonne foi que je vous ai prêtée. Quelque choſe que vous diſiez de vôtre femme, j'ai de la peine à croire que vous en ſoyez bien perſuadé vous-même. Elle eſt femme comme les autres, & ſujette aux mêmes paſſions & aux mêmes deſirs. Si elle a reçu un privilege particulier, c'eſt dequoi il faudroit nous convaincre avant que de décider ſi fortement en ſa faveur, & nier avec tant de confiance une choſe qui paroît au moins très-poſſible. Je ſuis Marchand & non Philoſophe, repartit Bernard; & comme Marchand je vous réponse, que ce que vous dites peut arriver à celles qui n'ont point d'honneur; mais je vous ſoutiens que celles qui en ont, ſont plus conſtantes que les hommes, qui font une eſpece de gloire de cette infamie. Et je ſuis perſuadé que la mienne eſt de ce nombre. A la verité, reprit Ambroiſe, s'il venoit une corne au front à celles qui ont ces complaiſances, je croi que le nombre des complaiſantes ſeroit petit: Mais comme il n'y a point de ſigne exterieur qui diſtingue les ſages d'avec celles qui ne le ſont point, la honte & le déshonneur ne conſiſtent que dans l'éclat. Par conſequent celles qui ſont aſſeurées du ſecret ſuivent leur penchant naturel, & celles qui ne le font pas, c'eſt ſimplicité toute pûre. Je n'ai aucun intérêt à décrier le ſexe; mais je dis aprés mille perſonnes d'experience, que les prudes ſont celles qui n'ont jamais été ſollicitées, ou ſi vous voulez qui ont ſolicité

elles-mêmes, & qui ont été refusées. J'en ai souvent fait l'experience ; & je dis hardiment que si je voulois m'attacher à vôtre femme, je lui ferois faire en peu de tems ce que j'ai fait faire à d'autres. Cette contestation n'aboutit à rien, continua Bernard tout émû ; mais puisque vous êtes si persuadé de la complaisance de toutes les femmes, & que vous vous croyez un si grand conquerant, je gage ma tête à couper, que toute vôtre vaillance échoüera auprés de la mienne. Si vous perdez je vous en quitte pour mille Ducats. Ambroise qui commençoit à s'échaufer, répondit : Que ferois-je de vôtre tête si je gagnois ? Mais si vous étiés homme à gager cinq milles Ducats, qui sont moins que vôtre tête, contre mille, je ferois volontiers vôtre afaire. Quoi que vous ne m'ayez point prescrit de tems, je ne demande que trois mois, à compter du jour que je partirai de Paris. J'ofre encore de vous donner de si bonnes preuves du succez de mon voyage, que vous en serez pleinement convaincu : Mais j'exige aussi de vous, que vous ne viendrez point à Genes, & que vous n'écrirez ni ne ferez savoir à vôtre femme rien de tout ceci. Bernard répondit qu'il ne demandoit pas mieux. Les autres craignans que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent tout ce qu'il purent pour la rompre : Mais les gageans étoient si échaufez, qu'ils en passerent un écrit sans qu'on pût les en empêcher.

Ambroise étant parti de Paris se rendit au plus vite à Genes. Il s'informe de la ruë & du

du caractere de la Dame, & apprenant qu'elle étoit encore plus farouche que son mari n'avoit dit, il crut en être pour ses mille Ducats. Cependant il resolut d'aller jusqu'au bout, & remarquant en allant & venant qu'une vieille femme alloit souvent chez la Dame, il crut en recevoir de grands services: Mais il y trouva plus de dificultez qu'il n'avoit esperé. Neantmoins comme l'argent est une puissante amorce, & sur tout pour les personnes qui sont pauvres, la bonne femme se laissa corrompre aux ofres qu'on lui fit. Il fut dit qu'Ambroise feroit faire un cofre à sa fantaisie, qu'il s'enfermeroit dedans, & que la bonne femme sous pretexte de voyage, prieroit la Dame de lui garder son cofre pour quelques jours, & pour plus grande seureté, de le placer dans un coin de la chambre où elle couchoit. La Dame vouloit bien serrer le cofre de la bonne femme, mais elle ne croyoit pas qu'il fût absolument necessaire de le mettre dans sa chambre : Cependant comme la bonne femme continuoit à la prier de lui faire ce plaisir, elle crut que c'étoit un êfet de la défiance des vieillards, & lui dit pour la contenter qu'elle pouvoit le faire apporter. La serrure de ce cofre étoit de celles qu'on ouvre par dehors & par dedans. Lors qu'Ambroise crut que la Dame étoit endormie, il sort de son cofre, & trouve la chandele allumée, parce qu'on ne l'éteignoit point la nuit chez Madame Genevre (c'est ainsi que s'appelloit la femme de Bernard.) Cette lumiere lui servit pour considérer les peintures,

& pour remarquer comme la chambre étoit faite. Ensuite il s'approcha du lit, & voyant que Madame Genevre dormoit profondément, la découvrit tout doucement. Comme elle étoit toute nuë, rien ne l'empécha de la considerer de tous les côtez, pour voir s'il ne verroit rien de particulier. A la fin il remarqua qu'au dessous de la mamelle gauche elle avoit un seing, entouré de poil, aussi jaune que de l'or. Ce spectacle lui causa quelques émotions; mais comme il savoit que la Belle étoit de dificile composition, & qu'elle pourroit se reveiller, il n'osa rien entreprendre. Il la recouvrit donc aussi doucement qu'il l'avoit découverte, & voyant sur sa toilete sa bourse & sa ceinture, il les prit, & se referme dans son coffre, où il fut encore deux jours. Le troisiéme étant venu, la bonne femme faisant l'impatiente fit reporter son coffre chez elle, ainsi qu'on en étoit convenu. Ambroise étant sorti de sa niche, reprend le chemin de Paris avec les nipes de Madame Genevre, & y arriva quelques jours avant que les trois mois fussent expirez. Il trouva ses Compatriotes à l'Auberge, & dit en entrant à Bernard, qu'il n'avoit qu'à lui compter cinq milles Ducats pour la gageure qu'il avoit gagnée. Pour faire voir qu'il disoit vrai, il dit comme la chambre étoit faite, quelles peintures il y avoit, & étala enfin la bourse & la ceinture de Madame Genevre qu'il avoit apportées. Bernard convenoit que la chambre & les peintures étoient comme il le disoit; il reconnoissoit même que la bourse & la ceinture

avoient été à sa femme ; mais il soutenoit qu'il falloit de plus grandes preuves ; que des Domestiques pouvoient l'avoir informé de la situation de sa chambre, & des tableaux dont elle étoit ornée ; & qu'encore que les nipes qu'il produisoit eussent été à sa femme, elle pouvoit s'en être défaite depuis. Cela devroit pourtant suffire, répondit Ambroise : Mais enfin puisque vous voulez des preuves plus convainquantes, il faut vous dire, que vôtre femme a au dessous de la mamelle gauche un seing assez grand, autour duquel il y a cinq ou six poils blonds. Bernard demeura étonné comme s'il eût été frapé d'un coup de foudre. Il fut quelque tems sans parler ; mais l'ambarras où il étoit parloit assez sans lui. J'ai perdu, Messieurs, dit-il, aprés qu'il eut un peu repris son sang froid. Ce qu'il dit est vrai, & je payerai quand on voudra. Ce qu'il fit le lendemain. Il ne fut pas plûtôt quitte qu'il partit de Paris pour venir à Genes outré de douleur & de colere. Il ne jugea pas à propos d'aller jusqu'à Genes, & s'arrêta à une de ses maisons de campagne qui n'en étoit qu'à dix lieuës. Il écrivit de là à sa femme de le venir trouver, & lui envoya un valet en qui il se confioit beaucoup, avec deux chevaux, avec ordre au valet de l'égorger en chemin sans aucune misericorde, aussitôt qu'il se trouveroit en lieu commode pour cela, & de revenir ensuite à lui au plus vite. Le valet fut reçû de Madame Genevre avec beaucoup de joie, & dés le lendemain elle partit avec lui pour venir trouver son mari. Ils vinrent en

causant

causant jusqu'à une valée fort solitaire, & fort couverte d'arbres. Le valet qui n'attendoit que ce lieu là, qu'il trouvoit fort commode pour l'exécution de ses ordres, dit tout d'un coup à sa Maîtresse de recommander son ame à Dieu, & qu'il falloit mourir ; & en disant cela il tira son épée. Madame Genevre qui ne s'étoit pas attenduë à un pareil compliment. Que t'ai-je fait pour me tuer, dit elle aussitôt toute épouvantée ? Vous ne m'avez rien fait, Madame, répondit le valet ; mais vous avez fait quelque chose à vôtre mari, puisqu'il m'a donné ordre de vous ôter la vie. Vous savez les obligations que je lui ai, & je me fais un devoir de lui obéïr sans examen. Vous me faites pitié ; mais enfin il faut que je suive mes ordres. Je proteste devant Dieu, repliqua Madamo Genevre en pleurant, que je n'ai jamais rien fait à mon mari qui merite un traitement si barbare. Je te demande la vie, & je te conjure de ne tremper point tes mains dans le sang innocent pour satisfaire à des ordres injustes. Tu peux me sauver, & contenter ton Maître. Prens mes habits & me donne une partie des tiens : Je m'en irai si loin, que jamais personne n'entendra parler de moi ; & puis tu diras à ton Maître que tu m'as tuée. Le valet qui n'avoit pas grande envie de la tuër, se laissa aisément persuader. Il prit ses habits, lui donna son pourpoint, lui fit promettre de s'en aller bien loin, & l'abandonna à sa bonne ou à sa mauvaise fortune, lui laissant le peu d'argent qu'elle avoit sur elle. Le valet de retour chez son Maître lui

lui dit qu'il avoit tué sa femme, & qu'il avoit vû des loups qui commençoient déja à prendre soin de sa sepulture.

Quelque tems après Bernard vint à Genes aprés avoir envoyé son valet à Smirne, sous ombre d'y prendre garde à ses afaires. Pour cacher le crime qu'il croyoit avoir commis, il fut le premier à faire de grandes perquisitions de sa femme. On se douta bien de ce qui étoit arrivé : Mais enfin comme il n'y avoit point de témoins, il fut à couvert des poursuites de la justice, des remords de sa conscience, & de la censure des honnêtes gens.

Madame Genevre se cacha comme elle put jusqu'à la nuit : puis quand elle fut venuë elle alla à un petit vilage voisin. Une bonne femme chez qui elle entra, lui donna une éguille & du fil, dont elle accommoda son pourpoint, & fit de sa chemise des Hauts-de-chausses à la Matelote. Arivée à Final elle fit rencontre d'un Catalan, dont le vaisseau étoit à la rade. Il la questionna, la trouva à son gré, & la prit à son service sous le nom de Sicuran de Final. Le Catalan fit mettre son nouveau Domestique en meilleur équipage, & en fut si bien servi qu'il se felicita d'avoir si bien rencontré. Le vaisseau étoit chargé pour Alexandrie, où il arriva fort heureusement. Le Capitaine avoit à Bord certains faucons passagers dont il voulut faire present au Soudan, qui les reçut parfaitement bien. Ce Prince aimoit les Etrangers, & sur tout ceux qui avoient du merite. Et comme il en trouvoit

au

au Catalan, il le faisoit quelquefois manger à sa table. L'air de Sicuran, & la maniere avec laquelle il servoit son Maître, pleut si fort au Soudan, qu'il le demanda au Catalan, qui n'osa pas se refuser. En peu de tems Sicuran fut aimé du Soudan autant qu'il l'avoit été de son Capitaine. Il apprit en moins de rien la langue du pays, & recevoit tous les jours quelque nouveau bienfait de son Souverain.

Acre est une ville célébre de la dépendance du Soudan, où il y avoit tous les ans en certaine saison un grand concours de Négotians de toutes nations, qui faisoient comme une espéce de foire. Outre la garnison ordinaire, le Prince pour mieux asseurer le commerce, y envoyoit durant la foire, un corps de troupes choisies, commandé par un homme de confiance, & destiné uniquement à la garde des marchands & des marchandises. Le tems de cette foire étant venu, Sicuran eut ordre d'y aller. Il s'aquitta fort bien de sa commission & y vit plusieurs marchands Italiens. Etant un jour entré dans le Comptoir des Venitiens, il vit une bourse & une ceinture qu'il reconnut avoir été à lui. Il demanda sans faire semblant de rien à qui cela appartenoit, & si cela étoit à vendre? Ambroise de Plaisance qui étoit venu à cette foire avec des marchandises sur un vaisseau Venitien, entendant le Capitaine de la Garde, s'avança & dit que c'étoit à lui, que ce n'étoit point à vendre, mais que s'il vouloit l'accepter il lui en feroit volontiers un present. Sicuran ayant remar-

remarqué qu'Ambroise lui avoit dit cela en riant, crut qu'il avoit fait quelque geste qui lui avoit fait connoître que le personnage qu'il faisoit ne lui êtoit pas naturel. N'est-il pas vrai, lui dit-il, que vous riez de ce que moi qui suis un homme de guerre, je m'arrête à ces babioles de femmes ? Non, Monsieur : Je ris de la maniere dont je les ai gagnées, répondit Ambroise. Peut-on savoir comment vous les avez gagnées, reprit Sicuran ? C'est un present, Monsieur, repliqua Ambroise, d'une femme de Genes avec laquelle je couchai autrefois. Je ne saurois les voir sans rire de la sotise de son mari, qui fut assez fou de gager & de perdre cinq milles Ducats contre mille, que je n'obtiendrois point de sa femme les faveurs, qu'il croyoit qu'elle ne donnoit qu'à lui seul. Il fit encore une autre sotise : car on m'a dit depuis qu'il avoit fait tuer sa femme, quoi qu'elle n'eût fait que ce que font toutes les autres.

Sicuran ne fut plus en peine de deviner la raison de l'ordre que son mari avoit donné de la tuer, & connut clairement qu'Ambroise êtoit la seule cause de tout ce qui lui êtoit arrivé. Resolu de s'en venger, il rit de l'aventure, comme s'il n'y eût eu aucune part, traite familierement Ambroise, & fait tant qu'il l'oblige d'aller demeurer à Alexandrie, où il demeura d'autant plus volontiers, qu'il y fit bien ses affaires. Sicuran qui avoit dessein de se justifier dans l'esprit de son mari, se servit de plusieurs marchands Genois qui êtoient à Alexandrie, & l'y fit venir sans qu'il parût qu'il

qu'il s'en fût mêlé Bernard arriva en assez mauvais équipage, & fut reçu secretement par un ami de Sicuran, qui n'attendoit qu'un moment favorable pour se justifier. Pour disposer les choses, il avoit déja fait conter l'avanture d'Ambroise au Soudan, qui s'en étoit donné la comedie. Sicuran étoit si bien auprès du Soudan, que tout ce qu'il proposoit étoit écouté. Il representa au Soudan que l'avanture d'Ambroise seroit toute autre chose, si elle étoit contée en presence du mari de la femme de Genes; qu'il étoit en ville; qu'il avoit trouvé moyen de le déterrer, & que s'il plaisoit à Sa Grandeur il lui donneroit ce divertissement, en cas qu'on fît dire par force à Ambroise la verité de l'avanture, s'il ne vouloit pas le faire de bonne grace. Le Soudan qui ne refusoit rien à Sicuran y consentit d'abord. Les intéressez étant venus, le Soudan commanda à Ambroise de dire en presence de presque toute la Cour, comme il avoit gagné cinq milles Ducats à Bernard, & de dire toute la verité de l'avanture. La presence de Bernard ambarrassoit Ambroise qui voulut s'en excuser. Il crut que Sicuran qui se faisoit de ses amis, le tireroit de ce mauvais pas; mais il lui parla de maniere qu'il sentit aisément qu'il étoit bien éloigné de lui rendre ce service. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de s'en défendre, il obéït, & crut qu'il pourroit en être quitte en rendant l'argent & les nipes. Aprés qu'Ambroise eût parlé, le Soudan demanda à Bernard, comment il en avoit usé avec sa femme aprés un tel mensonge?

Je

Je la fis tuer par mon valet, répondit-il, & les Loups mangerent son corps. Sicuran qui n'avoit point dit au Soudan la veritable raison qui l'avoit obligé à faire faire ce recit, prit alors la parole, & lui dit : Vous voyez, Seigneur, bien clairement le caractére de l'amant & du mari de cette femme : Le premier ruïne sa reputation par un mensonge, & l'autre trop credule l'assassine & la laisse manger aux Loups sur un raport si mal fondé, de la fausseté duquel l'experience auroit deu le convaincre, s'il y eût fait tant soit peu d'attention. Vous êtes équitable, Seigneur, & je prens la liberté de vous demander comme une grace speciale, de faire punir le fourbe selon son forfait, & de pardonner à celui qui n'à peché que par un excez de credulité. Je suis la femme de Bernard, la malheureuse Genevre, qui à couru depuis six ans travestie en homme, & flétrie dans le monde d'un crime auquel je n'avois jamais songé. Puis se tournant vers Ambroise elle lui reprocha sa mauvaise foi. Il n'eut rien à dire : Les remords de sa conscience lui fermèrent la bouche, & la frayeur commença dés lors à s'emparer de son ame criminelle.

Le Soudan fut si surpris de la singularité de l'avanture, qu'il croyoit que c'étoit un songe. Il fit venir des femmes pour visiter Sicuran. Leur raport fut conforme à ce qu'il avoit dit : Et le Soudan ne pouvant assez admirer la constance & la vertu de Sicuran, devenu Madame Genevre, pardonna à Bernard son mari, qui étoit dans la derniere consternation,

tion, & fit empaler Ambroise. Le bien de ce malheureux fut confisqué au profit des innocens. La Cour ne parla pendant plusieurs jours que de cette aventure. Le Soudan fit faire des honneurs à Bernard & à sa femme, & aprés les avoir regalez de plusieurs riches présens, il leur fit donner un vaisseau pour se retirer à Genes. Ils y arriverent chargez de richesses, & y furent reçus avec les acclamations publiques. Madame Genevre qu'on avoit cru morte fut universellement loüée de tout le monde, & regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Digitized by Google

NOUVELLE XX.

Paganin de Monegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & offrit de la lui rendre à sa priere, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La Belle le refuse, & se marie avec Paganin aprés la mort de Richard son mari.

Le mariage est une des plus importantes actions de la vie: Mais c'est peut-être celle de toutes où l'on examine moins les con-

Digitized by Google

venances. On se fait une affaire & même [illegible] devoir, d'avoir un ménage bien assorti [illegible] où toutes les pieces quadrent les unes [illegible] tres. On regarde comme un défaut [illegible] deux chevaux de carosse de different [illegible] de different âge. Mais quand il s'agit [illegible] rier, on n'a que l'intérêt en vûë. [illegible] difference qu'il y ait entre les parties, [illegible] l'âge, ou pour l'humeur, pourvû [illegible] du bien, on n'en demande pas d[illegible] y avoit à Pise un certain Juge [illegible] Richard de Quinzica. Il avoit [illegible] merite, & du bien; mais une [illegible] peu vigoureuse. Cependant [illegible] lesse & ses infirmitez il voulut [illegible] prit une femme jeune & belle [illegible] moit Bartholomée, fille de [illegible] Galandi [illegible] allié de tout ce qu'il y avoit [illegible] dans cette ville. Si le Juge [illegible] pour lui d'aussi bons conseils qu'il [illegible] aux autres, il n'auroit jamais pris [illegible] me dont l'âge étoit si disproportionné [illegible] Mais comme il est assez ordinaire d'avoir [illegible] bons yeux pour les affaires d'autrui, [illegible] fort mauvais pour les siennes propres [illegible] zica suivit sa destinée, & épousa la Belle [illegible] une magnificence extraordinaire. [illegible] sommation du mariage ne se sentit [illegible] cette magnificence, & tout s'y passa [illegible] plus grande sobrieté du monde. Le Magistrat [illegible] qui n'avoit pas bien consulté ses forces, [illegible] qui peut-être avoit cru qu'une jeune femme se menageoit comme ses livres, commença d'abord à soupirer aprés le repos, & à montrer

montrer à sa femme qu'il y avoit des jours en l'année où l'on ne pouvoit pas legitimement coucher ensemble. Il grossissoit furieusement le Catalogue de ces jours défendus. Il avoit un Calendrier qui lui fournissoit toûjours quelque nouveau Saint. Les Quatre tems, les Vigiles, le Caréme étoient des tems de mauvais augure. Le Vendredi & le Samedi étoient des jours de devotion, & le Dimanche étoit un jour de repos. Le Lundi n'étoit pas un jour à commencer la semaine. En un mot il avoit des excuses pour tout les jours, & à peine en trouvoit-il un, tous les mois où il pût sans scrupule coucher avec sa femmer : Encore quand cela arrivoit, il falloit y apporter toutes les regles de Geometrie. A cela prés la Belle ne manquoit de rien, & on avoit pour elle tous les égards qu'elle pouvoit souhaiter.

Le plaisir de Quinzica étoit de s'aller delasser souvent dans la belle saison à une maison de campagne qu'il avoit sur la côte de la mer. Un jour qu'il y étoit allé pour prendre l'air, comme il s'étoit proposé d'y faire plus de sejour qu'à l'ordinaire, il voulut donner à sa femme le divertissement de la pêche. Pour ne rien perdre du divertissement, il se mit sur une barque avec quelques amis, & elle sur une autre avec quelques amies. Le plaisir de la conversation & de la pêche fut si grand, qu'ils avoient insensiblement fait plusieurs lieües en mer avant que de s'en être aperçûs. Un fameux Corsaire de ce tems-là, nommé Pagamin de Monegue vint subitement inter-

rompre leurs innocens plaisirs. Ils ne l'aperçurent que quand il ne fut plus tems de fuir. Le Corsaire vint à toutes voiles sur la barque des femmes qui étoit la plus avancée. il n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur Bartholomée, qu'il resolut de ne prendre autre chose : En effet il la fit passer sur son vaisseau, & n'osant suivre Quinzica de peur de s'approcher trop des terres, il reprit le large au plus vite. La Belle fit son devoir du côté des larmes, & Pagamin le sien du côté des consolations ; mais les mieux goûtées furent celles de la nuit qui firent prendre patience à la Belle. Point de Calendrier, point de Fête, point de Vigile : Tous les jours étoient bons, & la Belle trouva un si agréable changement, qu'avant que d'être arrivée à Monegue elle eut oublié le Juge & la Legende de ses Saints. Quinzica bien chagrin d'avoir été le témoin de l'enlevement de sa femme, ayant seu qu'elle étoit entre les mains de Pagamin, lui fit demander des seuretez pour aller traiter de sa rançon, & obtint tout ce qu'il vouloit. Arrivé à Monegue il va trouver Pagamin, & lui dit qu'il payeroit à son mot la rançon de sa femme, & qu'il le prioit de la lui rendre. Je serois fâché, répondit Pagamin, que quelqu'un eût plus de generosité que moi. Si j'ai vôtre femme je vous la rendrai sans qu'il vous en coute rien. Mais vous me permettrez bien de vous dire, que comme je ne vous connois point, il est de l'ordre & de la justice, que vous me fassiez voir si j'ai vôtre femme. Il est vrai que j'ai chez moi une jeune femme ; mais je ne

ne sai point si c'est la vôtre. Tout ce que je puis faire pour vôtre service est de vous la faire voir. Si elle vous reconnoit pour son mari, & qu'elle vueille s'en aller avec vous, je vous la donnerai de bon cœur. Richard repliqua, qu'il ne pouvoit pas parler plus honnétement, & lui fit de grands remerciment : Mais enfin, ajouta t-il, il faut que chacun vive de son métier, & vous me ferez plaisir de n'épargner pas plus ma bourse, que vous feriez celle d'un autre. Mais à l'égard de la femme dont vous parlez, il est certain que c'est la mienne. Vous en serez bientôt convaincu par les caresses qu'elle me fera si vous me la faites voir. Nous en serons bientôt éclaircis, repartit Pagamin ; suivez-moi ! Arrivé chez lui, il reçoit Richard dans une Sale, & fait apeller la femme. Elle vient ajustée de toutes pieces, & ne fit non plus de cas de Richard, que d'un homme qu'elle n'auroit jamais vû ; Richard surpris d'un si fâcheux silence, & d'autant plus surpris, qu'il s'étoit attendu qu'elle le viendroit embrasser aussitôt qu'elle le verroit, s'en consola en quelque maniere, & crut que le chagrin qu'il avoit eu de la perte de sa femme, l'avoit tellement defiguré, que c'étoit peut-être cela qui l'empéchoit de le reconnoître. Dans cette pensée il s'adresse à elle, & lui dit : Il m'en coute cher, Madame, de vous avoir mené pêcher. Jamais douleur n'a été pareille à celle que j'ai euë depuis que je vous ai perduë. D'où vient cette indiference, Madame ? Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis

Digitized by Google

Richard de Quinzica vôtre mari, qui vient vous rachêter deût-il lui en couter tout son bien. Est-ce à moi à qui vous ne voulez, Monsieur, répondit Bartholomée? Vous me prenez pour un autre sans doute: Car je ne me souviens pas de vous avoir jamais vû qu'à present, bien loin d'avoir été vôtre femme. Regardez-moi bien, Madame, reprit Richard; rappellez-vous, & vous vous souviendrez sans peine que je suis ce que je vous dis. Plus je vous regarde, Monsieur, repliqua la Belle, d'un air dedaigneux, plus suis-je persuadée que je ne vous ai jamais vû. Richard s'imaginant qu'elle faisoit l'ignorante devant Pagamin parce qu'elle le craignoit, le pria de permettre qu'il lui parlât en particulier. A quoi le Corsaire consentit volontiers, & s'étant retiré il les laissa tous deux seuls. Qu'est ceci donc, mon cœur, reprit Richard? Ne connoissez-vous point vôtre mari qui vous aime plus que sa vie? Considérez-moi de grace. Est-il possible que si peu de tems ait fait tant de changement sur moi, qu'il ne me reste rien à quoi vous puissiez me recconnoître? Je ne vous ai jamais rien refusé ni pour vos divertissemens ni pour vos habits, & il n'y avoit point de femme à Pise plus propre que vous l'étiez. Je sai bien, répondit elle froidement, que vous êtes Richard de Quinzica mon mari. Je sai même que vous avez eu beaucoup de complaisance pour moi, & que vous ne m'avez rien refusé pour mes divertissemens & pour mes habits: mais ne faut-il rien à une jeune femme que des habits?

Songez-

Digitized by Google

Songez-vous bien à ce que vous dites, Madame, reprit Richard le plus surpris du monde ? Aimez-vous mieux être l'esclave d'un Corsaire de Monegue, que la femme d'un Magistrat de Pise ? Il vous chassera quand il sera las de vous, & moi je vous aimerai toute ma vie. De plus comptez vous pour rien vôtre honneur & celui de vos parens ? Il n'est plus tems d'en avoir soin, répondit brusquement Bartholomée, & mes parens qui m'ont contrainte, à vous épouser, n'en ont pas fait grand cas eux-mêmes. Ils se sont imaginez que pour faire un bon mariage il ne faut que beaucoup de bien, & si vous aviez été aussi sage pour vous que vous l'êtes pour les autres, vous auriez consideré qu'un vieux mari & une jeune femme ne sont guerre le fait l'un de l'autre. En un mot ne me parlez plus de retour ; Mon parti est pris ; Pagamin en use bien avec moi ; J'en apprens plus avec lui en une heure, que je n'aurois seu en apprendre avec vous en toute la vie. Comme il n'est pas aussi savant que vous, aussi n'est-il pas si scrupuleux. Tous les jours sont égaux chez lui, & l'on n'y connoit ni Fétes, ni Vigiles, ni Carême. Au reste si Pagamin me chasse ce ne sera jamais chez vous que je retournerai, soyez-en bien persuadé. Richard tout interdit sentant alors la faute qu'il avoit faite de s'être trop crû jeune homme, sortit fort confus & fort chagrin, & reprit le chemin de Pise, où il mourut peu de tems aprés de douleur. Pagamin en ayant eu la nouvelle, épousa sa veuve: Et comme ils se connoissoient déja, aussi ne se plaignirent-ils jamais l'un de l'autre.

NOUVELLE XXI.

Mazet de Lamporechio contrefaisant le muet devint Jardinier d'un Monastere de filles, qui veulent toutes en être servies.

C'Est une grande erreur de s'imaginer ; qu'aussitôt qu'une fille a pris le voile, elle n'a plus ni passions ni desirs, & ne respire que la pieté. On ne change pas de cœur comme d'habit. L'oisiveté & la contrainte produisent

sent de plus fâcheux effets dans le Cloître que dans le monde. Comme on a plus d'interêt dans le monde de conserver sa reputation, on est aussi plus soigneux d'êviter tout ce qui peut y donner atteinte ; & c'est asseurement bien mal raisonner que de dire ma fille est Religieuse, donc elle est sainte. Il y eut autrefois, & il y a encore aujourd'hui en ce pays un Convent de filles, assez celebre pour la Sainteté, & que je ne nommerai point pour ne faire aucun tort à sa reputation. Il n'y avoit alors dans ce Convent que huit Religieuses en tout, y compris l'Abbesse. Elles avoient un vieux Jardinier qui ne se contentant pas de ses gages ne vouloit plus les servir. Il compta donc avec leur homme d'affaires, & se retira au village de Lamporechio d'où il êtoit. Tous ses voisins lui firent des caresses, & entr'autres Mazet, jeune Drôle, fort, robuste, & bien fait pour un homme de village, qui lui demanda où il avoit êté si long-tems. Nuto (c'est le nom du vieillard) répondit, qu'il avoit demeuré chez ces Religieuses: Et à quoi vous occupoient-elles, reprit Mazet ? A labourer, repliqua Nuto, un beau & grand jardin qu'elles ont, & quelquefois à porter du bois. J'êtois assez content de mes occupations : mais je l'êtois si peu des gages qu'on me donnoit, & ils êtoient en effet si petits, qu'à peine pouvoient-ils souffire pour m'acheter des souliers. D'ailleurs toutes ces filles sont jeunes, & remuantes en Diable. Elles ont pensé vingt fois me faire tourner la cervelle. Toutes vouloient commander, & ce qui ac-

com-

Digitized by Google

commodoit l'une, incommodoit toûjours l'autre ; bref elles me faisoient enrager à tout bout de champ. Leur homme d'affaires me pria bien en sortant de lui adresser quelqu'un si je trouvois ; mais Dieu me garde d'envoyer personne en si méchant endroit. Mazet entendant cela, ce seroit bien mon fait, dit il en soi-méme, & je suis fort trompé si je n'y faisois bien mes affaires. Cependant croyant qu'il devoit cacher son dessein à Nuto, il lui dit, qu'il avoit fort bien fait de se retirer ; qu'on ne finissoit jamais avec les femmes, qui ne savoient la plûpart du tems ce qu'elles vouloient. Nuto s'étant retiré, Mazet commence à chercher les moyens de faire réüssir la chose. Le service ne l'embarrassoit point ; Il étoit de reste en état d'y satisfaire : Mais il craignoit de n'être pas accepté, & qu'on ne le trouvât trop jeune & trop fretillant. Il s'avisa d'un expedient qui lui réüssit. Le Monastere étoit éloigné de son vilage, & comme il n'y étoit connu de personne, il resolut de se presenter & de contrefaire le muet. Etant arrivé il entre avec sa cognée, & trouve heureusement l'homme d'affaires dans la Cour, auquel il demanda à manger par signes, & lui fit entendre que si l'on avoit du bois à lui faire faire il seroit bien aise de travailler. L'homme d'affaires lui donna à manger, & lui montra de vieilles souches qu'il eut bientôt mises en morceaux. Cela étant fait il le mena au bois, lui fit signe d'en couper, & de le porter au Convent. Comme l'homme d'affaires ne manquoit pas d'occupation, & qu'il étoit
assez

Digitized by Google

assez content du muet, il le fit travailler durant plusieurs jours. L'Abbesse l'ayant vû demanda quel homme c'êtoit. C'est un pauvre muet, Madame, répondit l'homme d'affaires, qui vient ici l'autre jour demander l'aumône, & à qui j'ai fait faire plusieurs choses nécessaires à la maison. Je suis bien content de son travail. S'il savoit labourer au jardin, & qu'il voulût demeurer ici, je croi qu'on en tireroit un bon service; car il paroît de bonne volonté, & nous avons besoin d'un Jardinier. Je le trouve assez bon enfant, & il n'y auroit pas à craindre qu'il s'amusât à causer avec nos Religieuses. Vous avez raison, répondit l'Abbesse. Voyez s'il sait labourer, & tâchez de le retenir: On lui donnera quelques vieux souliers, & autres méchantes nipes. On fut aussi content du labourage de Mazet qu'on l'avoit êté du reste. L'homme d'affaires lui demande par signes s'il vouloit demeurer au Convent, & Mazet lui répond de même qu'il ne demandoit pas mieux.

Si les Religieuses n'êtoient pas toutes belles, elles êtoient au moins toutes jeunes & de fort bonne humeur. Elles alloient souvent voir travailler Mazet, & prenoient plaisir à lui faire de petites pieces. L'Abbesse croyant qu'il n'êtoit pas plus à craindre d'ailleurs que de la langue, ne s'en mettoit guere en peine. Un jour qu'il avoit beaucoup travaillé, & qu'il s'êtoit couché pour se reposer, faisant semblant de dormir, deux jeunes Religieuses qui se promenoient l'ayant vû dans cet état, s'arré-

s'arréterent pour le regarder. Vous ne
pas, ma Sœur, ce qui me vient dans l'
dit l'une? De mener ce sot dans ce c
pour savoir comment nous avons été
Que dites-vous là ma Sœur, repliqua l'
Ne vous souvenez-vous pas que nou
fait vœu de chasteté? On fait tant
vœux qu'on n'execute pas, répondi
miere. Mais si nous devenions gro
prit l'autre. C'est s'allarmer avant
ma Sœur, continua la premiere. S
ve nous ferons à tems de songer
tions. Profitons seulement de la co
Nous avons à faire à un homme
cret malgré lui, & pourvû que no
aussi, nous n'avons point à cr
Tout dort au Convent: Le cab
& sombre; mais de peur d'ac
que l'une demeure en sentinelle
l'autre sera avec ce sot. Une d
donc demeuré au guet, l'autre
qui l'attendoit avec impatie
dans le cabinet, où sans se
fit ce qu'elle vouloit. L'autre
bientôt aprés, & toutes deux
bien du muet, qu'il n'y avoit
qu'elles ne retournassent au cabinet
autres s'étant apperçuës de ce
rent d'abord d'en avertir l'Abbesse
changérent d'avis, & voulurent
au gâteau. Bref il n'y en eut point
zet ne rendît service. L'Abbesse
qui reçut ses charitables offices. Elle
enfin des soins que muet avoit de

gieuses, & voulant en avoir sa part, comme en ayant autant de besoin que les autres, elle le mena à sa chambre, & l'y retint plusieurs jours, non sans que les autres ne fissent grand bruit de ce qu'il ne venoit point travailler. Tout étant dans le même cas, chacune sans mistere vouloit avoir Mazet; mais l'Abbesse usant souvent de son autorité, l'emmenoit avec elle, & ne laissoit aux autres que ce qu'elle ne pouvoit pas tirer. A la fin Mazet se lassa de tant d'occupations, & crut qu'il ne devoit plus faire le muet. Etant donc un jour avec l'Abbesse qui lui demandoit plus qu'il ne pouvoit donner, il lui dit tout à coup, un coq, Madame, peut servir dix poules, mais dificilement dix hommes peuvent-ils sufire à une femme. Comment puis-je donc faire, moi qui en ai huit à contenter? Je n'y saurois tenir, Madame: Mettez-y ordre, où me permettez de me retirer. L'Abbesse surprise d'entendre parler un homme qu'elle croyoit muet, crie au miracle, & fait assembler tout le Convent. Et au lieu de donner congé à Mazet, on resolut de publier qu'il avoit recouvré la parole par la vertu de leurs jeûnes & oraisons, & le firent leur homme d'affaires, en la place de l'autre qui étoit mort à point-nommé. Chacune avoüa de bonne foi ce qu'elle ne pouvoit plus cacher. On régla ce que devoit faire Mazet, qui bien nourri, bien payé fit ce qu'il put, & laissa à d'autres le soin de faire le reste.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXII.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue Reine de Lombardie. Le Roi le sent, & le tondit pour le reconnoître : le Galant tond aussi ses Camarades, & s'empêche par ce moyen d'être reconnu.

AGiluf Roi de Lombardie épousa Teudelingue veuve de son prédecesseur, femme des plus accomplies soit pour le corps soit pour

Digitized by Google

pour l'esprit. Comme Agiluf étoit un Prince sage & prudent, l'Etat fut plus florissant sous son regne que sous celui de son prédecesseur. Teudelingue étant pour la beauté la merveille de son tems, un Palfrenier de bonne mine, grand, bien fait, & à peu prés de la taille du Roi, en devint éperduëment amoureux. Quoique les grandes passions ne raisonnent guere, il avoit neantmoins assez de bon sens pour voir la distance qu'il y avoit du trône à l'écurie, & pour considérer qu'il lui en couteroit trop cher si l'on s'apercevoit de sa passion. Il voyoit si peu d'apparence de réüssir, & tant de peril à se découvrir, qu'il fit tout ce qu'il put pour se guerir: Mais il étoit trop malade pour pouvoir en venir à bout. Il rendoit à la Reine tous les petits soins qui dépendoient de sa profession, & lorsqu'elle montoit à cheval, ce qui lui arrivoit assez souvent, il étoit ravi quand il pouvoit seulement toucher sa jupe. La violence qu'il se faisoit, & le peu d'esperance qu'il avoit de se satisfaire, ne faisoient qu'augmenter son amour. Dans cette extremité il resolut de tenter le hasard, & crut qu'il valoit encore mieux mourir par un coup de vigueur, que d'attendre une mort languissante qui ne pouvoit pas lui manquer. L'amour est un grand Maître, & ce n'est pas sans raison qu'on la nommé le Roi des inventions. Le Palfrenier savoit que le Roi ne couchoit pas toûjours avec la Reine, que quand il vouloit la voir, il y alloit seul & en robe de chambre avec une bougie à la main; & qu'il n'avoit pas plûtôt frapé tout doucement

ment à la porte qu'une des filles de la Reine ouvroit, prenoit la bougie, & se retiroit. Comme il savoit tous les coins & recoins du Palais, il crut que cet expedient pourroit lui réüssir. Il trouve donc moyen d'avoir une robe de chambre, à peu prés semblable à celle du Roi, & l'ayant endossée dans le tems qu'il crut que tout dormoit, il prend sa bougie, & s'en va tout doucement à la chambre de la Reine. Il grate, on lui ouvre, on prend sa bougie, les yeux à demi fermez de sommeil, on se retire, & il se met sans autre ceremonie au lit avec la Reine. Il n'est pas necessaire de dire, que le Galand s'étoit lavé & bien parfumé, pour ne pas sentir le Palfrenier. Il étoit trop habile pour y manquer. Le jour précedent on avoit apporté au Roi des nouvelles qui l'avoient chagriné, & ce Prince dans son chagrin ne vouloit ni parler, ni qu'on lui parlât. Ainsi la Reine ne fut point surprise du silence de son époux prétendu, auquel elle ne dit mot de son côté. La Reine étonnée de ses transports, croyoit que c'étoit un effet de son chagrin, & prenoit le tout en patience. Cependant le Drille craignant que le Roi pourroit venir, & le trouver en lieu, où il n'étoit pas necessaire qu'il le trouvât, se releve, reprend sa robe, & sa bougie, & regagne son lit. A peine y étoit-il que le Roi vint à la chambre de la Reine. S'étant mis au lit avec elle, & l'ayant saluée fort amoureusement. Quelle nouveauté, Sire, lui dit-elle toute surprise ? Il n'y à qu'un moment que vous êtes sorti d'ici, & vous y revenez

Digitized by Google

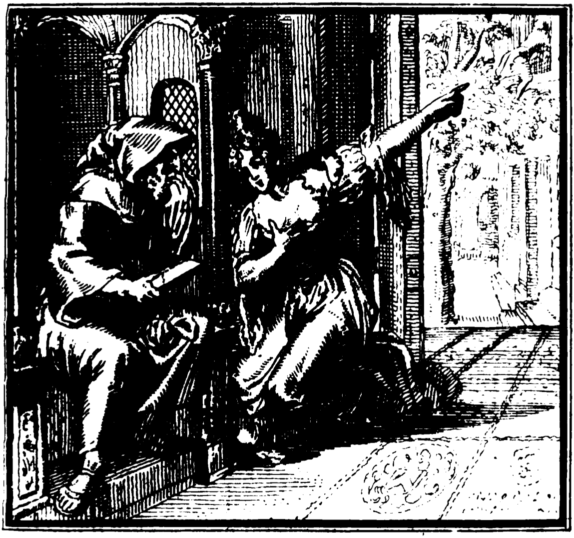
venez encore. Menagez, Sire, vôtre santé qui m'est chere. Un étourdi se seroit emporté, & auroit d'abord détrompé la Reine, qui non seulement s'en seroit chagrinée, mais auroit peut être voulu continuer un commerce qui ne lui avoit pas déplû. Il jugea plus à propos de la laisser dans sa bonne foi : Mais étant persuadé qu'il avoit été pris pour Dupe. Je vous croirai, Madame, lui dit-il, & s'étant relevé il se retira.

Agiluf ne doutant point que ce ne fût quelqu'un de la maison qui avoit fait le coup, crut qu'il n'y avoit qu'à faire la revûe de ses Domestiques pour découvrir son homme. Il est impossible, disoit-il en soi même, que celui qui a fait une action si hardie, n'en soit encore tout émû. Il prend donc sa bougie, & visite toutes les chambres, où il trouva tout le monde dormant fort tranquillement. Il étoit sur le point de s'en retourner quand il se souvint qu'il n'avoit pas été dans celle des Palefreniers. Le drole qui faisoit semblant de dormir ne vid pas plûtôt entrer le Roi, qu'il se crut perdu. Agiluf ayant commencé par un bout sa visite trouve les premiers fort tranquiles & sans émotion : Mais étant venu à l'homme, & lui ayant tâté le pous qu'il trouva dans une grande agitation, il ne douta point que ce ne fût le Galant de la Reine. Afin de le reconnoître le lendemain il alla prendre à un des bouts de l'écurie des ciseaux dont on faisoit le crin aux chevaux. Le pauvre Diable pensa se lever, & chercher son salut dans la fuite : Mais enfin

Digitized by Google

voyant que le Roi n'avoit point d'armes, il resolut d'attendre tranquillement le denoüement de sa destinée. Le Roi revenu à son lit se contenta jusqu'au lendemain de lui couper un floquet de cheveux, & puis se retira. Le Palefrenier qui ne croyoit pas en être quitte à si bon marché, se leve un moment aprés, prend les mêmes ciseaux que le Roi sans y penser avoit remis en leur place, & coupe à tous ses Camarades le même côté de cheveux que le Roi lui avoit coupé, & s'en retourne à son lit sans être apperçû de personne. Le Roi s'êtant levé de bon matin, fit passer en revûe tous ses Domestiques avant que les portes du Palais fussent ouvertes, & voyant que tous les Palefreniers avoient les cheveux coupez du même côté, il vid alors qu'il avoit mal pris ses mesures, & que le Palefrenier avoit êté plus fin que lui. Le Roi considérant qu'il ne pouvoit sans éclat démêler le coupable, & que l'êclat dans ces occasions fait toujours plus de tort, que la vengeance ne fait de plaisir, se contenta de leur dire: Compagnons, je pardonne à l'invention: Mais que celui qui à fait le coup soit secret, & n'y revienne plus. Personne n'entendit l'enigme que celui qui en êtoit le sujet. Il profita de l'avis, fut secret, & ne se risqua plus.

NOU-



NOUVELLE XXIII.

Une Dame galante contrefaisant la devote & la prude se servit du ministere d'un Religieux pour faire reüssir les afaires de son Amant.

IL y eut autrefois à Florence une Dame de qualité, que je ne veux pas nommer parce qu'elle à des parens considerables qui vivent encore. La nature avoit enrichi cette femme de tous les avantages qui font aimer une per-

 sonne;

Digitized by Google

sonne ; mais la Fortune n'avoit pas pris le même soin de son établissement, & la mauvaise étoile avoit voulu qu'elle fût mariée avec un Artisan, qui n'avoit d'autre merite que beaucoup de bien. Comme elle étoit fort entêtée de sa qualité, elle regardoit comme quelque chose de fort honteux pour elle d'avoir un mari d'une naissance si obscure. Son chagrin alla si loin, qu'elle resolut de ne lui accorder des faveurs que quand elle ne pourroit s'en dispenser sans en venir à une rupture ouverte, & de chercher pour se dédommager quelqu'un qui fût plus digne de ses caresses. Elle jetta les yeux sur un honnête homme de Florence, dont elle se rendit si passionnément amoureuse, qu'elle ne pouvoit reposer la nuit à moins qu'elle ne l'eût vû le jour. Pour le Cavalier comme il ne savoit rien de la bonne volonté que la Belle avoit pour lui, son repos étoit aussi tranquille que celui de la Dame l'étoit peu. Elle n'osoit l'en informer ni par lettres ni par ambassade de peur de quelque accident, parce qu'encore qu'elle n'aimât pas son mari, elle avoit neantmoins un intérêt tout particulier à le ménager. Quoi qu'il n'y ait rien de plus ingenieux que l'amour, on peut dire neantmoins que la Belle étoit naturellement rusée : Aussi s'avisa-t-elle d'un moyen auquel une autre qu'elle n'auroit peut-être jamais songé. Elle avoit remarqué que son Amant voyoit souvent un Religieux, qui passant pour un homme de sainte vie, pourroit bien rendre service à son amour. Aprés avoir concerté dans

sa

sa tête la maniere dont elle devoit s'y prendre, elle choisit une heure commode pour aller au Convent, demande à parler au Pere, & le prie de vouloir la confesser. Aprés sa confession elle dit au Pere qu'elle avoit une confidence à lui faire, & une grace à lui demander. Vous savez qui je suis, mon Reverend Pere, & vous connoissez mon mari, qui m'aime plus que sa vie, & qui ne me refuse rien. Je répons à son amour comme je dois. Je serois la personne du monde la plus ingrate si je ne le faisois pas, & si je songeois seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur, où alterer ses plaisirs. Vous saurez donc, mon Reverend Pere, qu'un certain homme dont je ne sai pas le nom, & qui ne me connoit pas bien, m'assiége tellement, que je le trouve par tout, soit que je me mette aux portes où aux fenêtres, ou que je sorte de la maison. Il à l'air d'un honnéte homme, il est grand, bien fait, assez bien mis, & je pense l'avoir souvent vû avec vous. Comme ces sortes de choses exposent ordinairement une honnéte femme à des bruits facheux ausquels elle n'à en rien contribué, j'ai eu quelquefois envie de lui faire dire par mes freres que je trouve fort mauvais qu'il en use de cette maniere; neanmoins considérant qu'il s'en ensuit souvent des réponses dures, & que des duretez on en vient ordinairement aux mains, j'ai mieux aimé de peur de scandale m'adresser à vous qui êtes peut-être son ami,& qui êtes en droit par vôtre caractere d'user de censures, pour vous prier

de lui dire de la bonne sorte de changer de conduite à l'avenir, & de me laisser en repos. Il me fera plaisir de s'adresser à d'autres s'il a envie de galantiser. Il en trouvera peut être à qui il fera plaisir, au lieu qu'il me desoblige mortellement. Le Religieux comprit d'abord par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'étoit son ami dont il s'agissoit. Il loüa la vertu de sa penitente, lui promit de faire ce qu'elle souhaitoit; & comme il savoit qu'elle étoit riche il ne manqua pas de lui recommander la charité. Aprés avoir reçu l'absolution elle s'en retourna chez elle, & dit au Pere en se retirant: s'il nie la chose, mon Reverend Pere, vous pouvez lui dire, que c'est de moi dont vous le tenez, & que je vous en ai fait mes plaintes.

Le même jour le jeune homme vint voir le Pere, qui aprés une longue conversation lui fit une tres-grave censure sur les prétenduës persecutions qu'il faisoit à la Dame. Le jeune homme répondit tout naturellement qu'il ne savoit ce qu'il vouloit dire, & le pria de parler plus clairement, & de lui dire au moins de quelle Dame il s'agissoit. Elle demeure en tel endroit, repliqua le Pere, & il ne vous sert de rien de faire l'ignorant. Elle-même s'est plainte à moi de vos importunitez, & ces folies vous sont malseantes. Au reste je vous avertis que vous ne tirerez aucun fruit de vôtre mauvaise intention, & que cette femme est la vertu & la sagesse même: Ainsi je vous prie de la laisser en paix pour vôtre honneur. Le jeune homme plus déniaisé

aisé que le bon Pere, sentant d'abord qu'il y avoit du mistere là dedant, fit semblant d'avoir une espece de honte, & promit de ne donner à l'avenir aucun sujet de plainte. En s'en allant il passa devant la maison de la Belle, qui s'étoit mise à la fenétre, & qui temoigna tant de joie & tant de passion en le voyant, qu'il demeura convaincu de la verité de sa conjecture. Tous les jours il passoit & repassoit dans cette ruë, & ne manquoit jamais de voir la Belle qui le confirmoit de plus en plus par ses gestes dans le jugement qu'il avoit fait.

La Belle qui n'étoit pas moins pénétrante que le Cavalier, s'étoit aperçûe avec plaisir qu'elle lui avoit donné de l'amour : Mais pour le passionner encore davantage, & le mieux asseurer de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle retourne à confesse au même Pere, & commence sa confession par les larmes. Le bon Pere lui demande s'il lui étoit arrivé quelque chose de facheux. J'ai encore d'autres plaintes à vous faire, mon Reverend Pere, de l'homme dont je vous parlai l'autre jour. Il fait pis que jamais ; & non content de cela, il eut hier l'éfronterie de m'envoyer une bourse & une ceinture, sur laquelle est cette devise : *Je vous aime & ne puis vous le dire*. J'étois si outrée d'une telle impudence, que j'avois laissé la bourse & la ceinture à la femme qui me les avoit apportées, avec priere de les lui rendre : Mais songeant que ces sortes de gens prennent à toutes mains, & qu'elle pourroit bien les retenir, & lui faire accroire que

je les avois reçûes, je les ai reprises, & vous les apporte avec prieres de les lui rendre vous-mêmes. Je vous prie encore, mon Reverend Pere, de lui dire de la bonne sorte, que s'il ne veut pas cesser de me persecuter, j'en avertirai mon époux & mes freres quelque chose qu'il en puisse arriver. En disant cela elle lui donna la bourse & la ceinture qui étoient d'une richesse extraordinaire. Vôtre colere ne me surprend point, Madame, répondit le Religieux en prenant les présens. Elle est sans doute juste, & bien digne d'une femme de vertu. Il ne m'à pas tenu parole : Mais je vous promets que je lui reparlerai d'une maniere qui l'obligera à ne plus vous chagriner. Cependant, Madame, donnez vous bien de garde d'en parler à vôtre mari & à vos freres. Vous pourriez être cause de quelque malheur. Ne craignez point la médisance : Je rendrai témoignage à vôtre vertu devant Dieu & devant les hommes. Elle parut consolée d'un discour si obligeant ; & comme elle connoissoit l'avarice des Moines, elle lui donna une poignée d'argent, & le pria de dire cinquante Messes pour l'ame de sa mere. Le bon Pere reçût l'argent, lui donna l'absolution, & la congedia.

Elle ne fut pas plûtôt parti, qu'il envoya querir son ami. Il n'y eut point de choses qu'il ne lui dit, & dans son emportement il en vint jusqu'aux injures. Vous m'aviez solemnellement promis, lui dit-il, de ne plus persecuter cette honnête femme, & vous avez la malhonnêteté de lui envoyer faire des pré-

sens, qu'elle regarde avec execration, & qu'elle m'à donné pour vous rendre. Il nia le fait; mais si froidement, que le Religieux demeura plus persuadé que jamais, que ce que la Dame lui avoit dit êtoit vrai. Avez vous le front de nier la chose, repliqua le Moine avec encore plus d'emportement. Voici ce que vous avez envoyé. Le reconnoissez-vous? Je n'ai plus rien à dire, mon Pere, répondit le Cavalier qui faisoit semblant d'être confus. Je reconnois ma faute, & je vous promets puisque cette Dame est ainsi faite de ne plus la chagriner. Le bon Pere aprés l'avoir exhorté de son mieux à tenir sa parole plus religieusement qu'il n'avoit fait jusques là, lui rendit la bourse & la ceinture. Il se retira avec une joie extréme d'avoir reçu des asseurances de l'amour de sa Maîtresse, des présens si magnifiques; & s'en alla incontinent en lieu d'où il lui fit voir clairement qu'il avoit reçû le tout. Ce fut un grand plaisir pour elle d'apprendre qu'elle êtoit si bien entenduë, que ses affaires êtoient en bon train de reüssir, & qu'il ne lui falloit plus que l'absence de son mari. Elle ne l'attendit pas long-tems cette absence; car peu de jours aprés il fut obligé d'aller à Genes pour des affaires de commerce. Il ne fut pas plûtôt parti, que la Belle s'en alla retrouver le Moine, & lui dit aprés plusieurs doleances. Je reviens ici, mon Pere, pour vous avertir que je vais éclater, & que je ne saurois plus souffrir les insolences de vôtre ami. Vous serez surpris d'apprendre, qu'ayant seu que mon mari

mari partit hier pour Genes, il est entré cette nuit dans nôtre jardin, à monté sur un arbre, & delà à la fenétre de ma chambre. Il avoit déja ouvert la fenétre, & étoit prét d'entrer quand je me suis éveillée. Je me suis incontinent levée, & allois m'écrier, s'il ne m'eût demandé pardon, & dit que vous me tiendriez compte de la grace que je lui faisois. Je me suis donc contentée à vôtre considération, de me lever toute en chemise, & de refermer la fenétre. Je vous demande à vous-même, mon Reverend Pere, si je dois soufrir un outrage de cette nature. Si vous m'aviez laissé suivre mon premier dessein cela ne me seroit pas arrivé. Mais, Madame, répondit le bon Pere tout confus, ne vous êtes-vous point équivoqués; & ne l'avez-vous point pris pour un autre? Nullement, mon Pere, repliqua-t-elle; il m'à dit lui-même qui il étoit. Voilà une impudence extréme, continua le Pere; Vous avez fait vôtre devoir, Madame, & je ne saurois me lasser de loüer vôtre vertu: Mais puisque vous avez commencé à suivre mes conseils, je vous prie, Madame, de permettre que je lui parle encore avant que vos parens en soient informez. Si je puis le rendre plus sage à la bonne heure: si non vous ferez tout ce qu'il vous plaira. J'y consens encore, repartit la Belle; mais en vous protestant que ce sera la derniere fois que je vous parlerai de cette afaire. Et en disant cela elle se retira faisant la fachée.

A peine fut-elle sortie que le Cavalier arrive. Le bon Pere le tira en particulier, & lui dit

dit mille choses sur le peu de consideration qu'il avoit pour lui de faire si peu de cas des paroles qu'il lui donnoit, & de son propre honneur. Qu'ai-je donc fait encore, mon Reverend Pere, dit alors le Cavalier ? Ai-je crucifié Jesus-Christ ? Malheureux ! repliqua le Moine tout échaufé, vous l'avez crucifié en éfet par vos desirs impudiques. Avez-vous oublié la sale action que vous avez fait cette nuit ? Si j'ai fait quelque chose d'infame, repartit le Cavalier en souriant, vous en avez été bientot averti. Osez-vous bien encore faire vanité de vôtre infamie, reprit le Moine? Vôtre criminel dessein ne vous à pas réüssi. Vous étiez-vous imaginé que le mari de cette honnête femme étant absent, elle vous recevroit à bras ouverts ? Je croi de bonne foi, mon Pere, avec le respect que je vous dois, ajouta le Cavalier, que vous vous forgez ces chimeres pour avoir lieu de me censurer. Ha miserable ! repliqua le Moine tout transporté. Ce ne sont point des chimeres ; ce sont des veritez qu'on m'a dit. Il est bien glorieux à un honnéte homme, où qui veut du moins passer pour tel, d'escalader les murailles d'un jardin, & de grimper sur des arbres pour aller enfoncer les fenétres d'une femme d'honneur. Sa vertu est à l'épreuve de vos importunitez : Vous êtes l'objet de son aversion, & cependant vous voulez vous en faire aimer par force. Quand elle ne vous auroit pas fait connoître le mépris qu'elle à pour vous, mes rémontrances & la parole que vous m'aviez donnée auroient deû vous retenir. Je l'ai empéchée

pêchée jusqu'ici d'en informer ses parens [illegible] vous auroient peut être fait égorger de [illegible] re qu'il est : Mais je lui ai permis de [illegible] ce qu'il lui plaira, si vous continuez [illegible] celer. Il faut faire une folie une fois [illegible] mon Reverend Pere, répondit [illegible] avec une feinte honte. Je passe [illegible] tion sur tout ce que vous dites [illegible] promets en honnête homme [illegible] tendrez plus parler de cette affaire [illegible] plus de bonté pour moi que je ne [illegible] je vous en suis tres-obligé. Je [illegible] vos avis, & vous pouvez compter [illegible] Il en profita en effet : Car ayant [illegible] pris que c'étoit un avis que la Belle [illegible] donner, il ne manqua pas de monter [illegible] d'escalader le jardin, & [illegible] tre par l'arbre qu'on lui avoit indiqué [illegible] Belle qui ne dormoit pas, comme vous [illegible] vez croire, le reçût à bras ouverts. On [illegible] qu'on eut mis ordre au plus pressé, [illegible] vertit de la simplicité du bon Pere, qui [illegible] sans y penser si bien servi leur amour [illegible] prit des mesures pour se voir à l'avenir [illegible] être obligé de revenir à lui.

NOU

NOUVELLE XXIV.

Dom Felix Moine de Saint Brancasse apprit à Frere Pucio le moyen de se sauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faisoit la penitence qu'il lui avoit imposée.

ON m'a dit qu'il demeuroit autre fois prés de Saint Brancasse un bon & riche homme nommé Pucio. Cet homme ayant donné dans la devotion & dans la bigotérie s'enrolla dans

Digitized by Google

dans la Confraire de Saint François sous le nom de Frere Pucio. Il étoit assez accommodé, & n'ayant pour tout embarras que sa femme & un valet, il étoit continuellement à l'Eglise : Mais comme il étoit simple & fort ignorant, toute sa devotion consistoit à dire ses Patenôtres, à aller aux Sermons, & à entendre plusieurs Messes. En un mot c'étoit un grand mangeur de Saints, qui se donnoit la discipline si souvent que le bruit couroit qu'il étoit d'une Confrairie fort devote qu'on apelloit des Balaieurs. Sa femme qui se nommoit Isabelle étoit jolie, fraiche, & potelée, & n'avoit pas plus de vingt-huit ans. La devotion de son mari, & peut-être aussi sa vieillesse, lui faisoit faire plus d'abstinences qu'elle n'auroit voulu. Le bon homme ne l'entretenoit au lit que des sermons de Frere Nastaise, où des lamentations de la Madelaine, où d'autres choses semblables.

Un Moine nommé Dom Felix Conventuel de Saint Brancasse, jeune, de bonne mine, d'esprit vif, & d'une science profonde, revint alors de Paris. Frere Pucio fit connoissance avec lui. Le Moine connut d'abord le caractere du personnage, & comme il le satisfaisoit fort sur tous les doutes qu'il lui proposoit, il en faisoit beaucoup de cas, & le regaloit souvent chez lui. Comme les Moines sont insinuans, Dom Felix eut bientot fait connoissance avec la femme, qui le recevoit le mieux du monde à la considération de son mari. Le Moine eut bientôt connu ce qui lui manquoit, & leur yeux qui se

ren-

rencontroient souvent, leur eurent bientot fait comprendre, que leurs sentimens n'étoient pas éloignez. Dom Felix trouva occasion de lui parler, & la trouva fort disposée, mais resoluë a ne prendre aucun rendez-vous que chez elle, où il étoit impossible de rien faire, parce que le mari qui faisoit une infinité de devotions particulieres, y étoit presque toujours. Le Moine ne sachant donc que faire, s'avisa d'un expedient qui est bien digne de la probité d'un Moine. Un jour qu'il se promenoit avec Pucio, je vois bien, Frere, lui dit-il, que vous ne songez qu'à la sanctification : mais je trouve que vous prenez un long chemin pour y parvenir. Le Pape & les Cardinaux, & autres grands Prélats de l'Eglise en ont bien un plus court : Mais ils ne veulent pas qu'on l'enseigne, parce que cela feroit tort aux Prêtres qui ne vivent que des aumônes des particuliers, qui n'auroient plus besoin d'en faire. Comme vous êtes de mes amis, je vous l'enseignerois volontiers, à condition que vous n'en parleriez à personne. Pucio dans une extrême impatience de savoir ce beau secret, coujure Felix de le lui apprendre, & lui proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré de n'en jamais rien dire que par sa permission. Je n'ai rien à vous refuser sous ces conditions, répondit le Moine. Il faut que vous sachiez que les Saints Docteurs de l'Eglise tiennent, que pour être du nombre des bienheureux, il faut faire la penitence que je vais vous dire. Vous ne devez pas neantmoins vous imaginer qu'aprés la penitence

Digitized by Google

tence faite vous ne serez plus pecheurs ; car on peche tant qu'on est en ce monde : Mais vous devez être seur que les pechez que vous avez fait jusques là ne vous seront point imputez ; & que ceux que vous ferez à l'avenir ne seront regardez que comme des pechez veniels, & par consequent incapables de vous damner, puisqu'il ne faudra pour vous en laver qu'un peu d'eau benite. Il faut donc que le penitent commence par se confesser avec soin : En suite il doit jeûner, & faire une abstinence de quarante jours, pendant lesquels il faut non seulement ne pas toucher à la femme d'autrui ; mais même à la sienne propre. De plus il faut avoir un lieu découvert, d'où sans sortir de la maison l'on puisse voir le Ciel. Il faut à l'heure de Complies aller en ce lieu là, & y avoir une table large, & haute de maniere que les reins puissent s'y appuyer : En suite ayant les pieds à terre, ou si vous voulez appuyez sur une cheville, les bras étendus en forme de crucifix, & les yeux attachez au ciel, il faut demeurer dans cette situation jusqu'au lendemain, sans faire aucun mouvement. Si vous étiez homme de lettres, vous seriez obligé de dire certaines oraisons que je vous donnerois : mais ne l'étant pas il sufira que vous disiez trois cents *Pater* & autant d'*Ave Maria* à l'honneur de la Trinité, & que regardant au ciel vous ayez toûjours en memoire que Dieu à créé le ciel & la terre, vous souvenant aussi de la Passion de Jesus-Christ, étendu que vous serez comme il l'étoit lors qu'il fut crucifié. Lors que

Mati-

Matines sonneront vous pouvez vous retirer si vous voulez, & vous jetter sur vôtre lit pour dormir. Il faut ensuite entendre pour le moins trois Messes, & dire cinquante Pater, & autant d'Ave Maria. Si vous avez du tems de reste, & que vous ayez quelque chose à faire, vous pouvez y vaquer comme à l'ordinaire, & puis dîner. Il ne faut pas manquer d'aller à Vêpres, où vous direz cinquante oraisons que je vous donnerai par écrit, & sans lesquelles tout le reste seroit inutile. A l'heure de Complies vous retournerez chez vous. J'ai fait tout cela autrefois, & si vous le faites avec devotion, j'espere que vous sentirez avant que d'être au bout les joies inexprimables de la vie éternelle. Pucio lui fit mille remerciments, l'asseura qu'il ne trouvoit rien de trop long & de trop dificile, & qu'il commenceroit dés le Dimanche suivant.

Il ne fut pas plûtôt chez lui, qu'il conta tout à sa femme, qui moins simple que lui, sentit d'abord que c'étoit une ruse du Moine, & n'eut pas de peine à deviner l'usage qu'il en vouloit faire. L'invention étoit assez à son gré, elle dit à son mari, qu'elle étoit bien aise des progrez qu'il alloit faire pour son salut, & que pour avoir part à sa penitence, elle vouloit jeûner avec lui; mais qu'elle ne pouvoit faire autre chose. Pucio ayant donc commencé sa penitence, & Dom Felix étant convenu des conditions avec sa Maîtresse, se rendoit chez elle dans le tems que le mari étoit occupé à la contemplation, & venoit

Digitized by Google

prendre la place presque aussitôt qu'il l'avoit quittée. Comme le lieu que Pucio avoit choisi pour faire sa penitence étoit atenant de la chambre où couchoit sa femme, & separé par une petite cloison seulement, il arriva qu'une nuit les Amans étant de bonne humeur, & se trèmoussant un peu trop fort, Pucio qui disoit ses Pater entendant craquer le lit, s'arréta tout court, & demanda à sa femme d'où vient qu'elle faisoit tant de bruit. Elle qui étoit une rieuse, & qui avoit sujet de rire, lui répondit, qu'elle se trémoussoit tant qu'elle pouvoit. Mais d'où vient que vous vous trémoussez tant, repliqua le mari? Je vous ai entendu dire mille fois, repartit Isabelle en riant sous chape de tout son cœur, que quand on ne soupe pas on se trémousse toute la nuit. Pucio croyant que l'abstinence qu'il s'imaginoit qu'elle faisoit, l'empéchât de dormir, & fût cause de cette agitation: Je vous avois bien dit de ne pas jeûner, reprit-il; mais enfin puisque vous l'avez voulu, dormez & cessez de vous trémousser; car vous faites quelquefois trembler non seulement le lit, mais aussi tout ce qui est ceans. Ne vous mettez point en peine de cela: Je sai bien ce que je fais. Faites vos afaires seulement, & me laissez faire les miennes, repartit la femme. Frere Pucio se teut, & reprit ses prieres. Les Amans ne voulant pourtant plus être si prés du penitent, chercherent un gite plus éloigné, & se divertirent tant que la penitence dura. Le Moine n'étoit pas plûtôt parti, qu'Isabelle regagnoit son lit, où

où son mari venoit se reposer aprés son penible exercice. On alla le même train durant tout le tems de sa penitence; & Isabelle disoit souvent à son Amant, qu'il faisoit faire à Pucio une penitence dont ils goutoient les fruits. La Belle apprit qu'il n'y a rien de tel qu'un Moine, & s'en trouva si bien qu'étant devenuë moins ombrageuse, elle fit en sorte de le voir ailleurs aprés que la penitence de son mari fut achevée.

NOUVELLE XXV.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighenolfi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fait entendre adroitement que son mari avoit un rendez-vous avec sa Maîtresse. La femme de Philippe jalouse ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo pensant coucher avec son mari.

Na-

Digitized by Google

NAples est une ville tres-ancienne, & peut-être une des plus agreables, & des plus galantes d'Italie. Il y eut autrefois un homme de qualité, & tres-riche qui s'apelloit Richard Minutolo. Quoiqu'il fût marié à une fort belle femme, il se rendit amoureux d'une autre qui passoit pour la plus belle de Naples, & se nommoit Madame Catelle, mariée avec un autre homme de qualité, connu sous le nom de Philippe Tighinolfi, qu'elle aimoit avec passion. Richard faisoit auprés de Madame Catelle tout ce qu'on peut faire pour se faire aimer; & le faisoit inutilement. Au desespoir de s'enthumer si long-tems auprés d'une inhumaine, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour se faire un courage de necessité; mais il lui fut impossible d'en venir à bout. Son amour le consumoit, & la vie lui êtoit à charge; mais il ne pouvoit se défaire ni de l'un ni de l'autre. Ses parens le voyant perir tous les jours le pressoient de renoncer à Madame Catelle, & lui rémontroient qu'il la serviroit toute sa vie, & n'auroit au bout du compte que la petite satisfaction d'avoir servi une ingrate, persuadé qu'il devoit être qu'elle n'aimoit & n'estimoit personne que son mari. Il voyoit cela aussi bien qu'eux; mais il ne lui êtoit pas aussi aisé de prendre parti, qu'à eux de raisonner. Je ne sai si la jalousie est toujours une marque de beaucoup d'amour: Quoiqu'il en soit Madame Catelle êtoit la plus jalouse de toutes les femmes. Elle portoit cette passion trop loin pour que Ri-

Digitized by Google

chard ne s'en fût pas apperçû. Resolu donc de la prendre par là, il fait semblant d'être gueri, ne va plus voir Madame Catelle, & se declare pour une autre Belle. Il fait pour sa nouvelle Maîtresse tout ce qu'il falloit pour faire croire à tout le monde qu'il en étoit veritablement passionné. Madame Catelle ne s'en mit point en peine, & le traita civilement comme elle avoit de coûtume.

La belle saison étant revenuë, il arriva qu'il se fit une partie de divertissement, où Richard se trouva avec sa Maîtresse. Comme dans ces sortes d'occasions les uns vont & les autres viennent, Richard s'étant trouvé seul avec Madame Catelle lacha un mot en passant de l'intrigue galante d'un certain Cavalier, qu'il designa assez pour obliger Madame Catelle à reconnoître son mari dans le petit portrait qu'il en avoit fait. Comme elle étoit fort susceptible de ce côté là, elle prit l'allerme tout de bon, & pria Richard de lui dire de qui il parloit. Il s'en excusa autant qu'il le falloit pour se faire prier avec plus d'empressement. Enfin pressé il lui dit qu'elle avoit eu trop d'empire sur lui pour pouvoir lui refuser quelque chose : Mais qu'il ne lui obeïssoit qu'à condition qu'elle n'en parleroit jamais à son mari, ni à personne, qu'elle n'eût vû par l'évenement qu'il lui avoit dit la verité : & qu'il lui donneroit les moyens de s'en convaincre. La Belle promit tout ce qu'on exigeoit d'elle. Si je vous aimois comme autrefois, je me garderois bien, Madame, dit Richard, de vous porter une si desagreable nou-

nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects quand ils viennent d'un Amant, & l'on croit sans peine que c'est un éfet de l'intérêt : Mais à present que je ne crains pas que vous fassiez ce jugement de moi, je ne balancerai point à vous dire, que vôtre mari n'est pas si scrupuleux que vous. Il a une Maîtresse qu'il doit voir demain à dix heures du matin chez Janot le Baigneur. La Dame a demandé d'être mise dans une chambre où toutes les portes & fenétres seront fermées. Janot la promis, & c'est là qu'ils doivent se voir. Mais devinez ce que je ferois si j'étois Madame Catelle ? J'irois chez Janot un peu avant l'heure du rendez-vous, & me mettrois dans le lit qui doit servir à vôtre mari & à sa Maîtresse. Janot n'examinera rien, & je suis seur que vous entrerez sans dificulté. Vous serez alors pleinement convaincuë de l'infidelité de vôtre mari, & vous serez en droit de le pousser tant que vous voudrez sans qu'il ait rien à dire pour s'excuser. Madame Catelle éblouïe par les transports de sa jalousie donna dans le paneau tout de grand, & promit à Richard de suivre son conseil, se felicitant déja par avance de la game qu'elle chanteroit à son mari, s'il se trouvoit au rendez-vous.

Richard fort content des belles esperances que sa ruse lui promettoit, se retire de bonne heure, & va negotier avec Janot, qui moyenant de l'argent fit tout ce qu'il voulut. Il l'instruisit de ce qu'il devoit faire, & lui fit promettre d'executer ponctuellement les or-

Digitized by Google

dres. Madame Catelle s'en retourna chez elle de fort mauvaise humeur, & trouva son mari à peu prés de même, soit qu'il fût inégal de son naturel, soit qu'il eût veritablement quelque sujet de chagrin. Comme on est ingenieux à se tourmenter, & qu'on tourne tout du côté de la passion dominante, Madame Catelle regarda la mauvaise humeur de son mari comme la confirmation de la nouvelle qu'elle venoit d'apprendre de Richard. L'heure du rendez vous étant à peu prés venuë, Madame Catelle qui s'imaginoit que sa presence embarrassoit son mari, fait semblant d'aller passer une heure chez une voisine, & s'en va chez Janot, qui la fit entrer dans la chambre obscure. Elle se couche incontinent, & ne fut pas plutot au lit, que Richard entre, & se met auprés d'elle. Quel plaisir pour Richard de recevoir des faveurs d'une personne qu'il aimoit avec passion? Mais quel plaisir encore de tromper si agreablement une inhumaine qui le faisoit languir depuis si long-tems? Quoi que Catelle eut quelque sujet de se consoler; cependant comme il n'est rien de plus insuportable que le mépris, la Dame qui n'avoit encore rien dit, & qui avoit pris le tout en patience, fait éclater son ressentiment qu'elle ne pouvoit plus retenir. A qui crois-tu avoir à faire, Traitre, lui dit-elle? Je suis Catelle, Perfide, & non la femme que tu penses. Est-ce la récompense, Traitre, de l'amour & de la fidélité que j'ai toujours eu pour toi? Je ne suis plus surprise de ton chagrin d'hier au soir. Tu te reservois

pour

pour ta Maîtresse. Ai je moins d'appas qu'elle, déloyal, pour me traiter avec tant d'indignité? Tu es tout de glace avec moi, & tout de feu quand tu crois être avec une autre. N'as-tu rien à dire, miserable? Es-tu devenu muet dés que je t'ai fait connoître ton erreur? Si je faisois mon devoir je t'arracherois les yeux. Richard avoit toutes les peines du monde à s'empécher de rire, & voulut la caresser sans dire mot: Mais elle se retira brusquement, & lui dit. Me prens tu pour un enfant, scelerat, & t'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flater pour me faire revenir? Non je ne te le pardonnerai jamais. Je me repens de t'avoir été trop fidéle: Je trouverai moyen de me venger. Qui m'empéche d'envoyer querir tout à l'heure Richard qui a eu tant d'amour pour moi, & de me venger à tes yeux par represailles de ta perfidie? En disant cela elle voulut sortir du lit; mais Richard la retint: Et jugeant qu'il étoit trop de consequence de ne pas la laisser dans son erreur, il resolut de la détromper. Consolez-vous, Madame, lui dit-il. Je suis Richard & non vôtre mari. J'ai obtenu de vous par la ruse des faveurs que vous n'avez jamais voulu accorder à mon amour. Catelle qui le reconnut fort bien à la voix, fut si surprise qu'elle ne pût parler. Aprés qu'elle fut un peu revenuë, elle recommença ses doleances, & se plaignit tant de la trahison de son Amant, qu'elle avoit fait de la perfidie de son Epoux. Richard eut beau lui representer que n'ayant eu des faveurs d'elle que sous le nom de mari, elle n'a-

n'étoit nullement coupable : Qu'elle devoit être asseurée du secret, & que l'artifice dont il s'étoit servi n'étoit qu'un éfet de l'estime & de l'amour qu'il avoit pour elle. Tout cela ne la contenta point. Elle pleura en abondance ; & Richard se sentant émû de son émotion, la prit par la main. Laissez-moi, cruel, lui dit-elle, ou je m'en vais crier au secours. Ne faites pas cela, répondit Richard. Le plus grand mal retomberoit sur vous, & de la maniere que les gens sont faits on ne diroit jamais que vous êtes venuë ici par tromperie : L'on croiroit au contraire que vous y êtes venuë par argent, & que ne vous en ayant pas voulu donner autant que vous en vouliez, vous vous êtes emportée & avez fait ce vacarme. D'ailleurs vôtre mari venant à le savoir se vengeroit sur vous seulement ; car pour moi je tâcherois de me défendre & de lui faire autant de mal pour le moins que j'en recevrois de lui. Cependant Madame Catelle fondoit en larmes de dépit ; neantmoins quelque outrée qu'elle fût, elle eut assez de liberté d'esprit pour voir que Richard raisonnoit juste. Encore une fois laissez-moi & ne me retenez plus, reprit-elle. Je ne crierai point ; mais je n'aurai jamais de joie au monde que je ne me sois vengée de la cruelle piece que vous m'avez faite. Vous avez ce que vous souhaitiez ; je suis la victime de ma simplicité & de ma jalousie. Pourquoi me retenez vous encore ? Point de rancune, Madame, repliqua Richard. Faisons la paix je vous en conjure, & permettez-moi de

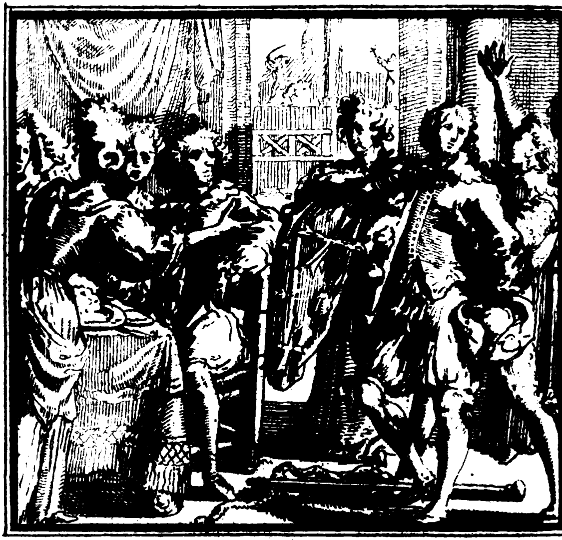
vous

Digitized by Google

vous donner encore des preuves de mon amour. C'est la premiere fois que vous rendez justice à mon zéle & à ma perseverance, & voudriez-vous ne le faire qu'à demi? Rien ne coute que le commencement. Par ces raisons & par plusieurs autres Richard fit si bien, qu'il desarma la colere de la Belle. L'amour se mêla de leur raccommodement : Tout se passa le mieux du monde, & Bocace dit que Catelle ayant alors reconnu la difference qu'il y a entre l'Amant & le mari, eut depuis autant d'amour pour Richard qu'elle avoit eu autrefois de froideur & d'indifference.

NOU-

Digitized by Google



NOUVELLE XXVI.

Thedalde ne recevant plus de sa Maîtresse les faveurs accoutumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années aprés en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se raccommoder avec sa Maîtresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être condamné à mort pour avoir été convaincu d'avoir assassiné Thedalde.

Un

UN jeune Florentin de qualité nommé Tedalde, s'étant rendu amoureux de Madame Hermeline femme d'Aldobrandin Paletmini, eut le bonheur d'en obtenir les faveurs qu'il meritoit. Cependant comme les Dames ont leurs caprices, & que la Fortune est bizarre, Madame Hermeline passa tout à coup du blanc au noir, & ne voulut plus rien accorder à son Amant, non pas même la liberté de la voir, de lui écrire, où de lui faire parler. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes graces de la Belle qu'il n'avoit pas perduës par sa faute; & ne pouvant en venir à bout, il resolut de s'éloigner; & de dérober à son inhumaine le cruel plaisir qu'elle se faisoit de le voir soufrir. N'ayant donc confié son dessein qu'à un de ses amis pour lequel il n'avoit rien de reservé, il arrive à Ancone où il prit le nom de Sandolecio, & s'étant mis aux gages d'un marchand il s'embarqua avec lui pour Chipre. Le marchand le trouva si fort à son gré, qu'il lui donna non seulement de gros gages, mais l'associa avec lui quelque tems aprés, & lui confia la plus grande partie de ses afaires. Il s'en aquitta si bien & avec tant de bonheur, qu'il eut en peu de tems beaucoup de bien & beaucoup de credit. Quoi qu'il n'eût oublié ni sa Maîtresse ni son amour, & qu'il eût souvent des mouvemens qui lui faisoient souhaiter de revoir Florence, sept ans se passerent sans qu'il prît la resolution d'y retourner. Le hasard le détermina. Se promenant un jour tout réveur,

veur, & entendant chanter une chanson qu'il avoit faite autrefois au sujet de ses amours, il repassa d'un coup d'imagination le merite d'Hermeline, le plaisir qu'il avoit pris à la servir; & les graces qu'il en avoit reçûës, & resolut sur le champ de s'en retourner à Florence. Il s'embarque sans perdre de tems, & arrive à Ancone. De là il fit passer ses éfets à Florence à l'adresse d'un Corréspondant de son Associé, & ayant pris un habit de Pelerin, il les suivit le lendemain. Il logea à une Auberge que deux freres tenoient prés de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette maison dans l'esperance de voir sa Maîtresse; mais trouvant les portes & les fenêtres fermées, il crut où qu'elle étoit morte, où qu'elle ne demeuroit plus là. Il passe en suite fort chagrin devant la maison de ses freres, & les voit en deuil. Autre sujet d'étonnement. Il entre chez un Cordonnier voisin faisant semblant d'avoir besoin de quelque chose de sa boutique, & aprés un court dialogue il lui demande pourquoi ces gens étoient en deuil? Le Cordonnier répond que c'étoit à cause de leur frere Thedalde, qui aprés une assez longue absence étant de retour en cette ville y avoit été assassiné depuis quinze jours. Il me semble même avoir oui dire, ajouta le Cordonnier, qu'ils ont convaincu de ce crime un nommé Aldobrandin Palermini qui est en prison pour cela. Thedalde à ce qu'on dit étoit amoureux de la femme d'Aldobrandin, qui le surprit deguisé comme il venoit coucher avec elle.
Thedalde

Digitized by Google

Thedalde bien marri de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, & bien aise pourtant d'avoir appris que sa Maîtresse étoit encore pleine de vie, retourne à son logis la tête remplie de mille diférentes idées, & passe presque toute la nuit sans dormir. Comme il étoit couché au dernier étage, il entendit environ minuit marcher sur la maison, & vit en même tems une lumiere qui lui parut venir de haut. Il se leve & ayant tout doucement ouvert un petit guichet, il apperçût deux hommes, qui abordant une assez jolie femme qui les attendoit avec une chandelle à la main, lui dirent assez bas qu'Aldobrandin avoit été convaincu par sa propre confession de la mort de Thedalde, & qu'ils n'avoient plus rien à craindre pourvû qu'ils seussent garder le secret. Thedalde crut d'abord que s'étoit ses deux hôtes, & n'en douta plus lorsqu'ils les entendit ouvrir la porte & entrer chez eux. Thedalde déplora les égaremens ausquels l'esprit de l'homme est sujet, & avoit de la peine à concevoir comment ses freres avoient pû prendre un étranger pour lui : Il se representoit à combien de perils l'ignorances & la prevention exposoient les plus innocens, & combien étoit condamnable l'aveugle severité des loix, qui sous pretexte de découvrir la verité & de punir les coupables, fait souvent avoüer la fausseté par la violence des tourmens, & opprime les innocens. Aprés ces réflexions le reste de la nuit se passa à songer aux moyens de sauver Aldobrandin, & il crut les avoir trouvez. Lorsqu'il jugea qu'il

étoit

étoit tems d'agir, il s'en va passer devant la maison d'Hermeline, & trouvant heureusement la porte ouverte, il entre dans une petite Sale basse où étoit sa Maîtresse fort affligée & fondante en larmes. Ne vous tourmentez point, Madame, lui dit-il, en l'abordant, vous aurez bientôt matiere de joie. Vous êtes un Etranger, bon homme ; & comment pouvez-vous savoir ce qui m'aflige, & ce qui peut me rejouir ? Il n'y à qu'un moment, Madame, repliqua le Pelerin, que je suis arrivé ici, où Dieu m'a envoyé de Constantinople pour vous consoler, & delivrer vôtre mari du peril où il est. La Dame qui se défioit des gens à revelation, lui repliqua : Comment donc venant de si loin savez-vous qui nous sommes mon mari & moi ? Vous en jugerez, Madame, par ce que je m'en vais vous dire : Et sur cela il lui fit le détail de l'afaire de son mari, lui dit qui elle étoit, combien il y avoit de tems qu'elle étoit mariée, & plusieurs autres particularitez qui le firent prendre pour un homme de Dieu. Hermeline se jettant donc à ses pieds lui dit que puis qu'il étoit venu pour delivrer son mari, il n'y avoit point de tems à perdre. Le Pelerin la releva, & lui dit. Ecoutez bien, Madame, ce que j'ai à vous representer, & sur tout que ce soit pour vous un secret éternel. Dieu m'a revelé qu'un peché que vous avez autrefois commis vous à attiré cette afliction, & si vous ne le reparez vous ne serez pas plûtôt sortie de cette facheuse afaire que vous retomberez en une autre. J'ai commis bien des

pechez ;

Digitized by Google

pechez, repliqua la Dame; mais, sainte homme, faites-moi connoître celui dont vous parlez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le reparer. N'avez-vous point eu quelque Amant, dit alors le Pelerin? La Dame fut d'autant plus surprise de cette demande, qu'encore que l'ami de Thedalde qui seul en étoit informé eût lâché imprudemment quelques paroles sur ce sujet le soir que le faux Thedalde fut tué, elle ne croyoit pas que personne le seût. Poussant donc un profond soupir: Je vois bien, dit elle, que nôtre Seigneur vous revele tous les secrets, & par consequent il ne serviroit de rien de vouloir vous cacher quelque chose. J'ai aimé l'infortuné Thedalde que mon mari est accusé d'avoir assassiné. Je pleure sa mort tous les jours, & je vous avoüe que nonobstant la cruauté avec laquelle je le traitois en apparence, ni sa longue absence ni sa triste mort n'ont pû encore l'arracher de mon esprit. Thedalde qu'on dit que vôtre mari a tué, repartit le Pelerin, n'est point le Thedalde que vous avez aimé: Mais dites-moi je vous prie, Madame, que vous avoit fait vôtre Amant pour le traiter avec tant de cruauté? Rien du tout, répondit la Belle; mais m'étant une fois confessée à un maudit Religieux auquel je fus obligée de dire l'amour que j'avois pour Thedalde, & les graces que je lui faisois, il m'asseura que si je n'abandonnois incontinent ce commerce je brulerois éternellement dans les devorantes flammes de l'enfer; ce qui m'épouvanta tellement que je rompis tout à coup avec The-

dalde. Il tomba dans un si triste état, qu'à la verité s'il avoit perseveré, ma resolution n'auroit jamais pû tenir contre son amour: Mais il s'abandonna à son desespoir, & s'en alla. C'est ce peché, Madame, reprit le Pelerin, qui est cause de l'affliction où vous êté à present. Je sai tres-asseurement que Thedalde ne vous fit aucune violence. Vous le trouvâtes aimable, & vous l'aimâtes volontairement. Vous le traitâtes si bien, que vous l'obligeâtes à vous aimer mille fois plus qu'il ne faisoit auparavant. Cependant vous rompîtes avec lui brusquement sur un scrupule auquel vous auriez deu songer à l'avance. Vous lui aviez donné vôtre cœur; il le regardoit comme un tresor qui lui appartenoit; cependant vous le lui enlevez. C'est une espece de larcin. A l'égard de vôtre Confesseur, je suis Religieux, & je connois ces Messieurs là mieux que vous ne les avez connus jusqu'ici. Le tems corrompt les meilleures choses, & plus une chose est excellente, plus est-elle mauvaise quand elle vient à se corrompre. Les Religieux êtoient autrefois des saints personnages; mais aujourd'hui la plupart n'ont rien de saint que leurs habits: Encore sont-ils bien differens de ceux de la premiere institution. Ceux-ci êtoient de grosse êtoffe & fort êtroits, & ceux-là sont de fin drap & fort larges. Les Religieux de l'Antiquité ne desiroient rien tant que le salut des hommes, & les modernes n'en veulent qu'aux femmes & aux richesses. Ils ont inventé mille moyens pour êpouvanter les sots, & pour faire ac-

croire

Digitized by Google

croire aux bigots que l'expiation des pechez se fait par aumônes & par des Messes qu'on leur paye. Ainsi ils ont trouvé le secret de s'enrichir aux dêpens du public ; & comme ils savent que leur abondance ne consiste que dans la gueuserie des particuliers, il n'est rien qu'ils ne fassent & qu'ils ne disent pour les dêtacher des richesses afin d'en demeurer les seuls possesseurs. Ils dêclament contre l'usure & les gains illegitimes comme des choses qui menent à l'enfer ; mais quand ils sont chargez d'en faire les restitutions, ils en font sans scrupule des fonds pour parvenir un jour à la Prêlature si l'occasion s'en presente. Quand on leur reproche qu'ils prêchent & ne font pas, ils croient avoir bien répondu lors qu'ils ont dit, faites ce que nous disons, & ne faites pas ce que nous faisons ; c'est à dire remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patiens, pardonnez les injures, ne dites mal de personne. Mais à vôtre avis quel est le but de cette exhortation ? c'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposez aux vertus dont nous venons de parler, ce qu'ils ne feroient pas avec la même facilité & seureté si les particuliers s'en mêloient. Qui ne sait que sans argent les Moines ne sauroient être long-tems méchans ? Et comment peuvent-ils en avoir si les Seculiers le dêpensent en voluptez ? Alors il faudra travailler & bannir l'oisiveté ; vice favori des Moines. Si les particuliers s'attachent aux femmes, il faut que les Moines s'en dêtachent. Si ceux là ne sont patiens & ne par-

Digitized by Google

donnent les outrages, ceux-ci n'oseront pas deshonorer leurs familles. Si les Moines sont aussi saints qu'ils le veulent paroître, que ne suivent-ils l'exemple de Jesus-Christ, qui commença par faire, & puis enseigna? Ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication sont les premiers à seduire, je ne dis pas des Seculieres, mais même des Religieuses. Et j'en connois mille de ce caractere. Si c'est un peché de favoriser un Amant, c'est encore un plus grand peché de le tuer. Le premier est un peché naturel, & l'autre est un peché qui procede d'un mauvais cœur. Si vous n'avez pas tué le vôtre, vous avez fait tout ce qu'il falloit pour le faire mourir; & par consequent puisque vous avez été la cause de sa mort ou de son exil, vous n'été pas moins condamnable que si vous l'aviez tué ou exilé. Mais allons plus loin. Thedalde meritoit-il d'être traité de cette maniere? puis qu'il vous aimoit comme sa vie, ne deviez-vous pas au moins l'aimer un peu? Il avoit du merite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, & de la bonne mine; cependant un cagot ne vous a pas plûtôt parlé contre un galant homme, dont il vouloit peut-être occuper la place, que vous rompez avec lui sans rime ni raison. Vous en été punie à present. Vous avez voulu sans sujet faire mourir Thedalde, & vôtre mari court risque sans sujet de perdre la vie à cause de Thedalde. Si vous voulez donc sauver vôtre mari, il faut reparer l'injustice que vous avez faite à vôtre Amant. Il faut

s'il

Digitized by Google

s'il revient que vous lui rendiez vôtre bienveillance, & que vous l'aimiez comme vous avez fait autrefois. Je reconnois mon tort, répondit Hermeline, & je voudrois être en état de le reparer : Mais Thedalde est mort. Thedalde n'est point mort, repliqua le Pelerin, & vous le verrez plein de vie dès que vous voudrez lui rendre vôtre cœur. Vous été dans l'erreur, mon Reverend Pere. J'ai tenu Thedalde entre mes bras percé de plusieurs coups. J'ai arrosé son visage de mes larmes, & cela m'a même attiré quelques médisances. Pleût à Dieu fût-il en vie ! Sa presence ne me feroit pas moins de joie que la liberté de mon mari. Thedalde jugeant alors qu'il êtoit tems de se faire connoître, lui presenta un anneau qu'elle lui avoit donné dans le tems de sa faveur, & lui demanda si elle connoissoit cet anneau. Je le connois fort bien, repliqua-t-elle en soupirant. C'est un anneau que j'avois donné à Thedalde. C'est Thedalde qui vous le presente, Madame. Ne le reconnoissez-vous point ? Et en disant cela il ôta ses habits de Pelerin. Hermeline crut voir un homme de l'autre monde, & voulut prendre la fuite ; Mais Thedalde la retint & la rasseura. La Belle fut quelque tems dans le trouble ; mais enfin elle crut reconnoître sa voix, & ayant examiné son visage, elle ne douta plus que ce ne fût Thedalde. Il seroit difficile d'exprimer les caresses qu'elle lui fit, & celles qu'elle en reçut. Les premiers mouvemens êtant passez, Thedalde remit le reste à une autre fois parce qu'il n'y avoit point de tems

Digitized by Google

tems à perdre pour la liberté d'Aldobrandin ; qu'il trouva plus rempli des idées de la mort, que des esperances de la vie. Aussitôt que le prisonnier le vit, il crut que s'étoit un Confesseur qu'on lui envoyoit. J'ai eu pitié de vôtre innocence, Aldobrandin, lui dit Thedalde habillé en Pelerin, & je suis ici pour vous procurer la liberté. Je n'exige qu'une chose de vous, c'est qu'aprés que j'aurai fait voir vôtre innocence, vous vous reconciliez de bonne foi avec les freres de Thedalde vos parties, qui ne vous ont fait cette afaire que parce qu'ils vous ont cru coupable de la mort de leur frere. Quelque doux que soit le plaisir de la vengeance, répondit Aldobrandin, j'y renoncerai volontiers pour un ami si genereux. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, & dés à present je leur pardonne de bon cœur. Je suis tres-innocent du crime dont je suis accusé : Mais la providence à jugé à propos de me punir de cette maniere des autres pechez que j'ai commis qui ne sont pas en petit nombre. Le Pelerin satisfait de cette réponse, l'exhorta à prendre courage, & lui promit que le lendemain ne se passeroit pas, qu'il ne reçut d'agreables nouvelles.

En sortant de la prison il s'en alla chez un des Juges, qui étoit un homme éclairé & équitable. Je suis persuadé, Monseigneur, lui dit-il, que vous seriez faché de punir l'innocent pour le coupable ; & c'est ce qui me fait prendre la liberté de venir vous dire qu'Aldobrandin est entierement innocent de la mort de Thedalde, & vous dénoncer les veri-

tables

tables meurtriers. Le Juge qui n'étoit pas trop convaincu du crime d'Aldobrandin, & qui ne voyoit qu'à regret que presque tous les Juges opinassent à la mort, fut bien aise d'entendre ainsi parler le Religieux. Il l'interroge, & apprenant ce qu'il avoit entendu la nuit passée, il donne des ordres pour faire arrêter les deux hôtes du Pelerin. On n'eut pas la peine de leur donner la question. Ils avoüerent qu'ils avoient fait le meurtre pour lequel Aldobrandin alloit être condamné, par un simple soupçon de jalousie. Cela êtant fait Thedalde prend congé du Juge, & revient trouver sa Maîtresse qui l'attendoit avec impatience, & qui pour mieux le recevoir avoit voulu qu'on la laissât seule. Il lui apprit le succez de sa negotiation, l'asseura que son mari seroit remis le lendemain en pleine liberté, & pour celebrer cette agreable nouvelle il passa avec elle le reste de la nuit. Le jour approchant il entretint sa Maîtresse du denoüement qu'il avoit dessein de donner à la Comedie, la pria de garder le secret, & sortit pour apprendre l'état des affaires d'Aldobrandin. La Seigneurie pleinement convaincuë de l'innocence de l'accusé le fit remettre en liberté. Peu de jours aprés les coupables furent condamnez & executez. Tout le monde seut d'abord que la liberté d'Aldobrandin êtoit l'ouvrage du Pelerin. Les parens le vinrent remercier en habit de ceremonie chez Aldobrandin où il êtoit regalé & caressé, & sur tout de Madame Hermeline, qui êtoit mieux informée que les autres.

Digitized by Google

Plusieurs jours s'êtant passez en rejouissances, le Pelerin somma son Hôté de se reconcilier comme il l'avoit promis avec les freres de Thedalde, qui étoient dans la derniere consternation d'un changement si subit. Aldobrandin répondit qu'il étoit tout prêt de faire tout ce qu'il lui ordonneroit. Il faut, dit le Pelerin, que vous regaliez demain, & que vous fassiez inviter par moi les freres de Thedalde & leurs femmes, ausquels je ferai la proposition d'accommodement. Aldobrandin l'ayant laissé le maître de tout, il alla chez ses freres, & leur dit de si bonnes raisons, qu'il les obligea à faire une honnêteté à Aldobrandin, & de se reconcilier avec lui qui le souhaitoit de bonne foi : Et pour cet éfet il les pria pour le lendemain à dîner chez lui avec leurs femmes. Tout parut en habit de deuil ; la reconciliation se passa autant bien qu'on pouvoit le souhaiter, & chacun fit de son mieux pour se surpasser en honnêtetez. Le regal n'alla pas moins bien que le raccommodement, à un certain silence prés, qui procedoit des habits noirs que le Pelerin avoit ordonnez, & qui ne furent pas du gout de toutes les Dames. Il repara cette petite irregularite par la joie qu'il donna à la compagnie en se faisant connoître. Pour rendre vôtre joie complette, Messieurs & Dames, dit-il alors il ne vous faudroit que Thedalde. Il est avec vous, & vous ne le connoissez pas. Je m'en vais vous le montrer ; & en disant cela, il quitta son habit de Pelerin, & demeura en simple pourpoint. Il sembloit que tout le

monde

monde fut tombé des nuës. Chacun le regardoit attentivement, & chacun se défioit de ses yeux. Mais tout le monde demeura convaincu que c'étoit lui-même, aprés qu'il eut conté ses aventures, qu'il leur eut parlé amplement de la parenté, & de plusieurs autres choses qu'il n'y avoit que lui qui pût savoir. Ses freres & ses sœurs se rendirent à ces marques, & coururent l'embrasser. Aldobrandin & les autres en firent autant. Les femmes se jetterent à son cou les larmes aux yeux, & il n'y eut qu'Hermeline seule qui demeura froide & tranquille. Son mari en fut surpris, & lui en ayant fait des reproches publiquement. Elle lui répondit de même, qu'il n'y avoit personne qui lui fît plus volontiers des caresses qu'elle, & qui eût plus de sujet de lui en faire, puis qu'elle lui étoit redevable d'un Epoux qu'elle aimoit comme sa vie; mais que les mauvais contes qu'on avoit fait le jour qu'on pleuroit le faux Thedalde l'obligeoient à retenir les mouvemens de sa bonne volonté & de sa reconnoissance. Belle raison, repliqua Aldobrandin. Je lui dois ma liberté, & cela confond les calomniateurs. Faites, je vous prie, ce que vous devez, & ne vous embarrassez pas du reste. Hermeline qui ne demandoit pas mieux fut embrasser Thedalde, & lui fit mille amitiez. Tout le monde fut fort content d'Aldobrandin, & les honnétetez mutuelles rétablirent entierement la bonne intelligence entre la maison de Thedalde & celle d'Aldobrandin. Thedalde fit quitter les habits de deuil, & le regal qui avoit commencé

mencé par la tristesse, finit par la joie & par les divertissemens. Thedalde regala le lende-main, & plusieurs jours se passerent en fes-tins & en rejoüissances. On le regarda durant quelques jours comme un homme ressuscité. Ses freres mêmes n'étoient point tout à fait convaincus que c'étoit lui, & ne l'auroient peut-être jamais été, s'il ne fût arrivé une chose qui découvrit celui qu'on avoit pris pour lui. Des gens de Sarzane passant un [illegible] devant la maison de Thedalde, & le voyant à la porte coururent le saluer en l'appellant Fa-rivole. Il leur répondit en presence de [illegible] freres qu'ils le prenoient pour un autre. [illegible] effet ils reconnurent à la voix qu'ils s'étoient équivoquez, & lui demanderent excuse. [illegible] mais homme, lui dirent-ils, n'a mieux res-semblé à un de nos amis nommé Farivole, & il falloit vous entendre parler pour nous dé-tromper. Il y a un peu plus de quinze jours que nôtre ami vint ici, & depuis nous n'a-vons jamais pû savoir dequoi il étoit devenu. Ce que nous trouvons de diférent en vous outre la voix, c'est qu'il n'étoit pas habillé comme vous. Et comment étoit-il habillé, répondit le frere ainé de Thedalde? A peu prés comme nous, repliquerent les Etrangers. Cela & plusieurs autres circonstances qu'on apprit de ces Etrangers, ne laisserent plus à douter qu'on n'eût pris Farivole pour The-dalde, qui revenu tres riche vecut si sagement avec sa Maîtresse qu'ils n'eurent jamais le moindre démélé.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXVII.

Feronde prend une poudre qui le fait dormir si long-tems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en purgatoire. Il le ressuscite enfin, & lui fait avoüer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme.

IL y avoit en Toscane une Abaïe assez solitaire, dont l'Abbé qui étoit un Moine d'un âge

âge moyen passoit pour un homme de sainte vie à la débauche des femmes pres : Mais il le faisoit si secretement, que cela ne faisoit aucun tort à la reputation de sa sainteté. Il y avoit dans le voisinage de l'Abbaye un riche paisan nommé Feronde, homme materiel & stupide. Il fit connoissance avec l'Abbé, qui ne le recevoit que parce qu'il se divertissoit à ses dépens. Feronde avoit une jolie femme dont l'Abbé devint amoureux. Mais comme le mari étoit extrémement jaloux, & qu'il ne perdoit jamais sa femme de vûe, le Moine desesperoit de reüssir. Cependant il s'entretenoit toujour avec Feronde, qui menoit quelquefois sa femme à l'Abbaye. L'abbé les promenoit dans le jardin, & les entretenoit des choses saintes. Il fit si bien que la femme le prit pour un grand Saint, & ayant envie de se confesser à lui, en demanda la permission à son mari, & l'obtint. L'Abbé ravi d'avoir une telle penitente, ne crut pas devoir manquer l'occasion de faire quelque chose pour son amour. Le catalogue des gros pechez fut bientôt expedié : Mais les afaires du Domestique furent de plus longue discussion. Le Moine lui demanda si son mari & elle vivoient bien ensemble. Elle répondit qu'elle n'avoit rien à se reprocher ; mais que son mari étoit un homme dur & déraisonnable, qui la mettoit à bout par sa jalousie. Le Moine répondit qu'il étoit bien facheux qu'une femme comme elle eût afaire à un mari jaloux & dificile : Qu'il étoit bien persuadé qu'un entêtement si ridicule lui faisoit pas-

ser

sur de mauvais jours ; mais que la jalousie n'étant pas un mal incurable, il ne tenoit qu'à elle d'en faire guerir son mari, & qu'il lui fourniroit pour cela un remede infaillible, pourvû qu'elle fût secrete. La penitente promit tout ce qu'on voulut. Mais, mon Reverend Pere, dit-elle, comment pouvez-vous guerir mon mari de sa jalousie ? Il faut necessairement, répondit le Moine, l'envoyer en Purgatoire. Mais y songez-vous, mon Pere ? Peut-on aller en Purgatoire tout en vie, reprit elle ? Non dit-il, Il mourra avant que d'y aller, & quand il y aura été assez long tems pour être gueri de sa jalousie, nous prierons Dieu pour lui, & nous le ressusciterons. Mais en attendant qu'on le ressuscite, continua-t-elle, faudra-t-il que je demeure veuve ? Sans doute, répondit le Pere, car aprés être ressuscité s'il vous trouvoit avec un autre homme il reviendroit plus jaloux que jamais. Pour guerir mon mari de sa jalousie, ajouta-t elle, & pour me procurer plus de liberté que je n'en ai, je ferois toutes choses. C'est fort bien, reprit l'Abbé : Mais quelle recompense me donnerez-vous ? Tout ce qu'il vous plaira, mon Pere, répondit-elle, pourvû que je le puisse. Vous pouvez faire autant pour moi, lui dit-il alors, que je puis faire pour vous. Je veux vous redonner le repos, il faut que vous me redonniez la vie. Aimez-moi autant que je vous aime ; & comme je n'ai rien de reservé pour vous, n'ayez aussi rien de reservé pour moi. non pas même vôtre lit. La femme qui n'attendoit pas un pa-

reil

Digitized by Google

reil compliment de la sainteté de l'Abbé, lui en têmoigna sa surprise. Le Moine répondit, qu'elle devoit bien plûtôt être surprise de l'effet qu'avoit produit sa beauté, qui avoit fait envie à un homme qui n'a coutume de voir que les beautez celestes: Qu'encore qu'il fût Religieux, il êtoit fait comme les autres hommes, & que pendant que Feronde seroit en purgatoire il lui feroit compagnie, & lui serviroit de mari. Il lui rémontra de plus, que l'ame êtant le siege de la sainteté, les actions qui ne regardoient que le corps ne donnoient aucune atteinte à la sainteté, & qu'elle devoit avoir d'autant moins de repugnance à faire ce qu'il lui demandoit, qu'elle êtoit asseurée du secret, & qu'il avoit de beaux joyaux dont il prétendoit lui faire présent. La femme ayant les yeux baissez & ne répondant ni oui ni non, le Moine crut qu'elle êtoit êbranlée, & fit tant qu'il lui persuada par des raisons tirées de sa profonde sainteté, qu'il ne lui demandoit rien de criminel, & qu'elle feroit une bonne action d'accorder sa demande. Elle répondit donc enfin toute honteuse, qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit; mais qu'il falloit premierement que Feronde fût en purgatoire. Il y sera bientôt, dit l'Abbé. Tâchez seulement de l'envoyer au plûtôt à l'Abaïe. Et en disant cela il lui mit un anneau au doigt, qui ne fut pas inutile pour presser la conclusion.

Quelques jours aprés Feronde êtant venu au Convent, l'Abbé resolut de l'envoyer en purgatoire, par le moyen d'une poudre qui fai-

faisoit dormir plus ou moins de tems à proportion que la Dose étoit forte ou foible. Cette poudre étoit si extraordinaire, que pendant qu'elle agissoit, on cût dit que le dormant étoit mort. On en donna à Feronde pour le faire dormir trois jours. En suite on le promena dans le Cloître jusques à ce qu'il commençat à s'en dormir. Il tombe enfin tout à coup : on crie au secours, les uns apportent de l'eau, les autres du vinaigre pour faire revenir Feronde. Mais tout cela ne servant de rien, & Feronde ne donnant aucune marque de vie, on ne douta point qu'il ne fût mort. On en fit avertir sa femme & ses parens qui vinrent & qui pleurerent. On l'enterre enfin avec les ceremonies accoutumées; mais fort au large dans sa biere & dans son tombeau. La nuit ne fut pas plûtôt venuë que l'Abbé & un Moine Boulonnois son confident, tirerent Feronde de son cerceuil, & le porterent dans une cave obscure, qui servoit de prison aux Moines qui faisoient quelque fredaine. Pendant que Feronde dort l'Abbé prend ses habits, & va voir sa Maîtresse, qui se voyant en liberté, & bien recompensée lui accorde tout. Comme le Moine alloit & venoit souvent il fut quelquefois rencontré, & le bruit se répandit, que Feronde revenoit; mais sa femme qui savoit mieux ce qui en étoit que personne ne s'en mit pas fort en peine. Cependant Feronde étant reveillé, ne savoit où il étoit, lors que le Moine Boulonnois étant entré sous la forme d'un Ange avec des verges à la main lui en donna cinq ou

six

six fesfées qui lui firent tomber des larmes. Helas! où suis-je demandoit continuellement Feronde? En Purgatoire, répondoit le Moine. Je suis donc mort, reprit Feronde. Sans doute, repartit le Moine. A cette nouvelle Feronde commence à se pleurer, & à pleurer sa femme & son fils, disant les plus grandes folies du monde. Voici du pain & du vin, dit alors le Moine, que ta femme a envoyé pour faire prier Dieu pour toi, & que le Seigneur m'a commandé de te donner. Et quoi, reprit Feronde, est-ce que les morts mangent? Sans doute, repliqua le Moine. J'avois une bonne femme, continua Feronde: Mais helas! on ne connoît le prix des choses que quand on les a perduës. La faim le pressant il mangea & but, & se plaignit que sa femme ne lui avoit pas envoyé de trop bon vin. Le Moine alors recommençant à le discipliner, Feronde en criant lui demanda pourquoi il le batoit ainsi. Le Seigneur m'a ordonné, répondit le Moine, de t'en donner autant deux fois le jour, pour te punir d'avoir été jaloux, & d'avoir maltraité ta femme qui en usoit si bien avec toi. Ma femme étoit, il est vrai, dit Feronde, la meilleure femme du monde: Mais je ne savois pas que la jalousie fût un peché; & si je l'avois seu je n'aurois pas été jaloux. Cela t'apprendra, continua le Moine, à ne l'être plus si tu retournes au monde. Mais, repliqua Feronde, retourne-t-on au monde quand on est une fois mort? Tu y retourneras d'ici à mille ans, répondit le Moine. Mille ans, dit Feronde,

Feronde, c'est bien du tems : Cependant si j'y retourne, je te promets que je ne serai plus jaloux, & que je ne me plaindrai jamais d'elle que du mauvais vin, qu'elle m'a envoyé ce matin. Elle auroit bien pû aussi m'envoyer de la chandelle, car on ne voit goute ici, & me faire passer un lit. Elle t'a envoyé tout cela, repliqua le Moine : Mais on a brulé la chandelle à dire des Messes pour ton ame, & pour le lit tu l'auras aprés quelques jours de penitence ; car nous en avons tous ici. Mais dis-moi de grace, qui tu es, reprit Feronde. Je suis un mort comme toi, répondit le Moine : Et parce que j'ai été jaloux comme toi, Dieu m'a condamné à te batre jusques à ce qu'il ait décidé de nôtre destinée. Mais, continua Feronde, n'y a-t-il que nous deux ici? Nous sommes des millions, repliqua le Moine ; mais tu ne peux ni les voir ni les entendre, & eux aussi ne t'entendent ni ne te voient.

Pendant que Feronde étoit en Purgatoire, l'Abbé étoit avec sa femme dans un lieu plus agreable. Un petit accident assez ordinaire troubla la fête & interrompit leurs plaisirs. La femme devint grosse : elle en avertit l'Abbé aussitôt qu'elle s'en fut apperçuë. On crut alors qu'il étoit à propos de ressusciter le mari. Pour cet effet on lui donna de la même poudre pour le faire dormir quatre heures seulement, l'ayant premierement fait avertir que les prieres de l'Abbé, de sa femme, & de ses autres amis avoient obtenu de Dieu qu'il retournât au monde. Pendant qu'il dormoit

on lui redonna ses habits, & on le rapporta dans son tombeau. Feronde étant éveillé, & voyant un peu de jour au travers des fentes du tombeau, se mit à crier ouvrez-moi, ouvrez moi. Quelqu'un ayant entendu cette voix en avertit les Moines, qui coururent incontinent, & trouverent Feronde sortant de son tombeau qu'il avoit trouvé moyen d'entrouvrir. A ce prodige tout le monde prend la fuite. Les plus legers en allerent tout éfrayez porter la nouvelle à l'Abbé. Il ne fut pas plutot sorti pour aller voir ce grand miracle qu'il trouve Feronde, qui lui dit que ses bonnes prieres & celles de sa femme l'avoient ressuscité, & qu'il leur étoit bien obligé. L'Abbé lui répondit qu'il avoit prié Dieu pour lui de bon cœur, qu'il avoit beaucoup de joie d'avoir été exaucé, & l'exhorta d'aller au plutot consoler sa femme qui depuis sa mort n'avoit fait que pleurer. L'Abbé fit fort valoir à ses Moines la grandeur de ce miracle, & on en chanta le *Miserere*. Ceux qui virent Feronde d'abord s'enfuirent comme s'ils avoient vû un spectre. Sa femme même en eut peur, où du moins en fit semblant. Mais enfin tout le monde se rasseura quand on le vit parlant & racontant les tristes merveilles de l'autre monde, & les aventures qui lui étoient arrivées. Ce qu'il y eut de plaisant c'est qu'il crut de bonne foi être le pere de l'enfant dont sa femme accoucha dans la suite, soit qu'il ne comptât pas juste, ou qu'il s'imaginât que cette naissance étant aussi miraculeuse que sa pretendu resurrection,

tion ; il ne falloit pas s'attacher trop ſcrupuleuſement aux regles ordinaires. Comme Feronde rapportoit ſa reſurrection à la vertu des prieres de l'Abbé, la renommée de ſa ſainteté groſſit beaucoup dans l'eſprit de ceux qui furent perſuadez de la verité du miracle. Le reſſuſcité vecut depuis avec ſa femme ſans ſoupçon & ſans jalouſie ; & la femme & l'Abbé ſe virent le plus ſouvent qu'ils pûrent : Mais ce ne fut pas ſans rire de la bêtiſe du mari.

NOUVELLE XXVIII.

Gillete de Narbonne guerit le Roi de France d'une fistule & demande en recompense le Comte de Roussillon pour époux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roi, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maitresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se raccommode avec son mari.

Esnard

Digitized by Google

ESnard Comte de Roussillon fut autrefois un Seigneur de France, qui étant fort valetudinaire avoit toûjours auprés de lui un Medecin nommé Girard de Narbonne. Le Comte avoit un jeune fils qui s'apelloit Bertrand avec lequel il faisoit élever plusieurs enfans aussi jeunes que le sien, & entr'autres une fille de son Medecin nommée Gillete. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour Bertrand; mais les desirs croissant avec l'âge, cet attachement devint amour, & amour si grand, qu'on ne croyoit pas qu'une jeunesse si tendre pût être capable d'une si forte passion. Le Comte aprés avoir été malade toute sa vie mourut enfin, & laissa Bertrand son fils sous la tutelle du Roi de France que Bocace ne nomme pas. Ce Prince ayant fait venir son Pupile à la Cour, Gillete en fut fort afligée, & l'auroit suivi, si commençant déja à raisonner, elle n'avoit eu peur de choquer la bienseance. Elle eut bientôt occasion de se satisfaire. Le Roi ayant eu un accés à l'estomac, il lui resta une fistule que tous les Medecins ne pûrent jamais guerir. Gillete à qui son pere avoit laissé quelques secrets, crut pouvoir guerir le Roi, & partit incontinent pour se rendre à la Cour, où ses premiers soins furent d'aller voir son Amant, de l'accueil duquel elle eut sujet d'être contente. En suite elle trouva moyen de se faire introduire auprés du Roi, & le pria de lui faire voir son mal. Quand elle l'eut vû elle crut pouvoir le guerir, & ofrit d'y tra-

vailler. Ce Prince se moqua d'abord d'elle, & lui dit que tous les Medecins, & les plus habiles de son Royaume y ayant échoüé, il n'y avoit guere d'apparence qu'une fille de son âge pût y reüssir. Elle répondit qu'elle étoit fille de Girard de Narbonne dont la reputation étoit assez connue dans le Royaume ; qu'il lui avoit laissé quelques secrets ; que si Sa Majesté vouloit se mettre entre ses mains, elle répondoit sur sa vie, qu'elle le gueriroit moyenant l'assistance de Dieu en huit jours de tems, & que pour asseurance de la parole qu'elle donnoit, on pouvoit la mettre en prison, & la faire mourir de la mort la plus cruelle en cas qu'elle ne guerît pas Sa Majesté. Mais qu'aussi si elle le guerissoit, elle prioit Sa Majesté de lui donner ce qu'elle lui demanderoit, & qu'il pourroit lui donner sans interesser ni sa personne Royale, ni les Princes de son sang, ni le Royaume. Le desir de la vie si naturel à tous les hommes, & particulierement aux Rois qui ont plus de sujet de l'aimer que les autres, détermina ce Prince à accepter la proposition. Gillete composa donc une certaine poudre, avec laquelle elle eut entierement gueri le Roi en moins de huit jours au grand étonnement de tous ses Medecins, qui s'étoient flatez de lui voir porter la peine de sa temerité: Mais au lieu de cela ils eurent le chagrin de la voir caressée & estimée du Roi, qui lui dit qu'elle pouvoit faire sa demande, & qu'elle lui seroit accordée. On crut qu'elle alloit demander des richesses immensas, & les premieres charges de la

Cour;

Cour ; mais on fut bien étonné de lui voir demander le Comte Bertrand en mariage. Le Roi fit d'abord venir le Comte, & lui dit qu'il vouloit le marier avec cette Demoiselle qui étoit presente. Le Comte Bertrand convenoit qu'elle avoit du merite & de la beauté ; mais il representoit en même tems qu'une personne de sa qualité ne devoit pas ainsi s'encanailler, & que la disproportion étant si grande, il prioit Sa Majesté de le dispenser d'un pareil mariage. Le Roi répondit que puis qu'il ne se plaignoit que de la qualité, il en pouvoir donner puisqu'il en étoit le dépositaire, & ajouter à la qualité ce qu'il demanderoit de plus ; & qu'enfin les Rois de France n'étant pas accoutumez à être desobeïs, il lui conseilloit d'épouser cette Demoiselle, & l'assuroit qu'il auroit sujet d'être content. Ce conseil fut une loi pour le Comte ; mais une loi à laquelle il n'obeïr qu'à regret. Le Comte ne fut pas plutot épousé, qu'il pria le Roi de lui permettre d'aller consommer le mariage chez lui. Le Roi qui étoit quitte de sa parole lui accorda ce qu'il demandoit. Le Comte ne fut pas plutôt en chemin, qu'il quitte sa femme dans l'état où il l'avoit prise, & s'en va à Florence, où il demeura longtems au service des Florentins alors en guerre avec les Sienois.

La nouvelle mariée peu contente de sa destinée, croyant que le tems & sa bonne conduite rameneroient son mari, s'en vint en Roussillon, & y fut reçûe comme épouse du Comte. Elle trouva tout en grand desordre,

& remit tout en bon état par sa prudence en bien peu de tems. Cela lui aquit l'estime & l'amour des Grands & des peuples, & tout le monde blâmoit fort le Comte de traiter si mal une femme d'un si grand merite. Les choses étant dans le bon ordre où elles devoient être, elle envoya deux Gentilshommes à son mari, avec ordre de lui dire, que si elle étoit cause qu'il ne venoit pas en Roussillon, elle étoit prête d'en sortir pour le contenter. Le Comte répondit durement, qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit ; mais que pour lui il n'iroit demeurer avec elle que quand elle auroit au doigt l'anneau qu'il portoit, & qu'elle seroit accouchée de lui d'un garçon. L'anneau dont il parloit lui étoit fort cher, & il le portoit toujours à cause de certaine vertu qu'on lui avoit dit qu'il avoit. Les Envoyez n'en pouvant tirer autre chose, s'en revinrent rendre compte à leur Maîtresse du mauvais succez de leur Ambassade. La Comtesse bien chagrine ne savoit quel parti prendre. A la fin aprés avoir bien rêvé, elle fit assembler les plus considerables & les plus honnêtes gens du pays, & leur rémontra avec sa sagesse ordinaire, que le sejour qu'elle faisoit parmi eux les privant de la satisfaction de voir leur Seigneur, elle étoit resoluë de se retirer, & de passer le reste de sa vie en pelerinages : En effet elle les pria de pourvoir au gouvernement, & de faire savoir au Comte qu'elle s'étoit retirée resoluë de ne revenir jamais dans le Roussillon. On fit ce qu'on pût pour la détourner de ce dessein ; mais tout cela fut in-

inutile. Elle fit une bonne provision d'argent & de pierreries, & partit accompagnée d'un de ses parens & d'une servante, sans que personne seût où elle alloit. Elle ne fut pas plutot sortie du Comté de Roussillon, qu'elle se travestit elle & ses gens, & se rendit dans cet équipage à Florence le plus diligemment qu'elle pût. Elle alla loger chez une femme veuve, où elle fut quelques jours sans oser s'informer de son mari : Mais enfin le voyant passer en ruë à cheval à la tête de sa Compagnie, elle demanda à son Hôtesse qui étoit ce Monsieur là ? La veuve répondit que c'étoit un Gentilhomme étranger qui avoit un poste honorable dans les troupes de la Seigneurie, & qui se faisoit apeller le Comte Bertrand de Roussillon. La veuve ajouta qu'il étoit passionnement amoureux d'une fille de qualité du voisinage bien faite, mais pauvre, & qui auroit peut être déja fait une partie de ce que le Comte vouloit sans sa mere, qui étoit l'honnêteté & la vertu même. La Comtesse s'étant informée de la demeure & du nom de la mere & de la fille, alla les voir, & dit à la mere, qu'elle lui demandoit un moment d'entretien en particulier. Aprés les civilitez ordinaires, elles entrerent seules dans une chambre, & étant assises, la Comtesse lui dit sans détour qu'elle prenoit la liberté de lui demander un service qu'elle pouvoit lui rendre, & dont elle seroit recompensée à souhait : Mais que le secret étoit absolument necessaire. La Florentine répondit, qu'elle pouvoit compter sur le secret, & sur son petit

pouvoir

pouvoir autant que l'honnêteté n'y seroit pas blessée. Sur cette asseurance la Comtesse lui dit qui elle étoit, lui conta le commencement & le progrés de son amour, les suites de son mariage, & la réponse que son mari avoit faite aux Députez qu'elle lui avoit envoyez; & tout cela si naturellement & avec de si grands airs de sincerité & de verité, que la Florentine en fut d'abord persuadée, & eut pitié de ses malheurs. La Comtesse s'apercevant avec plaisir de ces favorables commencement, vint enfin au point capital, & lui dit, qu'ayant appris que son mari aimoit sa fille, il étoit en son pouvoir de lui faire avoir ce qu'elle souhaitoit. Je sai, ajouta-t-elle, que la Fortune n'a pas fait justice à vôtre merite, & que la pauvreté a empêché jusqu'ici que vôtre fille n'ait été mariée. Voyez ce qu'il vous faut pour la marier avantageusement, & vous le trouverez dans ma bourse en reconnoissance du bon ofice que je demande de vous. Il faut que vous fassiez dire à mon mari par une personne de confiance, que vôtre fille est préte de faire ce qu'il voudra, pourvû qu'elle soit asseurée qu'il l'aime veritablement, & que s'il veut l'en convaincre il faut qu'il lui envoie l'anneau qu'il a au doigt, & qu'on lui a dit qu'il aime tant. S'il l'envoie, vous me le donnerez. Ensuite vous prendrez jour avec lui pour le faire coucher avec vôtre fille, & me mettrez en sa place. Si Dieu veut que je devienne grosse d'un garçon, & que j'en accouche heureusement, je serai alors en état de lui faire tenir parole, &

de

de vivre heureusement avec lui. La Florentine qui avoit de la vertu & du cœur, fit d'abord de la dificulté, & craignit d'exposer sa fille à la médisance. Mais enfin considerant, qu'il y alloit de sa fortune, & que cela se faisoit pour une fin loüable, promit à la Comtesse de faire incessamment ce qu'elle souhaitoit. Le Comte eut de la peine à envoyer l'anneau ; mais enfin il l'envoya. Le jour pris le Comte vint, & au lieu de sa Maîtresse on le fit coucher avec sa femme en sorte qu'il ne s'apperçut jamais de l'erreur, quoi qu'il y couchât plusieurs fois. La Comtesse devint grosse, & accoucha de deux garçons. Elle ne se sentit pas plûtôt grosse qu'elle s'en retourna chez sa veuve, aprés avoir donné à sa bienfaitrice une somme tres-considérable pour ce tems là, & plusieurs pierreries de grand prix. La Florentine pour se débarasser du Comte, s'en alla secretement avec sa fille chez ses parens à la campagne. Le Comte de son côté n'eut pas plûtôt avis que sa femme avoit quitté le Roussillon, qu'il y revint. La Comtesse informée de son départ en eut de la joie, fit ses couches à Florence, & jugeant qu'il étoit tems de s'en retourner, elle se rendit à Montpellier avec ses deux enfans. Elle apprit là que son mari étoit à une de ses maisons de campagne, où il devoit avoir le jour de la Toussaint grosse compagnie de l'un & de l'autre Sexe. Elle y alla avec le même habit qu'elle avoit pris en partant, & arriva dans le tems qu'on alloit se mettre à table. Elle traversa la maison avec ses deux enfans

sur

ſur ſes bras, & voyant le Comte, elle ſe jetta à ſes pieds en pleurant. Je ſuis vôtre infortunée femme, lui dit-elle en l'abordant, & je viens vous ſuplier de vous ſouvenir de la réponſe que vous fites à Florence aux Gentilshommes que je vous envoyai. Voici vôtre anneau, & au lieu d'un garçon deux. Ainſi recevez-moi donc pour vôtre femme comme vous l'avez promis. Le Comte bien ſurpris reconnut fort bien ſon anneau; mais quoi que les enfans euſſent beaucoup de ſon air, il doutoit plus de cet article que de l'autre. La Comteſſe lui raconta comment la choſe s'étoit paſſée: Il en fut convaincu, loüa ſon ſens, ſa conſtance, & ſon afection; vaincu d'ailleurs par les prieres des Spectateurs, & ravi d'avoir deux ſi beaux enfans, il releva la Comteſſe, lui fit mille ambraſſades, la reçut pour ſa femme, & eut pour elle l'eſtime & l'amour qu'elle meritoit. Il lui fit prendre des habits convenables, & pluſieurs jours ſe paſſerent en cadeaux & en rejouiſſances.

NOU-

NOUVELLE XXIX.

Philippe renonce au monde, & pour dérober son fils aux attraits du beau Sexe, il l'éleve dans un bois dés sa plus tendre jeunesse, où l'enfant n'eut jusqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiseaux & des bêtes pour compagnes : Cependant il ne vid pas plûtôt des Dames qu'il en fut charmé.

La

LA nature se retrouve toujours en dépit de l'éducation, & le sexe à des charmes si particuliers, qu'il ne faut qu'un moment pour les faire triompher de la précaution la plus exacte. Il y avoit autrefois à Florence un Bourgeois d'assez basse naissance; mais riche, & assez entendu en plusieurs choses. Cet homme s'apelloit Philippe. Sa femme & lui s'aimoient passionnément, & bornoient tous leurs soins à se plaire reciproquement. La mort qui n'epargne personne vint rompre une union si parfaite, enleva la femme, & laissa Philippe avec un fils âgé d'environ deux ans, dans la plus grande afliction du monde. La perte de ce qu'il avoit de plus cher le toucha si fort, qu'il resolut de renoncer à la société, & de se consacrer lui & son fils au service de Dieu. Ayant donc donné tout son bien aux pauvres, il se confina dans un bois, où il bâtit une petite maison, & où il ne subsistoit que des charitez des bonnes ames. Ses soins particuliers furent d'élever son fils dans la pieté, & dans l'ignorance du sexe, & de le soustraire si fort à la societé, qu'il n'eut de compagnie qu'avec les oiseaux & les bêtes. Dix-huit ans se passerent sans que le fils sortît du bois, & sans qu'il seût qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Le pere allant un jour à la ville pour recueillir les charitez, son fils lui demanda où il alloit. Je m'en vais faire la quête à Florence, répondit le pere. Mon pere, reprit le fils, vous êtes vieux, & ne pouvez plus desormais soutenir la fatigue;

Dieu

Dieu peut vous retirer bientot, & cela étant dequoi deviendrai-je ne connoissant personne ? comment subsister avec les sauvages habitans de ces bois ? Que j'aille avec vous à Florence pour y connoître ceux de qui vous recevez des charitez. Cela étant fait, comme je suis plus en état que vous de supporter le travail, vous vous reposerez ici pendant que j'irai recueillir les charitez des bonnes ames. Le vieillard gouta fort une demande si raisonnable, & croyant son fils bien afermi dans la sainteté, & bien fortifié contre les tentations & les vanitez de la vie humaine, le meine d'abord à Florence. Le jeune homme comme s'il fût tombé des nues, arrétant ses yeux sur tous les objets qui se presentent, & ravi en admiration des Palais, des Eglises, & de tout ce qui s'ofroit à sa vûe, demande à son pere le nom de chaque chose. Pendant qu'il continuoit ses questions, & qu'il admiroit des beautez qu'il n'avoit jamais vûes, il vid une troupe de Dames propres & lestes qui venoient d'une nôce. Il ne les eut pas plutot considerées, que les autres objets ne le toucherent plus, & qu'il demanda à son père ce que c'étoit avec une émotion qui allarma le vieillard. Ne regarde point cela, mon fils, répondit le bon homme, c'est quelque chose de dangereux. Mais comment l'apelle-t-on, reprit le jeune homme ? Ce sont des Oies, mon fils, repliqua le pere. Le jeune homme charmé ne pût dés lors admirer autre chose, & pria son pere de faire en sorte qu'ils pûssent avoir une de ces Oies. Ne songe point

point à cela, mon fils, répondit le pere bien étonné : c'est une mauvaise chose. Mais, mon pere, repliqua le jeune homme, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites ? Je ne saurois que vous dire, mon pere ; mais il me semble que je n'ai encore rien vû de si beau & de si aimable. He mon pere ! de grace menons en une à nôtre bois : Ce sera moi qui prendrai le soin de la faire paitre. Le pere reconnut alors que la nature a plus de force que l'éducation, & se repentit d'avoir exposé son fils à une tentation dont tous ses soins avoient été inutilement employez à le garentir.

NOU-

NOUVELLE XXX.

Tancrede fait étrangler l'amant de sa fille ; & lui en envoye le cœur dans une coupe d'or : Mort de la Princesse qui s'empoisonne.

TAncrede Prince de Salerne eut pour tous enfans une fille, qu'il aimoit avec tant de passion, qu'il eut toutes les peines du monde à consentir qu'elle se mariât au fils du Duc de Capouë, ne pouvant se resoudre à la per-

Digitized by Google

dre de vûë. Elle fut presqu'aussitôt veuve que mariée, & revint incontinent chez son pere. Cette Princesse qui s'apelloit Sigismonde, étoit jeune, belle, & d'un esprit grand & élevé. Son pere qui l'aimoit toûjours avec la même ardeur, & qui avoit eu de la peine à la marier la premiere fois, n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle de son côté ne crut pas qu'il fût de la bienséance de lui faire connoître son penchant. Ne pouvant donc avoir un époux, elle resolut de choisir un Amant. Aprés avoir jetté les yeux sur tous les Cavaliers de la Cour de son pere, elle n'en trouva point qui fût plus à son gré, qu'un jeune Courtisan nommé Guichard, Cavalier d'assez basse naïssance; mais qui avoit en recompense beaucoup de vertu & de merite; qualitez que la Belle préferoit à tout. Comme elle avoit occasion de le voir souvent, & qu'elle connoissoit un homme d'un coup d'œil jusques dans le fonds du cœur, elle en devint en peu de tems si passionnée, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de le loüer publiquement. Le Cavalier qui n'étoit pas novice s'étant apperçu que la Princesse le regardoit de bon œil, ne pouvoit l'ôter de son esprit. Ils s'aimoient donc tous deux & ne savoient comment se le dire. La Princesse en trouva le moyen, ce fut de donner à Guichard un tuyau de canne, où il y avoit une lettre qui lui marquoit ce qu'il avoit à faire le jour suivant. Le Cavalier étant de retour chez lui, crut avec raison que Sigismonde ne lui avoit pas donné cette canne sans sujet. Il l'exa-
mine

mine, la trouve fenduë, il l'ouvre, & vit enfin la lettre. Il comprit fort bien ce qu'elle vouloit dire, & fut le plus joyeux de tous les hommes.

A un des coins du Palais il y avoit une vieille cave taillée dans le roc, & tirant son jour par un soupirail fait avec beaucoup de peine au travers de la montagne, & tout couvert de buissons & de ronces parce qu'il y avoit long-tems qu'on ne se servoit plus de cette cave. On y descendoit par un degré qui répondoit à une des chambres basses de l'apartement de la Princesse. Mais ce degré étoit si peu pratiqué, que personne ne s'en souvenoit. L'amour en fit souvenir Sigismonde; Elle ouvrit une grosse porte avec une peine extréme, & ayant visité la cave, & remarqué le soupirail, elle fit savoir à son Amant qu'il tâchât de descendre par là. Guichard informé par sa Maîtresse de la hauteur du soupirail, noüa une corde de distance en distance pour pouvoir monter & descendre, s'envelopa d'un manteau de cuir pour se garentir des épines, attacha un bout de sa corde à un arbre, & descendit la nuit suivante par ce soupirail dans la cave, où il passa la nuit. Le jour étant venu la Princesse écarta ses Demoiselles, & alla prendre son Amant, qu'elle conduisit dans sa chambre, où ils passérent la plus grande partie du jour sans interruption, avec tous les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Aprés avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même maniere, la Princesse ramena le Cavalier dans la cave, & aprés

en avoit refermé la porte, elle alla trouver ses Demoiselles. Guichard attendit la nuit, & sortit de sa caverne par le même chemin qu'il y étoit entré. La Fortune toûjours bizarre ne put voir sans jalousie les doux plaisirs de ces Amans. Le Prince venoit quelquefois seul à la chambre de sa fille, & passoit quelque tems avec elle en conversation. Sigismonde étant un jour avec ses Demoiselles dans un de ses jardins, Tancrede sans être ni vû ni entendu, monta dans la chambre de sa fille. Il trouva les fenêtres fermées & les rideaux du lit abbatus, & s'étant assis sur un carreau la tête appuyée contre le lit, & le rideau tiré sur lui, comme s'il eût voulu se cacher, il s'endormit là. La Princesse sachant que son Amant étoit au rendez-vous, se dérobe de ses Demoiselles, le vient tirer de son cachot, le mene à sa chambre, où sans autre examen ils se mettent tous deux sur le lit à leur ordinaire. Tancrede aprés avoir dormi quelque tems, se reveille, & entend les Amans qui marchoient plus vîte que le pas. Son déplaisir fût si grand, qu'il eut envie d'apeller du monde; mais enfin il eut assez de sang froid pour considérer que le meilleur étoit de ne point faire d'éclat, & de se venger à petit bruit. Les Amans furent assez long-tems ensemble, sans appercevoir le Prince: mais enfin s'étant separez, Guichard s'en retourna dans son trou, & la Belle au jardin. Le Prince tout vieux qu'il étoit, se glissa par une fenêtre, & se retira sans que personne le vit. La nuit suivante il mit des gens en senti-

Digitized by Google

cinelle ; & fit prendre Guichard empaqueté dans son manteau de cuir, comme il sortoit du soupirail. On le mena au Prince qui lui fit mille reproches,& lui dit la larme à l'œil, que les bontez qu'il avoit eu pour lui ne meritoient pas l'outrage qu'il lui avoit fait à ses yeux. Guichard ne s'excusa que sur la puissance de l'amour qui ne reconnoissoit point de Souverain, & fut gardé à vûë par ordre du Prince. Le lendemain il alla selon sa coutume à la chambre de sa fille, qui ne savoit encore rien de l'avanture, & lui dit les larmes aux yeux. Je comptois tellement, ma fille, sur vôtre vertu & sur vôtre honnêteté, qu'il ne me seroit jamais venu dans l'esprit, que vous fussiez capable de vous abandonner, je ne dis pas à un homme de la premiere qualité ; mais même à un homme d'une naissance fort au dessous de la vôtre. Est il possible que de tant de braves gens qui sont à ma Cour, vous vous soyez déterminée en faveur de Guichard, homme d'une naissance trés-obscure, & que j'ai tiré de la bassesse ? Mon déplaisir n'est pas à vôtre égard moins grand que mon embarras. Je ne sai ce que je dois faire de vous. L'amour que j'ai toûjours eu pour vous me parle en vôtre faveur, & la lâcheté que vous avez faite me solicite à la vengeance. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de Guichard que j'ai fait arrêter en sortant du soupirail, & que je suis resolu de sacrifier à ma juste colere. Mais avant que d'aller plus loin, sachons un peu ce que vous avez à dire.

Digitized by Google

Sigismonde voyant que son intrigue étoit découverte, & que Guichard étoit prisonnier, pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes; foibles armes, mais fort ordinaires au beau Sexe. Cependant comme elle avoit le cœur grand, elle vainquit ce mouvement de foiblesse, & sentant bien que son Amant étoit un homme mort, elle resolut de ne faire aucune priere pour elle, & même de ne guere survivre à son Amant. Je n'ai rien à vous nier, Monsieur, ni rien à vous demander., répondit-elle, non en femme afligée, ou qui a fait quelque faute; mais d'un œil sec, & d'un air tranquille & asseuré. Je ne veux émouvoir en ma faveur ni vôtre clemence ni vôtre amour. Tout ce que je dois faire est de deffendre mon honneur, & m'abandonner en suite à la grandeur de mon courage. J'ai aimé & j'aime encore Guichard. Je l'aimerai tant que j'aurai de vie, qui sera bien peu; & si l'on aime aprés la mort, je vous declare que je l'aimerai. La vertu de Guichard & les refus que vous avez fait de me remarier ont eu plus de part à cet amour que la foiblesse du Sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de bronze, vous pouviez bien vous imaginer que je n'en étois pas non plus. J'ai été mariée, je suis jeune, l'apparence de resister à un penchant si naturel. Ce n'est point le hazard qui m'a determiné en faveur de Guichard. Je l'ai préferé à tous les autres par réflexion, & son merite a été son Avocat. La bizarrerie de l'esprit humain a établi la distinction parmi les hommes. Si

Guichard n'est pas d'une naissance relevée, c'est la faute de la Fortune & non la mienne. Du tems d'Adam nous étions tous égaux, & c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi les hommes. Ceux qui en étoient les mieux partagez furent appellez nobles : Mais la corruption du cœur humain a depuis changé cette loi, qui ne subsiste à present que dans la nature des bonnes mœurs. Il est donc certain qu'à parler raisonnablement plus on a de vertu plus on est noble. Sur ce pied-là vous conviendrez aisément, pour peu que vous examiniez les choses sans prévention, que Guichard est le plus noble de vôtre Cour. Vos paroles aussi bien que mes yeux lui ont rendu ce têmoignage. Vous avez loüé Guichard plus que personne, & comme j'ai eu intérêt à l'étudier, je me suis convaincuë par moi-même que vous ne lui donniez rien de trop : Ainsi si je me suis trompée vous êtes la cause de mon erreur. Vous pourriez me reprocher avec plus de justice la pauvreté de Guichard : Mais ce seroit un reproche qui retomberoit sur vous, de n'avoir pas enrichi un homme d'un merite si distingué. Mais pour être pauvre on ne laisse pas d'être noble ; autrement que deviendroit la noblesse des Rois & Princes de l'antiquité qui ont été pauvres. Les richesses vont & viennent. Tel a autrefois gardé les Brebis & labouré la terre, qui est riche à present ; & tel est à present au faîte de la Grandeur & de la Fortune, qui sera bientôt reduit à la condition des Bergers. Quant à ce

que vous devez faire de moi, je n'ai rien à vous dire là dessus ; Suivez vôtre penchant ; Je n'ai aucune priere à vous faire pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon sang, si vous avez resolu de le faire. Peut-être vous en épargnerai-je la peine : Au moins puis-je vous asseurer, que je suivrai la destinée de Guichard. Ne pleurez donc plus, & nous faites mourir tous deux si vous croyez que nous l'ayons merité.

Le Prince savoit que sa fille avoit le cœur grand ; mais ne croyant pas qu'elle soutînt la gageure, & fit ce qu'elle disoit, il ne l'eut pas plûtôt quittée, qu'il fit étrangler Guichard. On lui arracha le cœur, & le Prince l'ayant mis dans une coupe d'or, l'envoya à sa fille avec ordre de lui dire, vôtre pere vous envoie ce present pour vous consoler de la perte de ce que vous aimez le plus, comme vous l'avez consolé de la perte de ce qui lui étoit le plus cher. Sigismonde ayant bien prevû ce qui arriveroit avoit fait un poison de la racine de certaines herbes pour l'avoir tout prêt au besoin. Elle n'eut pas plûtôt vû le present, & entendu le compliment que son pere lui faisoit faire, qu'elle ne douta point que ce ne fût le cœur de son Amant. Mon pere, dit-elle au porteur, a donné sans y penser, à ce cœur le tombeau qu'il meritoit. J'ai connu en tout qu'il avoit de l'amitié pour moi, mais il me le fait mieux connoître à present que jamais, par les honneurs qu'il rend à ce cœur. Faites lui en de ma part des remercimens, & lui dites que ce seront les

der-

derniers qu'il aura de moi. En disant cela elle baisa le cœur de son Amant une infinité de fois en faisant des lamentations qui frapoient & surprenoient également ses Demoiselles, qui ne savoient ce que c'êtoit que ce cœur, ni à quoi devoit aboutir une si lugubre ceremonie. Cœur qui m'a fait tant de plaisir, disoit la Princesse! Ta course est finie: Te voilà quitte des miseres & des traverses de la vie. Ton ennemi même a cru que tu meritois un tombeau d'or. Il ne faut plus pour achever tes funerailles que les larmes de celle dont ta vie faisoit toute la joie. Pere impitoyable! j'avois resolu de mourir d'un œil sec & tranquille: Mais je ne puis resister aux tendres mouvemens que m'inspire le plus beau de tous les cœurs. Cœur qui faisois toutes mes delices! aprés que mes justes larmes t'auront rendu les hommages que je te dois, je te suivrai dans l'autre monde. C'est le chemin de toute la terre, & mon devoir m'engage à le faire en ta compagnie. Aprés qu'elle eut abondamment pleuré & fait pleurer toutes ses Demoiselles, qui faisoient de leur mieux pour la consoler, elle se fit apporter le poison qu'elle mit dans la coupe, & l'ayant détrempé avec ses larmes elle l'avala d'un air asseuré, & se jetta incontinent sur son lit sans abandonner la coupe & le cœur de son Amant qu'elle tenoit colé au sien. Le Prince averti par une des Demoiselles de ce qui se passoit, se doutant de ce qui arriva courut à sa chambre; mais ce fut un peu trop tard. Il ne put la voir dans un si triste état sans

ſans faire éclater ſa tendreſſe par ſes larmes. Ne me donnez point, mon pere, lui dit la Princeſſe d'une voix mourante, des larmes qui me ſont inutiles & que je ne ſouhaite point. Mais s'il vous reſte encore un peu d'affection pour moi, ne me refuſez pas la derniere grace que je vous demande, qui eſt de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puiſque vous n'avez pas voulu que je vécuſſe contente avec lui durant ma vie dans le particulier. Le Prince étoit ſi afligé, qu'il ne put lui répondre, & ſe retira. Il ne fut pas plûtôt ſorti, que la Princeſſe ſentant les avantcoureurs de la mort, & ſerrant le cœur de ſon Amant contre le ſien, prit congé de ſes filles, & rendit le dernier ſoupir. Jamais afliction ne fut plus grande que celle du Prince. Il ſe repentit, mais trop tard de ſa cruauté, & fit enterrer les Amans avec pompe dans un même tombeau; pompe d'autant plus lugubre, que la Cour & la Ville pleurérent la tragique deſtinée de ces Amans infortunez.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXII.

Un Moine fit accroire à une femme de Venise que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha plusieurs fois avec elle sous la forme de cet Ange. Mais enfin surpris il se jetta par la fenêtre, & se sauva chez un pauvre homme, qui l'exposa le lendemain à la place de Saint Marc travesti en sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de son Ordre, il fut d'abord mis en prison.

Digitized by Google

LA Religion est ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; & cependant il n'y a rien dont on abuse davantage. Quoi qu'on puisse dire en general que c'est le manteau qui couvre ordinairement les passions les plus criminelles, on peut dire neantmoins que cette profane licence est le défaut favori des gens d'Eglise. Il y eut autrefois à Imola un scelerat du premier Ordre, & tellement reconnu pour tel, que quand il auroit été capable de faire une bonne action, on auroit cru que c'étoit un crime, tant il étoit perdu de reputation. Voyant donc qu'il étoit trop connu dans le pays de sa naissance, il vint à Venise à dessein de faire dans cette fameuse ville ce qu'il ne pouvoit faire dans les lieux où il étoit connu. Il fit le repentant & le devot, & comme s'il eût voulu pleurer ses pechez dans la retraite, il se fit Cordelier, & prit le nom de Frere Albert d'Imola. Jamais homme n'afecta mieux les dehors de la devotion, & jamais Cordelier ne parla mieux de la penitence & de la mortification. Enfin d'un scelerat de profession qu'il étoit, il devint tout à coup un grand Saint pour les dehors seulement; car pour le cœur il étoit toûjours le même. Quand il fut une fois Prêtre, il ne disoit jamais la Messe sans pleurer la *Passion* de Jesus-Christ: Et comme les larmes ne lui coûtoient rien, & qu'il en trouvoit quand il en avoit besoin pour faire la decoration de ses predications, il s'aquit en peu de tems une si grande reputation de sainteté, qu'on le faiso

faisoit executeur de presque tous les testamens. Saint François d'Assise n'eut jamais en ces quartiers plus de reputation que ce nouveau Cordelier, qui devint bientôt le Confesseur de tout ce qu'il y avoit de considerable de l'un & de l'autre Sexe. Il arriva qu'une jeune Agnez nommée Lisete, femme d'un riche marchand que des affaires de negoce avoient attiré en Flandres, vint se confesser à Frere Albert. Aprés qu'elle eut fait un catalogue assez superficiel de ses pechez, le Moine lui demanda si elle n'avoit point de Galant. La Belle fiere & orgueilleuse comme une Venitienne lui répondit d'un air chagrin : De quoi vous servent vos yeux, mon Reverend Pere ? Croyez-vous que mes beautez soient comme celles des autres ? J'aurois plus d'Amans que je ne voudrois si j'étois moins difficile. Mais comme mes agrémens sont extraordinaires, je les reserve aussi pour des personnes du premier rang. Elle dit mille extravagances de la même force au sujet de sa beauté qu'elle traita de celeste plus d'une fois. Frere Albert sentant d'abord que la Belle avoit une petite fluxion sur l'esprit, quoi qu'à cela prés sa beauté fût fort mignonne, crut que c'étoit son affaire, & en devint passionnément amoureux. Mais jugeant qu'il lui falloit une conjoncture plus favorable pour l'humaniser, il se contenta pour lors de la censurer doucement, & de lui remontrer que ce qu'elle disoit d'avantageux pour elle, étoit un effet de vaine gloire & d'amour propre qu'il seroit bon de moderer. Lisete qui n'entendoit

doit point de raillerie, lui répondit fiérement qu'il étoit un sot, & qu'il ne connoissoit pas la diférence qu'il y avoit d'une beauté à l'autre Frere Albert ne voulant pas l'aigrir davantage lui donna l'absolution & la renvoya. Quelques jours aprés il alla chez elle, & l'ayant prise en particulier il se jetta à ses pieds, & la suplia de lui pardonner ce qu'il lui avoit dit en la confessant, dont il disoit avoir été si sévérement châtié, qu'il venoit lui en demander pardon. Et qui est-ce qui vous en à ainsi châtié, dit d'abord Lisette? La nuit qui suivit vôtre confession, repliqua le Moine, étant à mon ordinaire en oraison dans ma celule, j'aperçus tout à coup une grande lumiére, & à peine m'étois-je détourné pour voir ce que c'étoit, qu'un beau jeune homme sauta sur moi, & me donna tant de coups de bâton qu'il pensa m'assommer. Aprés m'avoir ainsi maltraité je lui demandai qui il étoit, & pourquoi il m'avoit batu? Il me répondit qu'il étoit l'Ange Gabriel, & qu'il m'avoit châtié pour avoir eu la temerité de censurer les celestes beautez de Madame Lisete, qu'il aimoit aprés Dieu par dessus toutes choses. Ce fut à moi de lui demander pardon, & j'eus le bonheur de l'obtenir à condition que vous me pardonneriez aussi; car autrement il me menaça de me roüer de coups. Ha! Madame, que les Anges sont violens quand ils sont en colere! pardonnez-moi donc, Madame, & je vous dirai en suite ce que l'Ange me dit de plus. Lisete étoit ravie d'entendre des choses qui flatoient si agreablement

Digitized by Google

blement ſon idole, & les regardoit comme la verité même. Je vous l'avois bien dit, répondit-elle alors d'un ton de gravité, que mes beautez étoient celeſtes. Cependant je ſuis fachée du mal qui vous à été fait, & afin qu'on ne vous en faſſe plus, je vous pardonne à condition que vous me direz ce que l'Ange vous dit en ſuite. Vous êtes, Madame, la plus heureuſe de toutes les femmes, reprit le Cordelier. L'Ange Gabriel vous aime avec paſſion, & s'il n'avoit pas craint de vous déplaire, il y à déja long-tems qu'il ſeroit venu coucher avec vous. Mais ſi vous voulez que ce bonheur vous dure, gardez-vous bien de le publier. Il m'a donné ordre de vous dire qu'il veut venir paſſer une partie de la nuit avec vous quand vous le jugerez à propos: Et comme les Anges n'ont point de corps, il veut en emprunter un, & vous venir voir ſous la forme humaine. Dites-moi donc dans quel tems vous voulez qu'il vienne, & ſous la forme de qui? La Belle répondit niaiſement que ſi l'Ange l'aimoit, elle l'aimoit bien auſſi; que quand il voudroit lui faire l'honneur de la venir voir il ſeroit le trés-bien venu, & qu'il la trouveroit toûjours ſeule dans ſa chambre; mais que ce ſeroit à condition qu'il n'aimeroit jamais qu'elle; & qu'au reſte il viendroit ſous telle forme qu'il lui plairoit pourvû qu'il ne lui fit point de peur. Je vous demande une grace, Madame, reprit le Moine, en recompenſe du mal que j'ai reçû à cauſe de vous, c'eſt de trouver bon qu'il emprunte mon corps. L'Ange animant mon corps, il en-

envoyera mon ame en paradis, & l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. Il est juste, repliqua Lisete, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirez. Mais, Madame, ajoûta le Cordelier, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que l'Ange venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte comme font les autres hommes; ainsi vous donnerez ordre qu'il la trouve ouverte. Lisete l'ayant promis, Frere Albert la laissa si pleine de joie & d'impatience de voir son Ange, que la chemise ne lui touchoit pas au cul, & que chaque moment lui sembloit un siecle.

Frere Albert bien content de sa negotiation, se prepara au combat par plusieurs restaurans qu'il prit à l'avance; & si-tôt que la nuit fut venuë il s'en alla chez Madame Lisete accompagné d'un autre Moine. D'abord qu'elle le vit entrer dans sa chambre en habit blanc, elle se mit à genoux devant l'Ange; mais l'Ange l'ayant relevée lui donna sa benediction, & lui fit signe de se coucher. Elle obéït incontinent, & l'Ange la suivit de prés. Frere Albert êtoit bel homme, & d'une constitution vigoureuse; ainsi se voyant avec Lisete qui êtoit fraîche & délicate, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour lui faire connoître, que les Anges de sa taille en savoient plus que son mari. La scene fut autant bien remplie que la Belle pouvoit le souhaiter, & les intermedes ne furent employez qu'à s'entretenir de la gloire celeste. Le jour êtant

Digitized by Google

étant prêt à paroître, l'Ange jugeant qu'il étoit tems de se retirer, prit des mesures pour son retour, & alla retrouver son compagnon, que la gouvernante avoit fait coucher avec elle de peur des esprits. Madame Lisette n'eut pas plûtôt dîné qu'elle alla trouver Frere Albert pour lui conter son aventure, & ce que l'Ange Gabriel lui avoit dit de la gloire celeste; à quoi elle ajoûta mille visions, sans neantmoins parler du principal. Albert lui répondit qu'il ne savoit comment elle se trouvoit de lui: mais qu'il savoit bien, que s'étant aparu à lui la nuit passée, pour savoir le succez de son ambassade, il avoit fait passer son ame dans un lieu de délices, où elle avoit demeuré jusques au matin; mais que pour son corps il ne savoit ce qu'il en avoit fait. Vôtre corps, répondit Madame Lisete, a été toute la nuit entre mes bras avec l'Ange Gabriel; & pour vous en convaincre, regardez sous vôtre teton gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'éfacera de long-tems, & qui n'est que l'impression d'un baiser plein d'ardeur que j'ai donné à l'Ange. Aprés un assez long entretien de la même force, Lisete s'en retourna chez elle, où le Cordelier Angelique lui rendit plusieurs visites sans le moindre contretems. Mais à la fin l'innocence de Madame Lisete lui fut fatale. Etant un jour avec une de ses compagnes, & la conversation étant tombée sur la beauté des femmes, elle ne manqua pas de relever la sienne par dessus celle des autres. Si vous saviez, ma chere, lui dit-elle, à qui j'ai l'honneur de

plaire, vous donneriez la préferance à ma beauté. L'Amie bien aise de savoir ce qu'elle vouloit dire, répondit que cela pouvoit être vrai ; mais qu'à moins de savoir à qui elle plaisoit, un autre qu'elle auroit bien de la peine à le croire. Je ne devrois pas le nommer, ma chere, dit alors bonnement Lisete : Mais comme je n'ai rien de reservé pour vous, je vous dirai que c'est l'Ange Gabriel, qui m'aime comme soi-même, & qui me trouve la plus belle femme du monde, au moins me l'a-t-il dit ainsi. L'Amie eut de la peine à s'empêcher de rire ; mais comme elle étoit bien aise de la faire causer, elle lui répondit d'un air serieux, que si l'Ange Gabriel étoit son Amant, & qu'il lui eût dit cela, elle étoit persuadée qu'il n'y avoit rien de plus vrai : Mais qu'au reste elle avoit bien de la peine à croire que les Anges fissent des choses de cette nature. Ma chere, vous êtes dans l'erreur, repliqua Lisete. Je vous asseure que c'est un autre homme que mon mari. Au reste il m'a protesté qu'on fait l'amour au ciel aussi bien que sur la terre, & qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'y a point de beauté celeste qui égale la mienne ; Il vient même souvent coucher avec moi. L'entendez-vous maintenant ? L'Amie avoit une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire tout son saoul de l'innocence de Lisete. S'étant trouvée dés le soir même à une grosse compagnie de femmes, elle les régala de l'amour Angelique de Madame Lisete, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes le dirent à leurs maris

maris & à d'autres femmes, & enfin l'avanture passa par tant de mains, qu'en moins de deux jours ce fut une chose publique. Les Beaufreres de Lisete en ayant été informez, resolurent de savoir comme cet Ange étoit fait. Frere Albert ayant eu le vent que la Belle avoit babillé, l'alla voir une nuit, pour lui faire connoître son imprudence. Mais comme les Beaufreres étoient en sentinelle, & l'avoient vû entrer, à peine étoit il des habillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Frere Albert fut d'abord au fait, & ne voyant point d'autre parti à prendre, il se jetta par une fenêtre dans le grand canal qui étoit au dessous, & le traversa à la nage sans s'être fait aucun mal. Il se jetta dans une maison qu'il trouva ouverte, & pria un bon homme qui y demeuroit de lui sauver la vie. Frere Albert donna un si beau tour à son avanture, qu'il toucha le bon homme. Le jour étant venu le bon homme sortit, laissant Frére Albert enfermé. Les Beaufreres n'ayant point trouvé l'Ange dirent mille injures à Lisete, & se retirérent avec les nipes de l'Ange Gabriel. Cependant l'avanture s'étant déja répanduë, le bon homme entendit dire à la place de Realte, que l'Ange Gabriel ayant été surpris couché avec Madame Lisete, avoit passé le grand canal à la nage, & qu'on ne savoit dequoi il étoit devenu. Il crut d'abord que cet Ange étoit l'homme qu'il avoit chez lui. Il s'en revient, le questionne, le reconnoît, & le menace de le livrer aux parens de Lisete à moins qu'il ne lui donne cinquante

Digitized by Google

Ducats. Frere Albert trouva moyen de faire la somme demandée, & pria son hôte de le faire évader. L'hôte lui dit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen pour le faire seurement. Il se fait aujourd'hui une cérémonie à la place de Saint Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manieres je vous y menerai ; & quand la cérémonie sera finie, je vous conduirai de là en lieu de seureté. Car afin que vous le sachiez, ajoûta le bon homme, les parens de Madame Lisete ayant eu avis que vous êtes chez moi, ont mis tant de gens sur les avenuës, qu'il n'est pas possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains, à moins que vous ne vous resolviez à faire ce que je vous dis. La peur détermina Frere Albert, & le fit consentir au déguisement proposé. Le bon homme donc le graissa de miel, le couvrit de Duvet, & le mit dans l'état qu'il falloit pour paroître en vrai sauvage. En suite il fit publier à son de Trompe, que qui voudroit voir l'Ange Gabriel, n'avoit qu'à se trouver à la place de Saint Marc. Il ne fut pas plûtôt en ruë tenant son sauvage par une chaîne, & le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens, qui crioient confusément comme s'il eût été question d'une merveille. Arrivé à la place de Saint Marc, il attacha son souvage à un pilier, & le laissa exposé aux mouches pendant plusieurs heures. Voyant donc que la place étoit pleine de monde, il fit semblant de détacher son sauvage, & lui

lui ôta le Duvet qu'il avoit sur le visage, criant de toute sa force, Messi urs, voici l'Ange Gabriel qui est descendu du ciel en terre pour consoler durant la nuit les Dames de Venise. Frere Albert êtant incontinent reconnu, il se fit une huée d'un demi-quart d'heure. Il n'y eut point d'injure qu'on ne lui dît, & chacun se fit un devoir de lui jetter quelque ordure au visage. Les nouvelles en êtant venuës au Convent, on fit sortir six Cordeliers qui lui apportérent un habit, & le ramenérent au Convent suivis d'une foule de peuple qui faisoit des huées continuelles. Frere Albert fut mis en prison, où l'on dit qu'il mourut de déplaisir & de misere peu de tems aprés.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXXII.

Avanture de trois sœurs & de leurs Amans.

IL y avoit à Marſeille un riche marchand nommé Narnald Cluade, homme de baſſe naiſſance, mais tout plein d'honneur & de bonne foi. Sa famille étoit nombreuſe, & il avoit entr'autres enfans trois filles, & dont la plus jeune avoit quatorze ans. On étoit ſur le point de les marier, & l'on n'attendoit que

Digitized by Google

que le retour de leur pere, qui étoit en Espagne pour les afaires de son commerce. L'une de ces filles s'appelloit Nanete, l'autre Madelaine, & la troisiéme Bertelle. Un jeune Cavalier nommé Restagnon aimoit Nanete, & en étoit aimé. Restagnon avoit peu de bien; mais comme ce défaut étoit reparé par la bonne mine, & par la finesse de l'esprit, il avoit seu gagner le cœur de la Belle, & en avoit obtenu des faveurs anticipées. Pendant que Restagnon joüissoit tranquilement de son bonheur, deux jeunes Cavaliers dont l'un se nommoit Foulques, & l'autre Huguet devinrent amoureux des deux sœurs de Nanete; le premier de Madelaine, & l'autre de Bertelle. Restagnon fut d'abord informé de cette intrigue par le moyen de Nanete, & resolut de profiter de l'occasion pour se tirer de la pauvreté où il étoit. Il fit connoissance avec eux, & les accompagnoit souvent chez leurs Maîtresses, où il avoit le plaisir de voir la sienne en même tems. Etant donc devenus amis intimes, il les regala un jour chez lui, & aprés les avoir asseurez de la sincerité de son amitié par les raisons les plus fortes qu'il put s'imaginer, il leur dit qu'il avoit une pensée qu'il étoit bien aise de leur communiquer. J'aime Nanete, mes amis, leur dit-il, & vous n'aimez pas moins ses deux sœurs. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, j'ai un moyen pour nous rendre heureux tous trois. Vous êtes riches, & je ne le suis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens, & convenir d'un lieu où nous puissions nous re-

tirer & vivre en commun, je m'engage à faire suivre les trois sœurs avec la meilleure partie du bien de leur pere ; & cela étant quel bonheur sera comparable au nôtre ? Les deux Cavaliers passionnez outre mesure ne balancerent point à accepter le parti. Quelques jours aprés Restagnon trouva moyen d'avoir un tête à tête avec Nanete, & lui communiqua l'accord qu'il avoit fait avec les Amans de ses sœurs, la supliant de faciliter les choses autant qu'il lui seroit possible ; A quoi elle consentit d'autant plus volontiers, qu'elle se verroit par ce moyen en pleine liberté de joüir sans obstacle de la compagnie de son Amant. Elle l'asseura qu'elle feroit faire à ses sœurs tout ce qu'il seroit necessaire, & qu'il n'avoit de son côté qu'à disposer les choses pour la retraite. Restagnon informa les autres d'un si heureux commencement ; & aprés avoir choisi l'Isle de Candie pour le lieu de leur séjour, ils vendirent ce qu'ils avoient de fonds sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, & achetérent une Fregate qu'ils armérent secretement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile. Nanete trouva ses sœurs si bien disposées, & leur dit tant de choses, qu'elles attendoient le départ avec une extrême impatience. Ce moment si souhaité étant enfin venu, les trois sœurs qui avoient pris leurs mesures à l'avance, trouvérent moyen de mettre la main sur l'argent, & sur les joyaux de leur pere, & en prirent autant qu'elles purent en emporter. Dans cet équipage elles allérent trouver leurs Amans qui

les

Digitized by Google

les attendoient, & s'embarquérent incontinent. Ils firent force de voiles, & comme le vent étoit assez favorable, ils arrivérent bien-tôt à Genes, où ils firent quelque sejour pour se rafraîchir. Arrivez heureusement en Candie, ils s'établirent prés de la ville de ce nom, & achetérent de fort belles maisons, où ils vivoient trés-splendidement. Grosse meûte, force oiseaux, festins continuels, & grands divertissemens avec leurs Maîtresses. Bref ils ne s'êtoient tous jamais trouvez mieux, & n'avoient plus rien à desirer. Mais comme on se dégoûte enfin de tout, & que les plaisirs même perdent ce goût exquis qui les fait estimer, quand ils sont en trop grande abondance, Restagnon passionné de Nanete dans le tems qu'il ne la voyoit qu'à la derobée, se refroidit dés qu'il s'en vit le maître. S'étant donc trouvé en regal chez un Gentilhomme du pays, il y vit une jeune fille qui lui pleut extrémement. Nanete s'étant apperçuë des soins & des assiduitez de Restagnon pour cette fille, devint tellement jalouse, qu'il ne pouvoit faire un pas qu'elle n'en fût informée, & ne lui fit mille outrageans reproches. Comme les dificultez enflament le desir, plus Nanete faisoit d'éforts contre sa Rivale, plus augmentoit-elle la passion que Restagnon avoit pour elle. Elle tomba dans une melancolie extréme, & eut autant d'aversion qu'elle avoit eu auparavant d'amour pour Restagnon : Elle se mit même en tête, & peut-être avec raison, qu'il avoit reçû de sa Rivale des faveurs qu'elle croyoit qu'il ne devoit re-

Digitized by Google

cevoir que d'elle. S'abandonnant donc alors à son ressentiment & à sa fureur, elle résolut de se défaire de son infidéle. Pour cet éfet elle s'adressa à une vieille Gréque, savante en l'art d'empoisonner, qui lui donna une certaine eau, qu'elle fit prendre à Ressagnon un jour qu'il étoit fort échaufé, & qu'il ne s'attendoit à rien moins qu'à cela. Comme le poison étoit extrémement violent, Ressagnon ne vêcut qu'une nuit. Les quatre autres pleurerent beaucoup le mort, & Nanete ne fit pas mal son devoir pour l'exterieur au sujet des doléances. Quelques mois aprés la vieille Grecque fut arêtée pour crime, & déclara dans les tourmens de la question la part qu'elle avoit eu à la mort de Restagnon. Sur cette déclaration le Duc de Candie fait arrêter Nanete qui avoüa sans question tout ce qui s'étoit passé. Foulques & Huguet furent bien surpris quand ils apprirent pourquoi Nanete avoit été arrêtée, & n'oublierent rien pour la garentir de la peine qu'elle meritoit : Mais toutes leurs peines furent inutiles, & il sembloit que le Duc eût resolu de ne lui faire aucune grace. Madelaine qui étoit jeune & belle & à qui le Duc avoit long-tems fait l'amour sans succez, crut qu'un peu de complaisance pourroit sauver sa sœur. Dans cette vûë elle fit dire au Duc qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, pourvû qu'il lui rendît sa sœur, & qu'il fût secret. L'Ambassade ne déplcut pas au Duc, & enfin l'amour l'emporta sur la raison & sur la justice. Ayant donc fait arrêter Foulques & Huguet avec le consente-
ment

ment de sa Maîtresse, sous prétexte qu'ils avoient eu part à la mort de Restagnon, il se rendit secretement chez elle, & fit courre le bruit qu'il avoit fait noyer Nanete, qu'il ramena à sa sœur, la priant de lui continuer son amitié, & de faire éloigner la coupable, de peur qu'il ne fût obligé de la faire punir, si l'on venoit à savoir le fait. Aprés quelques jours de prison, Foulques & Huguet furent relâchez: Et comme ils ne doutoient pas que Nanete n'eût été noyée, ils se mirent en devoir d'en consoler ses sœurs. Quelque soin que Madelaine prît de cacher Nanete, Foulques s'aperçut neantmoins qu'elle êtoit chez lui, & en fut fort étonné. Il se souvint incontinent de l'amour que le Duc avoit eu pour Madelaine, & ne douta point qu'il n'eût été la victime du crime de sa sœur. Madelaine fit merveilles pour lui déguiser la verité; mais ces merveilles ne le persuaderent point, & grossirent au contraire si fort ses soupçons, qu'aprés plusieurs questions accompagnées d'emportement & de fureur, il la contraignit d'avoüer ce qui s'êtoit passé. Elle eut beau lui demander quartier avec cris & larmes, rien ne fut capable de désarmer sa colere, & de l'empêcher de lui passer son épée au travers du corps. Il n'eut pas plûtôt fait le coup, que craignant le ressentiment du Duc, il alla trouver Nanete, & lui dit d'un air gai, qu'il venoit la prendre pour la dérober à la cruauté du Duc, & satisfaire à la parole que sa sœur avoit donnée de la faire éloigner. Nanete qui n'avoit que trop de sujet de crainte, ne balança

lança point à le ſuivre , & ſans ſonger à prendre congé de ſa ſœur , ils ſortirent tous deux au commencement de la nuit , gagnérent le plus proche , & s'embarquérent ſans qu'on ait jamais ſeu où ils êtoient allez. Le Duc averti que ſa Maîtreſſe avoit ête maſſacrée , fit prendre Huguet & ſa Maîtreſſe qui ne ſavoient encore rien ni de la mort de Madelaine , ni de la fuite des autres. Les tourmens qu'on leur fit ſouffrir les contraignirent de confeſſer qu'eux & les fuyards êtoient coupables de la mort de Madelaine. Et comme il n'y avoit que la mort à attendre aprés une telle confeſſion , ils trouvérent moyen de corrompre leur Concierge , & ſe ſauvérent avec lui à Rhodes , où ils finirent leurs jours dans une extréme miſere.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXXIII.

Gerbin contre la foi des traités donne bataille à un vaisseau de Tunis, à dessein d'enlever la fille du Roi qui y étoit. Les Barbares connoissant le dessein de Gerbin tuent la Princesse Gerbin s'empare du vaisseau, & ne fait quartier à personne ; puis de retour à la Cour eut la tête tranchée.

L'Amour

Digitized by Google

L'Amour n'entre pas toûjours par les yeux ; mais se glisse quelquefois par les oreilles. Et c'est ce que fera voir la Nouvelle suivante. Guillaume II. Roi de Sicile eut deux enfans de sexe different. Le garçon s'apelloit Roger, & la fille Constance. Roger mourant avant son pere laissa un fils appellé Gerbin, que le Grand-pere fit élever avec beaucoup de soin. L'art joint avec la nature en fit un Prince accompli, & le rendit celebre par sa vaillance & par sa vertu, non seulement dans le Royaume, mais aussi dans les pays étrangers, & sur tout en barbarie. La renommée porta le bruit de son merite jusqu'à la fille du Roi de Tunis, qui êtoit alors tributaire de la Sicile. Cette Princesse passoit au jugement de ceux qui l'avoient vûë pour la plus belle personne que la nature eût jamais formée, & pour la plus accomplie soit pour l'esprit, soit pour le corps. Elle prenoit un plaisir particulier d'entendre parler des grands hommes ; & on lui dit tant de merveilles de la valeur & des autres vertus de Gerbin, que le concevant comme un homme extraordinaire, elle ne put s'empêcher de l'aimer sur le simple recit qu'on lui en faisoit. La beauté & le merite de la Princesse de Tunis ne faisoient pas moins de bruit en Sicile, que la valeur & les grandes qualitez de Gerbin en faisoient à Tunis ; & l'on peut dire que si la Princesse aimoit le Prince sur la foi des recits, le Prince ne l'aimoit pas moins. Il desiroit passionnément de la voir, & en attendant qu'il pût se satisfaire, il lui faisoit

faisoit faire des complimens par deux de ses amis qui alloient à Tunis, avec ordre de lui faire savoir du mieux qu'il se pourroit l'estime qu'il avoit pour elle. Il trouva même moyen de lui faire ofrir ses services & sa personne par un Envoyé travesti en marchand, qui fit semblant d'avoir des joyaux à lui vendre. Elle reçut favorablement l'Ambassadeur & l'ambassade, & répondit autant obligeamment qu'on pouvoit le souhaiter, par une de ses plus belles bagues qu'elle envoya au Prince, & qu'il reçut comme un gage de l'amour reciproque qu'elle avoit pour lui. Ils s'écrivirent plusieurs fois, s'envoyerent mutuellement des présens par le même Ministre, & souhaiterent avec une égale passion de se voir de plus prés. Mais comme le commerce fut long & secret, il arriva que le Roi de Tunis promit sa fille en mariage au Roi de Grenade. La Princesse fut dans la derniere afliction de cet engagement, & eut vingt-fois envie de se dérober, & de venir trouver son Amant : Mais le peu d'apparence qu'elle voyoit à réussir l'empêcha de rien hasarder. Gerbin de son côté étoit au desespoir de ce mariage, & songeoit à enlever sa Maîtresse s'il arrivoit qu'on l'amenât par mer à son mari. Le Roi de Tunis ayant eu le vent de cette amourette & du dessein de Gerbin; convaincu d'ailleurs de la bravoure de ce Prince, & de l'impossibilité où il seroit de lui resister, envoya des Ambassadeurs au Roi de Sicile pour lui notifier le mariage de sa fille, & pour lui demander son approbation & un Sauf-conduit qui le

mît

mît à couvert de toute insulte. Le Roi de Sicile qui n'avoit rien seu des amours de Gerbin, accorda tout ce qu'on lui demanda, & pour preuve de sa bonne foi il envoya un de ses gants au Roi de Tunis. Le Barbare n'eut pas plûtôt reçu le tout, qu'il fit partir sa fille sous bonne escorte sur un vaisseau de guerre pourvû de tout ce qui êtoit nécessaire. La Belle voyant les préparatifs qu'on faisoit pour son départ, eut le tems de faire partir secretement un homme pour Palerme, avec ordre de salüer Gerbin de sa part, & de lui dire qu'elle partoit en peu pour Grenade, & qu'elle s'attendoit qu'il lui feroit connoître en cette occasion, s'il êtoit aussi brave qu'il en avoit la reputation, & s'il l'aimoit autant qu'il avoit voulu lui faire croire. Gerbin se trouva dans un grand ambarras à cause du Sauf-conduit, qu'il savoit que le Roi son Grand-pere avoit donné : Cependant resolu de sacrifier tout à son amour & à sa reputation, il part pour Messine, fait armer promptement deux Galeres sur lesquelles il mit des gens choisis, & prend la route de Sardigne, où il crut que la Princesse passeroit. A peine y fut-il arrivé, qu'il vit paroître le vaisseau de sa Maîtresse, qui venoit à petit vent. Gerbin exhorta les siens à se battre en braves gens, & les anima par l'esperance du butin, leur déclarant qu'il ne vouloit pour sa part que la Princesse qui l'obligeoit à prendre les armes, & qui êtoit sur le vaisseau barbare. Chacun ayant répondu par de grands cris, les Trompétes sonnent, tout le monde court aux armes, & les Rameurs

font

Digitized by Google

font de leur mieux pour aborder le vaisseau de la Princesse. Les Barbares voyant venir les Galeres, & ne pouvant s'éloigner faute de vent, resolurent de se défendre. Gerbin étant à bonne portée, envoya une chaloupe à Bord demander les Commandans du vaisseau, où qu'il alloit faire tirer. Les Barbares se plaignirent de la violation de la foi, alleguérent le Sauf-conduit du Roi de Sicile, & montrérent le gant du Roi, protestant qu'ils ne se rendroient qu'à l'extrémité. Gerbin que la vûë de la Princesse avoit enflamé de nouveau, se moqua de tout cela, & leur fit savoir pour la derniere fois, qu'ils devoient se resoudre à donner la Princesse, où à combatre. Ils prirent le dernier parti, & commencérent à faire voler les fléches. Le combat fut sanglant, & la perte grande de part & d'autre. Gerbin voyant enfin que la victoire balançoit, prit un petit vaisseau qu'il avoit amené de Sardagne, y mit du feu, & aborda le vaisseau des Barbares avec ses deux Galeres. Les Infidéles voyant qu'il n'y avoit qu'à mourir où à se rendre, firent venir la Princesse sur le Tillac, & la faisant voir à Gerbin, la massacrérent à ses yeux, & la jettérent à la mer, lui disant; tu la veux, & tu l'auras comme ta foi l'a meritée. Gerbin au desespoir d'une si horrible cruauté, & aimant mieux mourir que vivre, accrocha le vaisseau, sauta dessus malgré la resistance des Infidéles, tuant à droit & à gauche tout ce qui se presentoit devant lui. Il fit sauver tout ce qu'il put pour recompenser ses gens, mit en suite le feu au vaisseau, & re-

tourna dans sa Galere fort afligé de sa victoire. Il fit pêcher le corps de la Princesse, & aprés l'avoir long-tems pleurée, il reprit la route de Sicile, & la fit enterrer en grande pompe à Ustica petite Isle vis-à-vis de Trepani. Le Roi de Tunis informé de ce qui étoit arrivée, envoya des Ambassadeurs au Roi de Sicile pour se plaindre d'une violation de foi si insigne. Le Roi en fut extrêmement fâché, & ne pouvant lui refuser la justice qu'il demandoit, il fit prendre Gerbin, & le condamna lui-même à avoir la tête tranchée; ce qu'il fit executer en sa presence, malgré toutes les prieres que les plus Grands de la Cour pûrent lui faire en faveur du coupable; aimant mieux n'avoir point d'heritier, que de passer pour un Prince sans foi.

Digitized by Google

NOUVELLE XXXIV.

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'apparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant, lui coupa la tête, & la garda long-tems dans un pot à fleurs.

IL y avoit à Messine trois freres marchands, qui demeurérent maîtres d'un grand bien aprés la mort de leur pere. Ils avoient une

Digitized by Google

sœur jeune, belle, & bien faite qui se nommoit Isabeau, & qu'ils n'avoient point mariée quoi qu'ils en eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avoient aussi pour garçon de boutique un jeune homme de Pise nommé Laurent, qui gouvernoit toutes leurs afaires. Il avoit tant de bonne mine & d'agrément, qu'Isabeau ne put s'empêcher de l'aimer. Laurent s'en apperçut, & renonça pour elle à tous ses autres attachemens. Comme ils avoient tous deux le même but & le même dessein, ils ne furent pas long-tems à en venir à la conclusion du Roman. Le commencement de leur amour fut accompagné de tout le succez & de tout le secret qu'ils pouvoient desirer; mais enfin Isabeau s'étant levée une nuit pour aller trouver son Laurent, l'aîné des freres s'en apperçut, & découvrit toute l'intrigue de ses propres yeux. Il ne dit mot jusqu'au lendemain qu'il fit part à ses freres de ce qu'il avoit vû. Apres avoir envisagé la chose de tous les côtez, il fut resolu de soufrir un mal qu'ils ne pouvoient faire éclater sans infamie pour eux & pour leur sœur, & d'attendre le moment favorable où ils pourroient y remedier sans inconvenient. Ils en userent donc avec Laurent comme à l'ordinaire; mais le commerce de galanterie allant toûjours son train, ils craignirent avec raison les suites d'un jeu si sujet aux accidens, & resolurent enfin d'en interrompre le cours. Ils firent semblant d'aller se divertir hors de la ville, & mirent Laurent de la partie, qui en fit d'autant moins de dificulté, qu'il n'avoit remar-

qué

qué aucun changement à son égard dans l'esprit de ses Maîtres. Etant donc venus en un lieu fort écarté, ils se jettérent tout à coup sur lui, & le poignardérent. Aprés l'avoir enterré sans être vûs de personne, ils s'en retournérent à Messine, & firent courre le brûit qu'ils l'avoient éloigné pour leurs afaires, comme ils faisoient fort souvent. Mais comme il ne revenoit point, & qu'Isabeau ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, elle demandoit souvent à ses freres quand il reviendroit. Elle le demanda un jour avec tant d'empressement, qu'elle se fit brusquer. Isabeau craignant & ne sachant quoi, demeura fort triste, & n'osa plus s'enquerir de son Amant. Elle l'appelloit souvent la nuit, & se plaignoit quelquefois avec larmes de son retardement : Bref elle n'avoit pas un moment de joie dans l'impatience où elle êtoit de le revoir. Une nuit aprés avoir bien pleuré son Laurent, & s'êtant enfin endormie, il s'apparut à elle tout défiguré, & avec des habits déchirez, & lui dit à ce qu'il lui sembla : Tu te plains de moi sans raison ; Tes freres m'ont tué, Isabeau, & je ne puis plus revenir te voir ; Ils m'ont enterré en un tel endroit. Adieu, ne m'appelles plus. Isabeau s'êtant éveillée crut son songe comme au article de foi, & pleura beaucoup. Le lendemain sans parler de rien à ses freres, elle prit une servante de confiance, & s'en alla au lieu où son Amant lui avoit indiqué qu'il êtoit enterré. Elle chercha où la terre êtoit la plus molle, & ne fouït pas longtems sans trouver le corps de son Amant qui

n'étoit pas encore corrompu. Ce triste spectacle renouvella ses plaintes, ses soupirs, & ses larmes. Cependant voyant qu'elle n'étoit pas en lieu pour pleurer, elle songea à emporter ce corps ; mais jugeant que cela ne se pouvoit, elle se contenta d'en faire emporter la tête, & de rejetter de la terre sur le reste. Elle envelopa cette tête dans un mouchoir, & de retour chez elle, les larmes vinrent en si grande abondance, qu'elle n'eut pas besoin d'autre eau pour laver cette chere tête qu'elle baisa mille fois. Cela étant fait, elle la mit dans un grand pot à fleurs envelopée dans un drap de soie, jetta de la terre par dessus, & y planta plusieurs pieds de Basilic de Salerne, qu'elle n'arrosoit que d'eau de rose, ou d'eau de fleurs d'orange, ou de ses larmes, se tenant toûjours assise auprés de son pot qui contenoit les précieux restes de son cher Laurent. Elle pleuroit quelquefois si abondamment, que le Basilic étoit tout trempé de ses larmes. Un soin si continuel, & la graisse que la terre recevoit de cette tête, firent croître le Basilic à vûë d'œil, & le rendirent fort beau & fort odoriferant. Isabeau au contraire devint à rien ; Ses yeux étoient enfoncez ; son visage maigre & décharné étoit aussi afreux qu'il avoit été agréable. Ses freres surpris que sa beauté se fût si-tôt évanouïe, ne savoient à quoi en attribuër la cause, lors qu'apprenant des voisins qu'elle ne faisoit que pleurer autour de son pot, ils lui en firent des reproches : Et voyant qu'elle ne laissoit pas de continuer, ils trouvérent moyen de le lui faire déro-

Digitized by Google

dérober. Elle demanda plusieurs fois avec beaucoup de chaleur qu'on lui rendît son pot ; mais ne le trouvant point, elle en eut tant de douleur qu'elle tomba malade, & ne fit que demander son pot tant que son mal dura. Ses freres surpris qu'elle aimât tant une chose qui leur paroissoit si peu aimable, eurent envie de savoir ce qu'il y avoit dedans, & y trouvérent une tête de mort, qu'ils reconnurent aux cheveux crêpez pour celle de Laurent. L'étonnement où ils furent, & la peur qu'ils eurent d'être decouverts, les détermina à enterrer cette tête, & à quitter Messine pour se retirer secretement à Naples. Pour Isabeau elle demeura à Messine, & toûjours demandant son pot, pleura tant qu'elle en mourut.

Digitized by Google

NOUVELLE XXXV.

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement, font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Ambarras d'Andrée qui tombe entre les mains de la justice. Violence du Podestat glorieuse à Andrée & utile à sa justification.

MEssire Noir de Ponte Carraro, Gentilhomme de Bresse, eut autrefois une fille nom-

Digitized by Google

nommée Andrée à qui la nature n'avoit rien épargné ni pour le corps ni pour l'esprit. Elle devint amoureuse d'un jeune Cavalier de ses voisins, homme de naissance obscure, mais au reste doüé de toutes les qualitez qui font un honnête homme. La Belle trouva moyen de faire savoir à son amant ce qu'elle sentoit pour lui, & se servit pour cet éfet du ministere d'une fille de chambre qui lui êtoit fort afidée. Elle fit même en sorte qu'ils se virent plusieurs fois au jardin de Messire Noir, avec une satisfaction reciproque. Ils anticipérent les privautés du mariage, & afin que rien ne pût alterer leur amitié, ils se mariérent enfin de consentement & de promesse, de maniere que si la bonne foi sufit seule pour rendre un mariage legitime, on pouvoit dire, qu'il ne manquoit rien au leur. Continuant donc à se voir comme mari & femme, il arriva qu'Andrée songea qu'elle êtoit au jardin avec Gabriel, & qu'elle le tenoit ambrassé : Que dans cette situation elle avoit vû sortir de Gabriel je ne sai quoi de noir & d'afreux qu'elle n'avoit pû démêler ; Que ce je ne sai quoi de noir qui choquoit si fort la vûë, lui avoit arraché son Amant ; que tout avoit disparu à ses yeux ; que la douleur & l'accablement l'avoient réveillée ; & qu'encore qu'à son reveil elle eût tâché d'appeller la raison à son secours, elle n'avoit jamais pû se guérir de la peur que lui avoit fait ce songe. Elle en êtoit si prévenuë, qu'elle fit tout ce qu'elle put pour rompre un rendez vous qu'elle avoit donné à son Amant pour la nuit prochaine : Mais

Digitized by Google

Mais elle trouva tant de resistance, qu'elle le reçût au jardin comme à l'ordinaire, soit qu'elle ne voulût pas le desobliger, où qu'elle fût bien aise de ne lui donner aucun soupçon. Aprés les premieres caresses le Cavalier demanda à la Belle, pourquoi elle avoit voulu l'empêcher de venir au jardin ? Elle lui conta son songe, & lui dit la peur qu'elle avoit euë. Il lui répondit en riant que les songes ne signifioient rien, & qu'ils ne venoient le plus souvent que d'avoir trop où trop peu mangé. Si j'ajoûtois foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un la nuit passée qui m'auroit empêché de venir ici. Il me sembloit que chassant dans une forêt charmante, j'avois rencontré une Biche extraordinairement blanche & belle, qui s'étoit en peu de tems si fort familiarisée avec moi, qu'elle ne me perdoit pas d'un pas. Je l'aimois si fort ce me sembloit, que de peur de la perdre je lui ai mis un collier d'or, attaché à une chaîne du même metail, que je tenois à la main. M'êtant arrêté avec ma Biche qui avoit la tête sur mes genoux, je vis sortir de je ne sai où une Lionne noire, afamée, & horrible à voir, qui se jetta à moi, me déchira le côté gauche, & voulut m'arracher le cœur sans que je fisse aucune resistance. Le douleur que j'ai cru sentir m'a reveillé. J'ai d'abord porté la main au côté gauche, & n'ayant trouvé rien de changé, je me suis moqué de moi-même d'avoir été si credule. J'ai souvent fait des songes sans qu'il m'en soit jamais arrivé ni pis ni mieux. Le songe du Cavalier augmenta la peur de la Belle,

Digitized by Google

Belle, qui n'en témoigna pour tant rien pour ne pas le desobliger. Quoi qu'ils ne cessassent de s'ambrasser & de se caresser, la Belle craignant sans savoir pourquoi, regardoit son Amant plus qu'elle n'avoit de coûtume; & portoit les yeux par ci par là pour voir s'il ne paroissoit rien de noir, lors que Gabriel l'ambrassa en soupirant, & dit d'une voix tremblante: A mon secours, Madame; Je suis mort.. A peine avoit-il achevé ces paroles, qu'il tomba à ses pieds. Elle le releva, & lui ayant mis la tête sur ses genoux; lui demanda en le baisant quel étoit son mal? Mais il n'eut pas la force de lui répondre, & rendit le dernier soupir un moment aprés. Jamais douleur ne fut plus grande que celle d'Andrée. Elle pleura, & l'apella cent fois. Elle le tâta, & le trouvant froid par tout, ne douta pas de son malheur. La fille de chambre que les cris de la Belle avoient fait approcher, la trouva dans un accablement extréme. Aprés avoir pleuré toutes deux de compagnie sur le visage du mort, Andrée dit à la fille de chambre d'un ton de desespoir, que puisqu'elle avoit perdu ce qu'elle avoit de plus cher au monde, elle étoit resoluë de renoncer à la vie: Mais qu'avant que de se donner la mort, elle voudroit bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, & de faire rendre à son Amant les honneurs de la sepulture. La confidente répondit, que c'étoit le moyen de le perdre en l'autre monde comme elle l'avoit perdu en celui-ci, & que se donnant la mort, elle iroit droit en enfer, où l'ame de son

Amant

Digitized by Google

Amant n'étoit point allée, étant aussi honnête homme qu'il étoit : Qu'il valoit mieux se consoler, & prier Dieu pour lui. Qu'à l'égard de la sepulture, elles pouvoient l'enterrer dans le jardin, où l'emporter dehors ; & que les premiers qui le trouveroient ne manqueroient pas d'en avertir ses parens qui satisferoient aux devoirs de la sepulture. Andrée tout afligée qu'elle étoit, écoutoit neantmoins le conseil de sa confidente, qu'elle ne trouva pas à son gré. A Dieu ne plaise, répondit-elle sanglotant, qu'un mari qui m'a été si cher soit enterré comme un chien, où jetté sur le pavé. Il à eu mes larmes, & je veux qu'il ait aussi celles de ses parens s'il se peut. Sur cela elle lui donna ordre d'aller prendre un drap de soie dans son cabinet, dans lequel elles l'enveloperoient, & le porteroient en suite à sa porte qui n'étoit pas éloignée, ajoûtant que si ce n'étoit pas une grande consolation pour les parens du mort ; c'en seroit une fort grande pour elle, de lui voir rendre les honneurs qu'il meritoit. Aprés que le mort eut été envelopé avec un carreau sous la tête & une grande quantité de roses, la Belle tira de son doigt l'anneau que son Amant lui avoit donné, en lui donnant la foi du mariage, & le mit au sien en faisant mille lamentations, qui ne finirent que par un évanouissement. Aussitôt qu'elle fut revenuë elles prirent le drap par chacune un bout, & se mirent en devoir de porter le mort devant sa porte. Elles furent surprises & arrêtées en chemin par les Oficiers du Podestat qui poursuivoient un criminel.

Digitized by Google

nel. Andrée qui aimoit mieux moutir que vivre, leur dit d'abord sans ambarras, qu'elle étoit prête de comparoître devant le Podestat auquel elle diroit franchement toute la verité : Mais que comme elle vouloit le faire volontairement, elle ne prétendoit pas que personne mît les mains sur elle, ni touchât à ce corps, à moins que de vouloit être accusé de sa mort. Le Podestat averti de la chose, fit venir Andrée dans sa chambre, l'interrogea, & fit visiter le corps par des Medecins, qui dirent que Gabriel n'avoit été ni tué ni empoisonné ; mais qu'il avoit été étoufé par un accés qui lui avoit crevé auprés du cœur. Le Podestat voyant par cette déposition qu'Andrée n'étoit point coupable, s'avisa de vouloir lui donner ce qu'il ne pouvoit lui rendre, & lui ofrir de la renvoyer pourvû qu'elle voulût condescendre à ses trés-humbles suplications. Le Magistrat n'ayant pas eu une réponse favorable, voulut en venir à la violence. La Belle le repoussa courageusement, & lui dit je ne sai combien de choses ofensantes. Le jour étant venu le pere de la Belle fut averti assez à tems pour courir au secours de sa fille, accompagné de plusieurs de ses amis. Le Podestat voulant prévenir l'accusation qu'Andrée lui pourroit faire, prit le parti de dire au pere, qu'ayant voulu éprouver sa fille, il avoit lieu de loüer sa vertu & sa constance ; & qu'encore que son mari fut un homme de peu de naissance, il la prendroit volontiers pour sa femme, s'ils le vouloient bien tous deux. A peine le Podestat avoit-il ache-

vé

vé de parler, qu'Andrée s'étant jettée aux pieds de son pere : Il n'est pas besoin, lui dit-elle, que je vous entretienne de mon malheur : Vous en étes sufisamment informé. Mais je dois vous demander pardon de m'être mariée à vôtre insceu à un homme que j'aimois. Le pardon que je vous demande n'est pas pour prolonger ma vie ; mais pour mourir avec vôtre amitié. Messire Noir fort vieux & naturellement bon, la releva en pleurant, & lui dit le plus doucement du monde, qu'il ne se plaignoit pas tant de ce qu'elle s'étoit mariée, que du peu de confiance qu'elle avoit eu en lui, de lui en faire un secret. Mais que les choses étant ainsi ; comme il l'auroit traité de son gendre pendant sa vie, s'il l'eût connu pour tel, il vouloit le traiter de même aprés sa mort. Il le fit comme il l'avoit dit, & Gabriel fut enterré non pas comme un Bourgois, mais comme un homme de la premiere qualité. Les parens de l'un & de l'autre côté firent à qui se surpasseroit, & tout se passa avec un grand concours de peuple, & avec une magnificence extraordinaire. Quelques jours aprés l'enterrement, le Podestat revint à la charge, & le pere en ayant parlé à la fille, elle ne voulut jamais y consentir, & pria son pere de trouver bon qu'elle allât avec sa confidente dans un Convent. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & ne remplit pas moins bien les devoirs de la Religion, qu'elle avoit fait ceux de l'amour.

NOU-

NOUVELLE XXXVI.

Mort de deux Amans qui se frotérent les dents de sauge.

IL y avoit autrefois à Florence une fille qui se nommoit Simone, aussi favorisée de la nature qu'elle l'étoit peu de la Fortune. Quoi qu'elle fût reduite à gagner sa vie par son travail, elle écouta les fleuretes d'un jeune homme nommé Pasquin, à peu prés de son étofe,

&

Digitized by Google

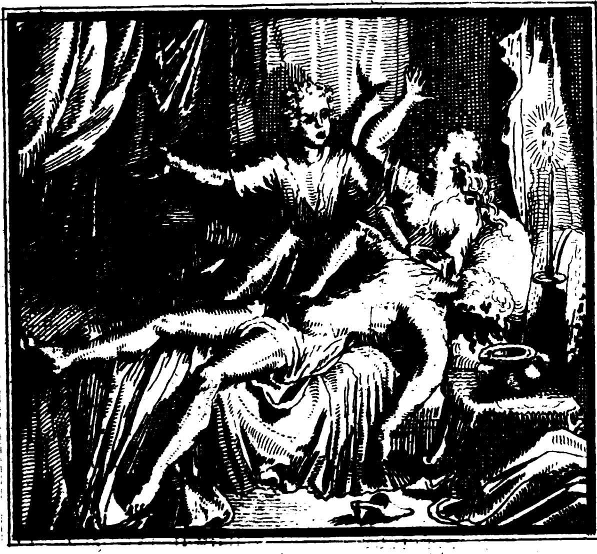
& aux gages d'un marchand de Draps pour avoir soin de faire filer la laine. Comme Simone étoit de ses fileuses, il la solicitoit plus qu'aucune à bien filer la laine de son Maître. Ainsi Pasquin solicitant, & Simone prenant plaisir d'être solicitée, il arriva que l'un plus hardi & l'autre moins honteuse qu'à l'ordinaire, ils mirent leurs fuseaux ensemble, & s'en trouvérent si bien, qu'ils se solicitérent mutuellement à continuer une societé où ils trouvoient de la satisfaction. Pasquin qui étoit bien aisé de voir Simone avec plus de liberté & moins d'allarmes, lui donna rendez-vous dans un certain jardin, où elle promit de se trouver le Dimanche suivant aprés dîné. Le jour étant venu elle dit à son pere qu'elle alloit avec Lagine une de ses camerades gagner les pardons à Saint Gal, & se rendit au jardin où Pasquin se trouva avec un de ses compagnons nommé Strambe. Celui-ci & Lagine devinrent incontinent bons amis, & les deux couples prirent leur parti, les uns à un bout du jardin, les autres à l'autre. Il arriva que Pasqnin & Simone s'étant assis auprés d'un grand pied de sauge, & parlant d'un colation qu'ils se proposoient de faire une autrefois, le premier en prit une feüille, & commença à s'en froter les gencives, soutenant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour bien les nettoyer. Mais à peine s'en fut-il froté quelque tems, qu'il devint pâle, & perdit bientôt la vûë, la parole, & la vie. A ce triste spectacle Simone s'écrië, & appelle Strambe & Lagine, qui coururent d'abord à son

son secours. Strambe voyant Pasquin non seulement mort, mais aussi le visage enflé & tout marqueté de taches noires, reprocha d'abord à Simone de l'avoir empoisonné. Les voisins accourus au bruit, & trouvant Pasquin mort & enflé, accusent Simone de l'avoir empoisonné, qui quasi hors du sens de douleur, êtoit fort embarrassée à s'en excuser. Son embarras fit croire aisément qu'elle êtoit coupable. Elle fut donc arrêtée & menée au Podestat, où étant accusée par Strambe & par deux autres compagnons de Pasquin qui êtoient survenus, on travailla sans relâche à l'éclaircissement du fait. Mais le Juge ne pouvant comprendre qu'il y eût eu de la malice en Simone, ni qu'elle fût coupable, voulut voir avec elle le corps, & le lieu où il êtoit mort ; & comme il trouvoit de la dificulté dans ce qu'on disoit, de la maniere de cette mort, il en fit faire sur les lieux le détail à Simone, qui pour faire mieux comprendre de quelle maniere cela êtoit arrivé, prit une feüille de la même sauge, & s'en frota les dents comme avoit fait Pasquin. Les Accusans traitérent tout cela de défense frivole, & chargérent Simone tout de nouveau demandant avec plus d'instance que jamais, la punition de son crime, lorsque l'innocente qui de regret d'avoir perdu son Amant, & de peur de porter la peine d'un crime auquel elle n'avoit seulement jamais songé, tomba dans les mêmes symptômes & mourut comme son cher Pasquin, au grand étonnement des spectateurs. Ainsi finit en un même jour l'amour & la vie de ces deux

Digitized by Google

Amans. Heureux tous deux s'ils s'aiment en l'autre monde autant qu'ils s'aimoient en celui-ci : Mais plus heureuse Simone, puis qu'elle mourut justifiée d'un crime qui auroit flétri sa mémoire. Le Podestat revenu de son étonnement, vit d'abord que cette sauge étoit venimeuse ; & pour prevenir de semblables accidens il la fit arracher & jetter au feu. On trouva sous les racines un crapaut d'une prodigieuse grosseur, & l'on ne douta point qu'il n'eût empoisonné cette plante, & que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. On n'eut pas le courage de tuer ce monstrueux crapaut, mais on jetta tant de feu sur le fatal insecte & sur la sauge, qu'on les brûla tous deux. Aprés quoi les Accusateurs mêmes enterrérent Pasquin & Simone dans l'Eglise de Saint Paul, qui étoit peut-être leur Paroisse.

NOU-



NOUVELLE XXXVII.

Jerôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa Maîtresse, & de retour, la trouve mariée. Il fait en sorte de toucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir meurt de regret. La Belle vient à son enterrement, & meurt sur le corps de son Amant.

C'Est un abus de prétendre forcer la nature & s'opposer au penchant du cœur. Si

Digitized by Google

l'amour est un mal, c'est un mal que les conseils ne sauroient guérir; au contraire le moyen de le rendre mortel, est d'y appliquer des remédes trop violens; comme on verra par cette nouvelle. Il y eut anciennement à Florence un trés-riche marchand nommé Leonard Seguier, qui n'eut de sa femme qu'un seul fils appellé Jerôme. La mort du pere ayant suivi de prés la naissance du fils, & les afaires de la famille étant en fort bon état, la mere fit créer à l'enfant des Tuteurs qui s'aquittérent de leur charge avec beaucoup de probité conjointement avec la mere. L'enfant commençant à grandir, joüoit souvent avec la fille d'un Tailleur de son quartier nommée Silvestre, & à peu prés de son âge. Plus il grandissoit, plus il avoit d'attachement pour elle; & cet attachement devint enfin amour. Ils s'aimoient tous deux avec la même passion, & leur plus doux plaisir consistoit à se voir mutuellement. La mere de Jerôme s'étant apperçûë de cette liaison l'en gronda plusieurs fois; mais voyant qu'il alloit toûjours son train, & considérant qu'un attachement si fort au dessous de ce que pouvoit prétendre son fils, ruineroit sa Fortune; elle en parla à ses Tuteurs; & leur representa que le pupille déja parvenu à sa quatorziéme année, aimoit tellement cette fille, qu'elle ne doutoit point qu'il ne l'épousât un jour si l'on n'y mettoit ordre. On crût que l'absence le guériroit d'un attachement qu'on regardoit comme un éfet des impressions de l'enfance: C'est pourquoi l'on resolut de l'envoyer à Paris,

Paris. On lui representa qu'étant déja grand, il feroit bien de commencer à prendre soin de ses afaires, & que pour cet éfet il faloit qu'il s'en allât à Paris, où êtoit la meilleure partie de son bien : Que cette grande ville êtoit une trés-bonne école pour la jeunesse; & qu'aprés s'être poli par le commerce des honnêtes gens qui y êtoient en trés-grand nombre, il pourroit s'en revenir. Le jeune homme les écouta avec beaucoup d'attention, & leur répondit sans balancer, qu'il pouvoit faire tout cela à Florence, & qu'il n'iroit point à Paris. On eut beau le flater & le caresser il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose. La mere se plaignit avec emportement de sa desobéïssance, moins fâchée de ce qu'il ne vouloit pas aller à Paris, que de l'opiniâtreté qu'il témoignoit à vouloir aimer cette fille. Mais voyant que l'emportement ne faisoit que l'irriter, elle prit le parti de le flater, & fit si bien par ses caresses, qu'elle le fit consentir d'aller passer un an à Paris, avec promesse de le faire revenir aprés ce tems expiré : Mais on ne lui tint pas parole; car on l'y laissa deux ans. A son retour il trouva sa Maîtresse mariée, & en fut extrémement afligé; car l'absence n'avoit fait que redoubler son amour. Le mal êtant sans remede il falut prendre patience. Il apprit où elle demeuroit, & comme il croyoit qu'elle avoit encore pour lui les mêmes sentimens qu'il conservoit toûjours pour elle, il passoit & repassoit souvent devant elle; mais il eut le chagrin de s'appercevoir qu'elle l'avoit entie-

rement oublié, & ne laissa pas pour cela de faire tout ce qu'il put pour regagner dans son cœur la place qu'il avoit perduë. S'imaginant enfin que tout ce qu'il faisoit ne lui servoit de rien, il resolut de lui parler, deût il lui en couter la vie. Ayant donc trouvé des gens qui lui apprirent les avenuës de la maison, il y entra un soir qu'elle & son mari étoient allez veiller chez un voisin, & se cacha derriere les rideaux d'un lit de camp. Le mari étant endormi, Jerôme s'en alla auprés de Sylvestre, & lui ayant mis la main sur l'estomac lui demanda doucement si elle dormoit. La Belle qui ne dormoit point voulu faire du bruit; mais le Cavalier la rassura en lui disant qu'il étoit son cher Jerôme. A quoi vous hasardez-vous, lui dit Silvestre tout étonnée? Retirez-vous, je vous en conjure. Nous ne pouvons plus nous aimer à present comme nous faisions autrefois. Je suis mariée comme vous voyez, & la bienséance me défend de penser à d'autre qu'à mon mari. Retirez-vous donc je vous en suplie. Si mon mari se réveille, il vous en prendra mal, & vous serez peut-être cause que nous vivrons mal ensemble; ce que nous n'avons pas fait jusqu'ici. Ce discours fut extrémement afligeant pour Jerôme. Il eut beau rappeller à sa Maîtresse leur amitié passée, il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir ni par prieres ni par promesses. Au desespoir de la trouver si ferme dans son devoir, il la pria pour toute grace de lui permettre qu'il se couchât auprés d'elle pour se réchauffer, lui representant le cruel froid qu'il avoit

sou-

soufert en l'attendant. La Belle toute pleine de compassion lui accorda cette petite grace, à condition qu'il ne la toucheroit & ne lui parleroit de rien. Mais il ne joüit pas long-tems de cette legere faveur ; car succombant à sa douleur il mourut incontinent sans dire aucune parole. La Belle s'étonnant de sa tranquillité, & voyant qu'il ne parloit point de se retirer, le pria encore de le faire. Mais n'en recevant point de réponse, elle crut qu'il s'étoit endormi. S'étant mise en devoir de l'éveiller, & le trouvant froid comme glace, elle fut bien surprise de le sentir mort. Ne sachant donc comment se tirer d'un si mauvais pas, elle jugea à propos d'en consulter son mari, comme si la chose êtoit arrivée à une autre : Et aprés lui avoir conté le fait au nom d'autrui, elle lui demanda ce qu'il croyoit qu'elle deût faire, si pareil accident lui arrivoit. Le mari répondit qu'il faudroit sans bruit porter le mort devant sa maison, sans en savoir mauvais gré à la femme, qui selon lui n'avoit aucun tort. C'est donc ce qu'il nous faut faire, repliqua la femme en lui prenant la main, & la portant sur le mort. Le mari s'étant levé tout chagrin sans dire une seule parole à sa femme, alluma de la chandelle, & emporta le corps où il avoit dit. La mere fit grand bruit de la mort de son fils, & comme on ne lui trouvoit ni coup ni playe, on le fit visiter par des Medecins qui rapportérent qu'il étoit mort de chagrin. Le jour de l'enterrement êtant venu, la mere & plusieurs parentes & voisines accompagnérent le corps

à l'Eglise pleurant & se tourmentant selon la coûtume. Pendant que les parens & les amis de Jerôme pleuroient sa malheureuse destinée, le mari de Silvestre voulant savoir s'il étoit soupçonné de quelque chose, dit à sa femme de prendre une cape, de se fourrer parmi les femmes du convoi, & d'écouter tout ce qui se diroit, pendant qu'il feroit la même chose avec les hommes. Silvestre qui s'avisoit un peu tard d'avoir de la compassion, prit sa cape & alla voir mort celui à qui elle n'avoit pas seulement voulu donner un baiser pendant qu'il étoit vivant.

Qu'il est difficile de pénétrer la force de l'amour! Jerôme dans sa plus grande prosperité n'avoit pû toucher le cœur de la Belle, & ce cœur ne put tenir lors qu'elle vit Jerôme dans l'état de misere. Un si triste spectacle ralluma les flâmes de son amour. Elle n'apperçut pas plûtôt le corps, que fendant la presse, elle alla jusqu'à lui & se jetta dessus. Elle n'eut pas le tems de pleurer beaucoup; car à peine l'eut-elle baisé que la douleur qui avoit étoufé son Amant l'étoufa pareillement. Les autres femmes se mirent en devoir de la consoler, & de la faire retirer sans la connoître: Mais l'ayant prise l'une à un bras l'autre à l'autre, elles la trouvérent morte, & aprés l'avoir regardée au visage elles connurent que c'étoit Silvestre. Ce double sujet d'afliction toucha sensiblement toutes les femmes, & leur fit répandre de nouvelles larmes. La nouvelle de ce second accident se répandit, & passa jusqu'au mari, qui en fut si outré de douleur, qu'il ne

voulut

Digitized by Google

voulut jamais recevoir les consolations de personne. L'excez de son afliction ne lui laissant plus l'usage ordinaire de sa raison, il conta ce qui étoit arrivé la nuit précedente à sa femme & à Jerôme, & d'abord tout le monde conclut que c'étoit la cause de leur mort. Chacun pleura leur triste destinée, & aprés qu'on eut habillé Silvestre comme on à de coûtume d'habiller les morts, & qu'on eut fait les ceremonies ordinaires, on les enterra dans le même tombeau. Ainsi la mort fit de ces deux Amans ce que l'amour n'en avoit pû faire.

NOU-

NOUVELLE XXXVIII.

Guillaume de Rossillon tuë le Galant de sa femme & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant seu se precipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec son Amant.

LEs Proveneeaux disent qu'il y eut autrefois en leur Province deux Chevaliers de reputation, qui se nommoient Guillaume de Rossillon,& Guillaume Gardastain. Comme ils

Digitized by Google

ils étoient tous deux fort braves, ils s'aimoient beaucoup, & se trouvoient toûjours ensemble à tous les exercices de Chevalerie qui se presentoient, avec les mêmes couleurs de distinction. Rossillon avoit une femme des mieux faites de laquelle Gardastain se rendit amoureux nonobstant l'amitié qu'il y avoit entre eux. Il joüa si bien son personnage, que la Belle s'apperçut avec plaisir qu'elle lui avoit donné de l'amour. Elle attendoit avec une espece d'impatience qu'il lui fît son compliment auquel elle avoit resolu de répondre d'une maniere à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Elle ne languit pas long-tems, & tout se passa avec une joye reciproque. Mais leurs rendez-vous étant un peu trop frequens, où peut-être même mal concertez, le mari s'en aperçut, & eut autant d'aversion pour Gardastain qu'il avoit eu d'amitié: Mais il fut plus politique en haine qu'il ne l'avoit été en amitié, & resolut de tuer celui qui le trahissoit. Il arriva tout à propos pour son dessein qu'il se devoit faire en France une joûte qu'on fit publier à son de Trompe. Rossillon le fit savoir incontinent à Gardastain, & le pria de le venir voir pour y aller ensemble. Celui-ci ravi de cela lui manda qu'il iroit le lendemain souper chez lui. Rossillon voyant une si belle occasion de se venger, monte à cheval dés le matin armé de pied en cap, suivi de quelques-uns de ses Domestiques, & se met en embuscade à demie lieüe de sa maison, dans un bois où l'autre devoit passer. Aprés avoir long-

long-tems attendu, il le vit venir avec deux valets seulement & sans armes, comme gens qui ne se défioient de rien. Il ne fut pas plûtôt à bonne portée que Roſſillon courut à lui la lance baissée, criant tuë tuë : Et en disant cela il lui donna un coup qui le perca d'outre en outre, dont il mourut un moment aprés sans pouvoir dire une seule parole. Les valets de Gardastain donnérent des deux, & s'en retournérent d'où ils venoient, sans savoir par qui leur Maître avoit été tué. Roſſillon se voyant victorieux mit pied à terre, ouvrit le mort avec son couteau, lui arracha le cœur, & l'emporta chez lui avec défense aux siens de jamais parler de ce qui étoit arrivé. La Belle qui savoit que Gardastain devoit venir, surprise qu'il tardât si long-tems, demanda à son mari d'où venoit qu'il ne paroissoit point ? Le mari répondit qu'il avoit seu de ses nouvelles, & qu'il ne viendroit que le lendemain. Cette réponse ne pleut guere à la Belle ; cependant force lui fut de n'en témoigner rien. Roſſillon en descendant de cheval avoit donné au Cuisinier le cœur de Gardastain qu'il appelloit un cœur de Sanglier, avec ordre de l'aprêter du mieux qu'il pourroit, & de le faire servir dans un plat d'argent. Le Cuisinier employa toute sa science pour en faire un hachis. Roſſillon étant à table avec sa femme rêvant au crime qu'il avoit commis, & ne pouvant manger, on servit le hachis, dont il ne goûta point. La Belle qui n'étoit point degoûtée en goûta, & le trouva si bon qu'elle le mangea tout. Comment avez vous trou-

Digitized by Google

trouvé ce hachis, lui dit alors son mari? Trés-excellent, Monsieur, répondit la Belle. Je ne suis pas surpris Madame, repliqua Roussillon, que vous ayez trouvé bon mort, ce qui vous a tant plû étant vivant. Ne soyez pas surprise, perfide : L'énigme est aisée à dénoüer ; Vous avez mangé le cœur de Gardastain vôtre Amant. Jamais douleur ne fut pareille à celle de la Dame. L'affliction & la surprise l'empêchérent quelque tems de parler ; mais étant enfin revenuë à elle : Vous avez fait le personnage d'un perfide & lâche Chevalier, lui dit-elle en soupirant. Gardastain ne m'a fait aucune violence, & si je l'ai aimé, je l'ai fait de mon pur mouvement. Ainsi c'étoit moi seule qui devois être exposée à vôtre ressentiment si vous aviez lieu d'en avoir. A Dieu ne plaise qu'une viande aussi précieuse que le cœur du brave Gardastain soit jamais confonduë avec aucune autre. En disant cela elle se leva, & se précipita par une fenêtre si exhaussée, qu'elle se mit toute en piéces, Roussillon connût alors sa faute ; mais ce fut un peu trop tard. La peur le saisit, & lui fit incontinent prendre la fuite. Le lendemain l'aventure ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis de Gardastain & ceux de la Dame rassemblérent les restes de ces deux corps, & les firent enterrer ensemble avec beaucoup de larmes & de regrets, & graver sur leur tombeau des vers qui exprimoient la cause & la maniére de leur mort.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XXXIX.

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez sa Maîtresse, qui le croyant mort, le fait porter par sa servante dans une caisse qui étoit à la porte d'un Menuisier. Deux Usuriers derobent la caisse, & la portent chez eux sans apercevoir ce qui étoit dedans. Roger se réveille, donne l'allarme, fait crier au voleur, est pris, & mis entre les mains de la justice. Sa Maîtresse le tire d'afaires par le moyen de sa servante, &

& fait condamner à l'amende ceux qui avoient derobé la caisse.

MAzet de la Montagne Chirurgien celebre à Salerne, étoit déja fort âgé quand il se maria à une jeune fille de sa ville, qui meritoit un homme mieux conditionné. C'étoit à peu prés un autre Richard de Qninzica pour les jeûnes & les abstinences qu'il prêchoit continuellement à sa femme, qui d'ailleurs avoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter d'ajustemens & de Bijoux. La belle ne s'accommodant donc pas du tres-petit ordinaire de la maison, resolut en femme sage & de bon apetit de se regaler aux dépens d'autrui. Aprés avoir jetté les yeux sur plusieurs Cavaliers, elle se détermina en faveur de Roger de Jeroli qui passoit pour le plus grand garnement de Salerne: Mais comme elle cherchoit plus la vigueur que la probité, la mauvaise reputation de Roger fut un article dont elle ne s'embarrassa pas beaucoup. Roger s'étant apperçu des sentimens que la belle avoit pour lui, n'oublia rien pour s'asseurer cette conquête. La Belle qui n'aimoit pas les longueurs, se procura bientôt un tête-à-tête avec son Amant, par le moyen d'une servante afidée qu'elle fit agir. Roger ayant eu des-lors quelques faveurs à compte, de la nature de celles qu'on ne donne qu'à bonnes enseignes, la Belle profita de cet agreable commencement pour sermoner le Cavalier, qu'elle pria de renoncer pour l'amour d'elle à ses rapines & autres méchantetez qui l'avoient perdu de

reputation dans l'esprit de tout le monde, lui promettant pour l'y obliger de lui donner de l'argent de tems en tems. Pendant que ces Amans se divertissoient à petit bruit, le Chirurgien eut entre les mains un patient qui avoit une jambe toute pourrië. Mazet experimenté dans sa profession, connut d'abord la nature du mal, & dit aux parens du malade qu'il étoit impossible de le guérir à moins que de lui ôter un os, encore ne vouloit-il pas répondre du succez de cette opération. Les parens du malade aimérent mieux hasarder la guérison du patient, que de le laisser mourir sans rien entreprendre, & consentirent que le Chirurgien fit à tout évenement, ce qu'il croyoit necessaire. Mais comme il craignoit que le patient n'en pût suporter la douleur, il resolut de l'endormir avec une certaine eau dont il avoit le secret, & de remettre l'opération au soir suivant. Il distila donc une eau endormante, & la mit dans une phiole sur la fenêtre de sa chambre sans en rien dire à personne. Le soir que Mazet devoit faire cette grande opération, il reçut une lettre d'un de ses intimes amis de Melfe, qui le prioit de s'y rendre incessamment, pour penser plusieurs personnes de sa connoissance qui avoient été blessées à une grosse batteriё qui étoit arrivée le jour précedent. Ainsi remettant l'afaire de la jambe jusqu'au lendemain, il partit sur le champ pour Melfe. La Belle sachant que son mari ne coucheroit pas au logis, envoya querir Roger qu'elle enferma dans sa chambre jusques à ce que certaines per-

personnes suspectes de la maison fussent couchées. Roger soit qu'il eût travaillé le jour, ou mangé salé à soupé, eut une soif demesurée, & voyant par hasard sur la fenêtre la phiole d'eau endormante, qu'il prit pour de l'eau ordinaire, il l'avala toute. Un moment aprés il s'endormit ; & la Belle le trouvant ainsi dormant, le pousse & lui crie de se léver ; Mais à tout cela ni mouvement ni réponse. Elle le pousse de nouveau, lui disant, levez-vous dormeur. Faloit-il venir dormir ici ? Roger étant un peu trop rudement poussé tomba de dessus un cofre sur lequel il s'étoit endormi, sans faire le moindre mouvement & sans donner aucune marque de sentiment. La Belle un peu surprise de cela le prit par le nez, lui arracha la barbe, & lui fit plusieurs autres choses sans trouver aucune marque de vie ; De sorte qu'elle crut fortement qu'il êtoit mort, & en fut extrémement afligée. Elle pleura, elle se tourmenta avec le moins de bruit qu'il lui fut possible ; mais craignant enfin l'éclat, il falut songer aux moyens de mettre sa reputation à couvert, en faisant emporter le prétendu mort. Elle apella sa fidéle servante, lui fit part de son infortune, & lui demanda son conseil. La confidente bien étonnée ne put croire que Roger fût mort jusques à ce qu'elle l'eût pincé, & brûlé à la chandelle sans qu'il donnât la moindre marque de sentiment. Mais alors elle n'en douta plus. La Belle ne sachant où le faire porter pour prévenir les soupçons, la confidente dit qu'elle avoit vû tout tard devant la

maison du Menuisier voisin une caisse, où il faloit le porter, pourvû qu'on ne l'eût point ôtée. Il n'y a qu'à luy donner deux ou trois coups de couteau, ajoûta-t'elle : Comme il passoit pour un homme de mauvaise vie, on ne manquera jamais de dire demain qu'ayant été surpris en flagrant délit, il a été mis en cet état. La Belle goûta l'expedient, aux coups de couteau prés, ausquels elle ne put se resoudre. La confidente donc revenuë de la découverte, & ayant retrouvé la caisse, prend Roger sur ses épaules, sort de la maison précedée de sa Maîtresse, pour voir s'il ne venoit personne, s'en va à la caisse, & y laisse Roger. Deux freres Usuriers étoient venus le même jour demeurer à deux ou trois maisons du Menuisier, & ayant remarqué la caisse, avoient resolu de l'emporter chez eux à moins qu'on ne la servât. N'entendant donc plus personne dans les ruës, ils sortent, retrouvent leur caisse, & l'emportent sans prendre garde ni au poids ni à ce qui étoit dedans. Ils la mirent auprés de la chambre où couchoient leurs femmes, & s'en allerent dormir. Roger qui dormoit depuis long-tems se réveilla un peu avant le jour la tête fort étonnée. Ouvrant donc les yeux & ne voyant rien, étendant les mains & se trouvant dans une caisse, ne savoit s'il dormoit encore, ou s'il rêvoit. Je me souviens fort bien, disoit-il en soi-même ; que je fus hier au soir chez ma Maîtresse, & il me semble à present que je suis en un coffre. Que signifie tout ceci ? N'y auroit-il point eu quelque accident, & ne m'au-

m'auroit on point caché ici? Cette pensée le fit demeurer quoi, & écouter s'il n'entendroit point quelque chose. La caisse étoit étroite & il y avoit demeuré si long-tems dans la même situation, que sentant de la douleur au côté sur lequel il étoit couché, il voulut se tourner sur l'autre, & le fit avec tant de vigueur que la caisse qui n'étoit pas en lieu uni renversa, & fit tant de bruit que les femmes s'éveillerent, & eurent grand peur, sans toutefois oser dire mot. Roger ayant fait ouvrir la caisse en tombant & croyant qu'il valoit mieux en cas d'accident, être libre qu'enfermé, sort de son cofre, & s'en va chancelant de côté & d'autre cherchant le degré ou la porte pour s'échaper. Les femmes qui ne dormoient pas demandent qui va là d'une voix tremblante. Roger ne connoissant point cette voix ne répond rien. Les femmes plus éfrayées par ce silence appellent leurs maris, qui dormoient si fort qu'ils n'en entendirent rien. N'entendant personne venir à leur secours, elles sautent de leur lit aux fenêtres, & commencent à crier au voleur. Les voisins accourent, & entrent chez les Usuriers, les uns d'un côté les autres de l'autre. A ce tintamarre les maris se réveillent, & prenent Roger bien surpris de se voir là. Il fut mis entre les mains des Sergens, qui le menerent au Magistrat. En faveur de sa bonne réputation il fut d'abord appliqué à la question, & avoüa qu'il étoit entré chez les Usuriers pour dérober; ce qui sufisoit pour le faire pendre. Dès le matin on seut par tout Salerne que

Roger avoit été pris volant les Usuriers. La Belle & la confidente en furent si surprises, qu'elles voulurent quasi se faire accroire que ce qu'elles avoient fait la nuit passée n'étoit qu'un songe. Cependant la Belle considerant le peril où étoit son Amant, s'en tourmentoit de maniere qu'il étoit à craindre, que la tête ne lui tournât.

Le Chirurgien de retour ne trouvant point sa phiole fait grand bruit. Sa femme qui avoit l'esprit occupé de bien d'autres choses, lui dit d'un air chagrin, qu'une phiole d'eau jettée par inadvertance ne valoit pas la peine de faire un si grand fracas, comme s'il n'y avoit pas d'autre eau au monde. Son mari lui répondit qu'elle se trompoit de s'imaginer que ce fût de l'eau commune, que c'étoit une eau pour faire dormir, & qu'il l'avoit faite pour un tel. C'est ce que je ne savois point, repliqua la femme: Mais en tout cas le mal n'est pas grand, & le plus court est d'en faire d'autre. Elle fut incontinent au fait, & ne douta point que son Amant n'eût gobé la liqueur. Sur ces entrefaites la confidente qui étoit sortie par ordre de la Belle pour savoir des nouvelles de Roger, revint & rapporta, qu'on parloit fort mal de lui, que tous ses parens l'avoient abandonné, & qu'on le regardoit déja comme un homme pendu. Elle dit de plus qu'elle avoit trouvé le Menuisier en grande contestation au sujet de la caisse, avec un homme qu'elle ne connoissoit pas; que celui ci prétendoit l'avoir achetée, & accusoit l'autre de l'avoir revenduë aux Usu-

riers

riers qui le lui avoient dit chez eux ce matin dans le tems que Roger avoit été pris : Que le Menuisier niant de l'avoir revenduë, & soutenant au contraire qu'elle lui avoit été dérobée, ils s'en étoient allez chez les Usuriers pour éclaircir le fait. Vous pouvez voir par là, ajoûta t-elle, comment Roger à été porté chez ces gens : Mais de savoir comment il est ressuscité, c'est ce que je ne comprens point. La Belle ayant appris sur cela à la confidente ce que son mari lui avoit dit de la vertu de l'eau, la pria de faire de son mieux pour sauver son Amant, & pour mettre son honneur à couvert. La confidente répondit qu'elle ne s'y épargneroit pas, si elle vouloit lui apprendre le moyen d'en venir à bout. La Belle imagina d'abord un expedient, & le communiqua à la confidente qui le trouva assez de son goût. Elle commença par aller droit à Mazet, & par lui demander pardon de la faute qu'elle avoit commise. Son Maître ne sachant ce qu'elle vouloit dire lui demanda dequoi il s'agissoit ? Vous connoissez Roger, Monsieur, lui dit-elle en pleurant. Il m'aimoit, & moitié de gré moitié de force il m'avoit obligée de l'aimer. Il y à environ un an qu'il me persecute. Il apprit hier au soir que vous ne coucheriez pas au logis, & fit tant par caresses & par promesses qu'il me fit resoudre à le laisser coucher avec moi. Il ne fut pas plûtôt dans ma chambre, qu'il eut une soif demesurée. Ne sachant dequoi le desalterer, & craignant que Madame ne se doutât de quelque chose si j'allois querir de

l'eau ou du vin, j'allai me souvenir que j'avois vû une phiole d'eau sur la fenêtre de vôtre chambre, je la lui portai, & il la but. Vous avez été en peine de vôtre eau, j'en suis bien fachée, & je vous suplie de me pardonner cette faute. Epargnez-moi, Monsieur, le déplaisir de vous dire le reste, & contentez-vous de savoir que cette miserable eau fera peut-être perdre la vie à Roger. Permettez-moi donc je vous en conjure, d'aller à son secours. Te voila punie par l'endroit sensible, repliqua Mazet; Tu croyois avoir un Galant dont tu te promettois merveilles, & tu n'as eu qu'un dormeur. Je te pardonne, va le secourir, & cherches d'autres rendez-vous que ma maison. Un si favorable commencement lui donnant sujet de bien esperer, elle alla sur le champ trouver Roger, & ménagea si bien le Concierge qu'elle eut la liberté de lui parler en particulier. Aprés l'avoir instruit de ce qu'il avoit à répondre pour se tirer d'afaires, elle alla chez le Prevôt, & lui parla tête à tête. Le Prevôt la trouvant à son gré, crut qu'il devoit y attacher son croc. La supliante pour mieux réüssir dans son dessein ne fit qu'autant de resistance qu'il faloit pour se faire plus rechercher. L'afaire étant faite, elle dit au Prevôt que Roger qui avoit été pris comme un voleur, n'étoit rien moins que cela. Aprés lui avoir repeté tout ce qu'elle avoit dit à son Maître au sujet de ses amours avec Roger, elle ajoûta, que l'eau l'ayant si fort endormi qu'elle l'avoit cru mort, elle l'avoit porté dans la caisse. Elle lui conta la conver-

Digitized by Google

ſation de l'homme qui pretendoit avoir acheté la caiſſe avec le Menuiſier, & lui fit comprendre comment Roger pouvoit avoir été tranſporté chez les Uſuriers. Le Prevôt conſidérant qu'il étoit aiſé d'éclaircir la choſe, fit venir le Chirurgien qui convint de l'eau & de ſa qualité. Le Menuiſier, l'homme qui avoit acheté la caiſſe, & les Uſuriers eurent ordre de ſe préſenter, & aprés un long examen il ſe trouva que les derniers avoient dérobé la caiſſe. Roger fut enfin apelé, & interrogé où il avoit couché la nuit paſſée, répondit qu'il n'en ſavoit rien; mais qu'il ſe ſouvenoit qu'étant allé coucher avec la ſervante de Maître Mazet, il avoit bû de l'eau, qui l'avoit ſi fort endormi, qu'il s'étoit trouvé chez les Uſuriers dans une caiſſe, ſans pouvoir dire comment il y avoit été porté. Le Prevôt trouvant l'avanture fort ſinguliere, fit pluſieurs fois repeter avec plaiſir le rôlle de chacun, renvoya Roger, & condamna les Uſuriers à dix onces d'argent d'amende. Roger, la Belle, & la confidente avoient ſujet de ſe contenter d'un tel jugement. L'amour alla toûjours ſon train, & l'on ſe divertit ſouvent des coups de couteau que la confidente étoit d'avis qu'on donnât à Roger.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XL.

Chimon devint sage en aimant, & enleva sa Maîtresse Ephigenie. Il fut pour cela prisonnier à Rhodes, d'où Lisimaque le tira, & lui aida ensuite à reprendre Ephigenie & Cassandre qui se marioient. Ils les amenerent en Candie, & aprés les avoir épousées ils furent rapellez en leur pays.

Les

Digitized by Google

LEs anciennes histoires de Chipre font mention d'un Gentilhomme de ce pays-là nommé Aristipe, illustre par sa naissance & par ses grands biens. Il n'avoit à se plaindre de la Fortune que d'une seule chose, c'est de lui avoir donné un fils entr'autres, mieux proportionné & de meilleure mine que les autres ; mais si stupide qu'on n'en pouvoit esperer rien de bon. Son pere n'avoit rien épargné pour reparer les défauts de la nature par une bonne education : Mais toutes ses peines furent inutiles ; car non seulement on ne put jamais lui rien apprendre ; il n'y eut pas même moyen de lui donner la moindre teinture de civilité ; Tout ce qui sortoit de lui étoit choquant ; Il avoit une voix de tonnerre, des gestes & des façons de faire qui tenoient plus de la bête que de l'homme. De là vint qu'on lui donna le nom de Chimon, qui signifie grosse bête en langage du pays. Aristipe pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si chagrinant pour lui, le fit mener à la campagne. Chimon qui aimoit mieux la societé des paisans que des honnêtes gens ne fut point fâché de cela. Vivant à la rustique il arriva un jour, que traversant d'un champ à l'autre avec un gros bâton à la main, il entra vers l'heure de Midi dans un bois, petit, mais delicieux, & fort toufu ; car c'étoit dans la belle saison. Marchant sans dessein dans le bois, le hasard le conduisit dans un pré charmant entouré de beaux arbres, & enrichi d'une belle & fraiche fontaine,

taine, auprés de laquelle il trouva une jeune beauté endormie, accompagnée de deux femmes, & d'un homme qui dormoient aussi. La Belle étoit habillée d'une étoffe si fine, que ses habits ne déroboient quasi rien aux yeux de la blancheur de sa peau, n'ayant de la ceinture en bas qu'une simple jupe piquée, tres-propre & surpassant les Lis en blancheur. Chimon n'eut pas plûtôt aperçu cette Belle, qu'apuyé sur son bâton, il commença sans dire mot à la regarder avec admiration, comme si c'eût été la premiere femme qu'il avoit vuë. Son esprit sauvage & brutal qui n'avoit été capable jusqu'alors d'aucune bonne impression, sentit d'abord je ne sai quoi qui lui dit, que cette fille étoit la plus belle qu'on eût jamais vû. Ce même je ne sai quoi lui fit venir tout à coup du discernement, & lui apprit à distinguer les beaux endroits de la dormeuse. Il loüa ses cheveux, son front, son nez, sa bouche, sa gorge, ses bras, & surtout son sein qui ne commençoit qu'à se former. Il eut souhaité avec passion de voir les yeux que le sommeil lui déroboit. Il eut cent fois envie de l'éveiller pour se satisfaire; mais comme il commençoit à raisonner, & qu'elle lui paroissoit la plus belle femme qu'il eût jamais vûë, il crut que c'étoit une Déesse, & qu'il falloit la traiter plus methodiquement, & attendre qu'elle s'éveillât. Ainsi d'homme rustique & grossier qu'il étoit, il devint tout à coup un bon juge de la beauté, & un homme qui savoit déja qu'on devoit plus de veneration aux choses divines qu'aux humaines. Quoi

Digitized by Google

Quoi qu'il fût naturellement brusque & impatient, le sentiment du plaisir extraordinaire que ses yeux lui procuroient, l'obligea d'attendre tranquillement. Ephigenie enfin se réveilla, & ne fut pas peu surprise de voir Chimon dans cette posture. On peut dire que cet homme êtoit connu par tout par deux endroits bien diférens, l'un êtoit sa propre bêtise, & l'autre la réputation de son pere. Aussi dés que la Belle l'eut aperçu, elle l'apella par son nom, & lui demanda ce qu'il êtoit venu là chercher: A quoi Chimon ne répondit pas un seul mot. Aussi-tôt qu'il vit ses yeux ouverts il les regarda fixement, & il trouvoit que cette contemplation lui donnoit un plaisir qu'il n'avoit jamais goûté jusqu'alors. La Belle voyant cela, & apréhendant que la rusticité de Chimon ne le portât à quelque malhonnêteté, réveilla ses femmes, & s'êtant levées elles partirent. Chimon lui dit alors qu'il iroit avec elle. Quoique la Belle eût toûjours peur de lui, & qu'elle le priât de s'en aller, elle ne put jamais l'empêcher de la conduire. De là il s'en retourna chez son pere, & lui dit qu'il ne vouloit plus demeurer au village. Son pere n'en fut pas trop content; neantmoins ne sachant ce qui l'avoit obligé à changer d'avis, il le laissa vivre à sa maniere. Il fut bien surpris lorsque quelque tems aprés Chimon le pria de le faire habiller comme ses autres freres; ce qu'il fit avec joie: Mais il fut encore plus surpris aussi bien que tous ceux qui connoissoient l'homme, de lui voir fréquenter les honnêtes gens; de remarquer

en

en lui des manieres d'une personne de qualité; mais sur-tout celles d'un homme passionné. Il apprit en bien peu de tems non seulement ce que savent les Gentilshommes ordinaires; mais même se rendit savant dans les sciences de speculation. Sa voix changea du blanc au noir, & il chantoit & joüoit bien des instrumens: Au reste bon homme de cheval, & robuste pour toute sorte d'exercices de mer & de terre. En un mot il se rendit le Gentilhomme le plus accompli de son tems. Ephigenie produisit tous ces miracles. Ses beaux yeux firent entrer de l'amour dans le cœur de Chimon, qui avoit été jusqu'alors inaccessible à toutes les bonnes choses. L'amour ne se fut pas plûtôt rendu maître de ce cœur feroce, qu'il seut déveloper les sublimens vertus qui y étoient ensevelies comme dans une sombre & forte prison, & les exposer au grand jour. Quoi qu'Aristipe ne fût pas trop content de l'attachement que son fils avoit pour Ephigenie; cependant considérant que par le moyen de l'amour il étoit de bête devenu homme, non seulement il le supportoit, mais lui conseilloit même de suivre en cela la pente de son cœur. Chimon las enfin de soupirer inutilement, fit prier plusieurs fois Chipsée pere d'Ephigenie de la lui donner en mariage: Mais il s'en excusa toûjours, disant pour raison qu'il étoit engagé à un Gentilhomme de Rhodes, nommé Pasimonde. Celui-ci donc ayant envoyé querir sa Maîtresse, Chimon crut qu'il étoit tems où jamais de lui faire connoître combien il l'aimoit. Et comme elle

elle l'avoit rendu homme ; il conclut que s'il pouvoit l'enlever il alloit s'immortaliser, & resolut de le faire ou de périr. Il confia son dessein à quelques-uns de ses amis, fit secretement armer un vaisseau de guerre, & se mit en mer pour attendre Ephigenie, qui le lendemain de son départ fut rencontrée par Chimon. Le vaisseau d'Ephigenie se mit en devoir de se défendre, lorsque Chimon l'ayant accroché se jetta dedans l'épée à la main sans être suivi d'aucun de ses gens, & fit un carnage horrible. Les Rhodiens donc contraints de ceder à la valeur de Chimon, mettent bas les armes, & se rendent prisonniers. Chimon s'en étant rendu maître leur dit, que l'intérêt ni la haine ne l'ayant point obligé à prendre les armes contr'eux, mais l'amour qu'il avoit pour Ephigenie, il dépendoit d'eux de finir la guerre en lui donnant une personne qu'il estimoit infiniment. Son pere me la refusée en mariage, ajoûta-t-il, & je me suis resolu de l'avoir à la pointe de l'épée. Je pretens l'épouser : Je la merite aussi bien que Pasimonde. Donnez-la moi donc, & c'est tout ce que je demande de vous. Les Rhodiens qui n'étoient pas les plus forts cedérent à la nécessité, & donnerent avec regret Ephigenie, qui fondoit en larmes. Chimon la voyant pleurer la consola du mieux qu'il put, & la fit passer sur son vaisseau. Ravi d'une si belle conquête, ayant donné quelques heures à la consolation d'Ephigenie & tenu conseil, il fut resolu de ne retourner pas si tôt en Chipre, & de s'en aller en Candie, où il crut

pouvoir

Digitized by Google

pouvoir demeurer seurement & agréablement avec Ephigenie à la faveur des parens & des amis qu'il y avoit. Mais la Fortune en disposa autrement ; car peu d'heures apres que les Rhodiens s'en furent allez, le tems se couvrit de nuages, & il s'éleva une si violente tempête à l'entrée de la nuit, qui Chimon s'étoit promis de passer plus agréablement, que les Matelots avoient bien de la peine à faire la manœuvre. Chimon étoit au désespoir d'un si cruel contretems : Tout le monde étoit dans une trés-grande afliction, & sur-tout Ephigenie, qui croyoit que chaque vague qui heurtoit le vaisseau alloit être son tombeau. Elle maudissoit l'amour de Chimon, & disoit que Dieu avoit envoyé cet orage pour punir sa témérité. Cependant la tempête devenant plus furieuse de moment en moment emporta le vaisseau prés de l'Isle de Rhodes ; & comme on la croyoit encore bien éloignée, & qu'on ne savoit bonnement où l'on en étoit, on fit tout ce qu'on put pour gagner terre. La Fortune répondit à leur desir & les jetta dans un petit Golphe où le vaisseau Rhodien ne faisoit qu'arriver. Le jour commençant à se developer, Chimon & ses gens furent bien surpris de se voir à Rhodes, & à une portée de fleche du vaisseau d'où ils avoient enlevé Ephigenie. Au desespoir de ce second contretems, & craignant ce qui arriva, Chimon fit les derniers éforts pour se tirer d'un lieu si fatal à ses esperances : Mais comme le vent donnoit directement dans ce Golphe il fut impossible d'en

Digitized by Google

d'en sortir : Au contraire un coup de vague jetta le vaisseau sur le sec, où il fut incontinent environné de monde, & reconnu par l'équipage du vaisseau d'Ephigenie, dont une partie avoit dêja dêbarqué, & avoit couru au village prochain porter la nouvelle de l'arrivée de Chimon dans le Golphe avec Ephigenie. Celui-ci s'étant reconnu songeoit à se sauver dans une forêt prochaine avec sa Maîtresse ; mais on ne lui en donna pas le tems, car on vint à main armée l'enlever avec tous ses gens qui furent conduits à Rhodes. Pasimonde s'étant plaint au Senat de la violence de Chimon, Lisimaque qui étoit le premier Magistrat, eut ordre d'aller avec sa compagnie prendre Chimon, & le mettre en prison. Ainsi cet Amant infortuné perdit non seulement sa liberté, mais même sa Maîtresse de laquelle il n'avoit encore eu que quelques menus baisers. Pasimonde fit tout ce qu'il put pour faire perdre la vie à son Rival & à ses gens ; mais comme il en avoit bien usé à l'égard des conducteurs d'Ephigenie, il en fut quitte pour une prison perpetuelle. Pendant que Pasimonde faisoit travailler aux preparatifs de ses nôces : la Fortune toûjours inconstante se repentit du mal qu'elle avoit fait à Chimon, & fit naître un nouvel incident pour sa délivrance. Pasimonde avoit un frere plus jeune que lui ; mais qui ne lui étoit en rien inferieur du côté du merite. Son nom étoit Hormisde, amoureux d'une belle Rhodienne nommée Cassandre que Lisimaque aimoit aussi, & que plusieurs incidens l'avoient em-

empêche d'épouser. Pasimonde voulant faire comme on dit d'une pierre deux coups, voulut pour éviter la dépense d'une seconde nôce, que son frere épousât Cassandre dans le même tems qu'il épouseroit Ephigenie. Ce fut un cruel déplaisir pour Lisimaque qui resolut de tout risquer pour détourner un coup si fatal. Aprés y avoir bien rêvé il ne trouva point de meilleur moyen que de l'enlever. Il y trouvoit de la facilité à cause de sa charge ; mais il êtoit fâché que cette facilité diminuât la gloire du succez qu'il s'en promettoit. Cependant il sacrifia cette petite délicatesse à l'intérêt de son amour. Ne pouvant donc exécuter seul une si grande entreprise, il crut que Chimon & ses gens qu'il tenoit prisonniers feroient son afaire mieux que d'autres. Il parla à Chimon la nuit suivante, & lui dit qu'étant dans le même cas que lui, il avoit cru ne rien risquer de lui confier un dessein où il n'avoit pas moins d'intérêt que lui. Pasimonde, ajoûta-t-il, vous enléve Ephigenie, & Hormisde me ravit Cassandre. Ces deux mariages doivent se faire en peu de jours, & nous n'avons d'autre ressource que d'enlever nos Maîtresses les armes à la main. De quoi sert la vie quand on pert ce qu'on aime? Ainsi nous risquerons si vous m'en croyez le tout pour le tout, plûtôt que de soufrir l'injustice qu'on va nous faire. Un discours si peu attendu inspira un nouveau courage à Chimon, qui répondit sans balancer qu'il pouvoit compter seurement sur lui, & qu'il n'êtoit question que de lui dire comment
il

Digitized by Google

il faudroit s'y prendre. Lisimaque lui apprit le tems que la double nôce se devoit faire ; lui dit qu'il falloit attendre ce tems-là ; & qu'alors eux deux accompagnez de quelques personnes de confiance iroient prendre leurs Maîtresses à la vûë de tous les invitez, & les feroient embarquer sur un vaisseau qui seroit tout prêt à faire voile. Le jour de l'expedition étant venu, & Chimon & ses gens ayant été secretement mis en liberté, Lisimaque divisa sa troupe en trois petits corps. Un fut employé à la garde du port, le second demeura à la porte de Pasimonde, pendant que Lisimaque & Chimon avec le troisiéme montérent pour enlever les deux mariées. Aussitôt qu'ils furent entrez ils renversérent toutes les tables, s'emparérent des deux Belles qu'ils firent conduire incontinent à leur vaisseau, & ne se batirent plus qu'en retraite. Un coup si determiné surprit tout le monde. Chacun mit l'épée à la main, Lisimaque & Chimon donnant à droit & à gauche regagnérent le degré, & trouvérent au bas Pasimonde qui se mit en devoir de les charger : Mais Chimon lui fendit la tête d'un coup de sabre, & le jetta mort sur le carreau. Hormisde courant à son secours fut semblablement tué par Chimon. Les attaquans ayant donc tué ou blessé tout ce qui se mit en état de défense, se retirérent en bon ordre à leur vaisseau, & s'étant embarquez au plus vite, ils mirent aussitôt à la voile aux yeux de plusieurs gens armez qui venoient en diligence au secours des deux Dames. Aprés quelques

jours d'heureuſe navigation ils arriverent en Candie, où leurs parens & amis les reçurent parfaitement bien. Chacun épouſa ſa Maîtreſſe, & les uns & les autres eurent ſujet de ſe feliciter de leur deſtinée. Cette afaire produiſit de grands troubles entre les Chipriens & les Rhodiens ; mais quoi qu'ils fuſſent de longue durée, le denoüement fut neantmoins favorable à Liſimaque & Chimon, puiſque chacun fut rappellé en ſon pays, & y finit ſes jours avec ſon épouſe dans les plaiſirs les plus doux & les plus épurez.

NOUVELLE XLI.

Constance aimant Martucio Gomita, & apprenant sa mort s'embarque par desespoir toute seule sur une petite barque que le vent poussa à Suse. La Belle étant allée de la à Tunis trouve son Amant en vie, & en grand credit auprés du Prince; l'epouse, & ils s'en retournent tous deux à Lipari chargez de richesses.

LIpari est une petite Ile sur les frontieres de la Sicile, où demeuroit autrefois une belle jeune fille nommée Constance de fort bonne famille, qui devint amoureuse d'un jeune homme de son Ile nommé Martucio Gomita, qui ne manquoit ni de bonne mine ni d'agrémens, mais au surplus aussi mal traité de la Fortune, que la Belle l'étoit bien. Martucio qui avoit plus d'une raison de répondre à son amour, la fit demander à son pere, qui la refusa tout net fondé sur la disparité du bien. Martucio outré de ce refus trouva moyen d'avoir un petit vaisseau, resolu de faire le métier de Corsaire, & de ne revenir à Lipari que quand il seroit riche. Il courut long tems les mers de Barbarie pillant & enlevant tous les vaisseaux qui n'étoient pas en état de lui resister. Il eut de la prudence & du bonheur, & gagna beaucoup de bien en peu de tems à cet honnête commerce. Mais comme l'homme ne sçait jamais se contenter, pour vouloir trop gagner il perdit tout. Il fut enfin pris par les Barbares avec tout ce qu'il avoit piraté, & conduit à Tunis, où il demeura long-tems prisonnier dans une extréme misere. Le bruit courut à Lipari que Martucio & tous ses gens avoient peri. Constance qui avoit eu beaucoup de douleur de son départ, pleura long-tems sa malheureuse destinée, & resolut de ne plus vivre. Mais ne pouvant obtenir de soi même de se faire mourir d'une mort violente, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se reduire à la ne-

cessité

ceſſité de mourir ; qui fut de prendre une barque de pêcheur qu'elle trouva au port avec tous ſes agrets, parce que les pêcheurs n'en étoient que décendus. Elle ſe met dans cette barque, prend le large avec rames & voiles parce qu'elle entendoit un peu la navigation comme font en general les femmes de cette Ile. Quand elle fut aſſez éloignée, elle jette ſes avirons & ſon gouvernail, s'envelope la tête d'un manteau, ſe couche au fond de ſa barque, & s'abandonne à la merci des vents, perſuadée ou que ſa barque renverſeroit, ou qu'elle ſe briſeroit contre quelque rocher, Ainſi elle comptoit que quand même elle ne voudroit pas mourir il lui ſeroit impoſſible de s'en empêcher. Il n'arriva pourtant rien de tout cela. La mer ſe trouva calme, & le peu de vent qu'il faiſoit pouſſant à la côte de Barbarie, elle aborda deux jours aprés ſon départ à un lieu qui n'eſt pas éloigné de Suſe. Comme la Belle n'avoit point levé la tête, elle ne ſavoit ſi elle étoit en terre ou en mer. Mais il arriva que la barque ayant pris terre dans le tems qu'une pauvre femme lavoit les filets de ſes pêcheurs, elle fut ſurpriſe de la voir venir à pleines voiles & donner à terre ſans que perſonne parût, & crut que les pêcheurs s'étoient endormis. La bonne femme entre dans la barque, y trouve la jeune fille endormie & dans la ſituation qu'on vient de dire, & l'éveille enfin aprés l'avoir appellée pluſieurs fois. La vieille connoiſſant aux habits que la Belle étoit Chrétienne lui demanda en Latin par quelle avanture elle étoit ve-

Digitized by Google

nuë là toute seule. La Belle entendant parler Latin, & croyant que le vent l'avoit ramenée à Lipari, se leve promptement, regarde de tous côtés, & ne connoissant point le pays demande à la bonne femme où elle êtoit, & apprend qu'elle êtoit prés de Suse en Barbarie. La Belle afligée de ce que Dieu ne lui avoit pas voulu envoyer la mort, & surprise de se trouver avec des Barbares desquels son honneur avoit tout à craindre, se mit d'abord à pleurer. La bonne femme en fut touchée, la mena à sa chaumiere, & lui fit dire par quelle avanture elle êtoit venuë là. Elle lui presenta du pain dur, quelque poisson, & de l'eau, c'est à dire tout ce qu'elle avoit de meilleur, & eut bien de la peine à la faire manger. Constance lui demanda en Latin qui elle êtoit, ce qu'elle faisoit, & apprit qu'elle êtoit de Trapani, & se nommoit Chereprise, & qu'elle servoit certains pêcheurs Chrétiens. Ce nom lui parut de bon augure, & commença sans savoir pourquoi à ne plus tant desirer la mort. Sans dire à la bonne femme ni son pays ni son nom, elle la pria instamment d'avoir pitié de sa jeunesse, & de lui donner moyen d'éviter le déshonneur qu'elle craignoit. Chereprise qui êtoit une fort bonne femme, la laisse à sa chaumiere & va serrer ses filets. A son retour elle la fit envelopper de son manteau, & la mena à Suse chez une personne considérable du pays à qui elle rendoit souvent service, femme charitable & bienfaisante, l'assurant qu'elle la recommanderoit de son mieux, & que la bonne Dame

là

la traiteroit comme sa propre fille ; pourvû qu'elle la servît bien, & qu'elle fit tout ce qu'elle pourroit pour se rendre digne de son affection. Sur le raport de Chereprise la bonne Dame fut si touchée des malheurs de Constance, qu'elle ne put la regarder sans pleurer : Et aprés l'avoir baisée au front, elle la prit par la main, & la mena dans la maison où elle demeuroit avec d'autres femmes, qui travailloient sans aucun homme à divers ouvrages de soie & de cuir. Constance eut bientôt appris à faire quelque-chose, & s'aquit en peu de tems la bienveillance de sa Patrone & de ses compagnes, d'autant plus aisément qu'elle fit de rapides progrez dans leur langue. Un si long séjour à Suse ne permettant pas au pere de la Belle d'esperer de la revoir, il arriva qu'un Seigneur Grenadin de la premiere qualité qui prétendoit à la souveraineté de Tunis, mit une grosse Armée sur pied pour venir s'en mettre en possession. Martucio qui savoit parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle, & les grands preparatifs que le Roi de Tunis faisoit pour sa défense, dit à un de ses Gardes, que s'il pouvoit parler au Roi il lui apprendroit un moyen infaillible de défaire son ennemi. Le Garde le dit à son Maître, & le Maître au Roi. Martucio étant devant le Roi, & interrogé quel moyen il avoit à donner, répondit que si Sa Majesté pouvoit faire en sorte que les fleches manquassent à ses ennemis, & que ses gens en eussent en abondance, il seroit indubitablement victorieux. La question est de le pou-

 voir,

voir, repliqua le Roi. Cela se peut, Sire, reprit Martucio, & voici comment. Il faut que Vôtre Majesté fasse faire les cordes de vos arcs beaucoup plus deliées qui l'ordinaire, & que le bout du trait qui donne sur la corde soit entaillé si delicatement, qu'il ne puisse servir qu'à vos cordes deliées. Mais il faut que ceci se fasse secretement; car si cela êtoit sceu, l'ennemi y pourvoiroit. Quand vos ennemis auront jetté toutes leurs fleches, il faudra de necessité qu'ils ramassent celles qui leur auront êté tirées par vos gens pour les leur rejetter; ce que les vôtres seront aussi obligez de faire de celles des ennemis, & qu'ils feront avec succez, parce que leurs petites cordes serviront aux traits largement entaillez, au lieu que vos traits delicatement coupées par le bout ne pourront servir à leurs grosses cordes: Et par ce moyen les vôtres auront abondance d'armes, & les ennemis necessitez. Le Roi qui êtoit sage goûta ce conseil, en profita, batit ses ennemis, & fit un gros Seigneur de Martucio. La renommée de cet homme vola dans tout le Royaume, & Constance apprenant que son Martucio qu'elle croyoit mort depuis long-tems êtoit encore plein de vie, & au faite de la Grandeur, reprit courage, & commença à bien esperer. L'amour presque êteint se ralluma d'abord dans son cœur. Elle conte à sa bonne Patrone les circonstances où elle se trouvoit, & lui dit qu'elle voudroit fort aller à Tunis pour regaler ses yeux de la presence d'une personne que ses oreilles lui faisoient desirer avec

tant

tant de passion. La Patrone loüa son dessein, l'accompagna dans ce voyage, & la mena chez une de ses parentes qui la reçût le mieux du monde. Chereprise qui étoit aussi du voyage fut envoyée à la decouverte, & rapporta que Martucio étoit en bonne santé & en tres-grand credit. La bonne Patrone voulant apprendre à Martucio l'agreable nouvelle de l'arrivée de sa chere Constance, va le trouver, & lui dit qu'elle avoit chez elle une de ses Domestiques venant de Lipari, qui souhaiteroit fort de lui parler en particulier. Martucio la remercia de l'avis, & la suivit incontinent. Quand Constance le vit elle pensa mourir de joie, & ne pouvant se contenir elle courut d'abord l'embrasser ; & sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio n'en pouvant croire ses yeux, fut quelque tems sans parler, & puis jettant un profond soupir. Est-ce bien vous, dit-il, ma chere Constance que je croyois perduë ? Et en disant cela il se jette à son cou. Ils se contérent leurs avantures, aprés quoi Martucio en alla informer le Roi, & lui demanda permission d'épouser Constance à la maniere des Chrêtiens. Le Roi surpris de cette singularité voulut voir Constance, & convaincu par elle-même de la fidelité du raport qu'on lui avoit fait de ses avantures, donna la permission demandée, & regala les Amans de magnifiques presens. Martucio en fit de grands à la bonne Patrone, & la fit conduire à Suse fort honorablement. Les mariez ayant depuis eu permission du Roi de se retirer

rer à Lipari, ils emmenerent avec eux Cheo reprise, furent reçus avec toutes les acclamations imaginables, & finirent leurs jours dans l'abondance & dans le repos.

NOUVELLE XLII.

Pierre de Boccamaſſe s'enfuyant avec ſa Maîtreſſe, & rencontrant des Voleurs, la Belle ſe ſauve dans une forêt, & ſe rend en ſuite à un château. Le Cavalier pris par les Voleurs ſe ſauve auſſi; & arrive heureuſement au château

Digitized by Google

zeau où sa Maîtresse s'étoit refugiée. Ils s'y marient, & reviennent à Rome.

UN jeune Romain nommé Pierre Boccamasse d'une famille illustre, devint amoureux d'une jeune beauté des plus charmantes qui s'appelloit Angeline, fille d'un nommé Giglivosse homme de basse naissance, mais fort estimé des Romains. Comme le Cavalier êtoit bien fait & délié il donna à la Belle autant d'amour qu'il en avoit reçu. Voyant donc les choses bien disposées il la fait demander en mariage. Non seulement ses parens le blâmérent hautement d'avoir eu une telle pensée ; mais firent dire même au pere de la fille, qu'ils le regarderoient comme leur ennemi s'il prétoit l'oreille à une telle proposition. Le Cavalier se voyant traversé de tous les côtés fut dans une afliction inconcevable. Il n'y eut point de chose fâcheuse qu'il ne dît de ses parens, & si le pere d'Angeline eût voulu il l'auroit épousée en dépit d'eux tous. Boccamasse rencontrant par tout de nouveaux obstacles, & ne pouvant compter sur rien que sur le cœur de la Belle, resolut de couper un nœud qu'il ne pouvoit délier. Il convint avec sa Maîtresse, & êtant un matin montez à cheval ils prenent le chemin d'Alaigne où le Cavalier avoit des amis. A quatre lieües de Rome, Boccamasse qui ne savoit pas fort bien les chemins, ayant pris trop sur la gauche, alla passer devant un petit château, d'où il sortit douze Cavaliers qui vinrent fondre sur eux. Angeline les appercevant la premiere,

Digitized by Google

miere, ſauvons-nous dit-elle à ſon Amant: Voilà des gens qui viennent nous attaquer. En diſant cela elle gagne dans le bois. Son Amant ſurpris & ne voyant encore rien, fut pris avant que d'avoir ſongé à fuïr. Ils lui demandérent qui il étoit, & ſur ſa réponſe voyant qu'il étoit ami de leurs ennemis, le démontérent, & l'ayant fait dépoüiller l'alloient pendre à un arbre, lors que vingt cinq Cavaliers qui étoient en embuſcade coururent à eux en criant tuë, tuë. Les Voleurs quitterent Boccamaſſe pour ſe défendre; mais voyant la ſupériorité du nombre ils prirent la fuite, & furent vigoureuſement ſuivis des autres. Boccamaſſe profitant d'un moment ſi favorable, reprend ſes habits & ſon cheval, & gagne la forêt où ſa Maîtreſſe s'étoit ſauvée. Il rôde tantôt d'un côté tantôt d'un autre; mais point de nouvelle d'Angeline. Il crie, il appelle; mais point de réponſe. Alors la joie qu'il avoit euë d'être échapé d'un ſi grand peril, ſe changea en une profonde triſteſſe qui lui fit répandre des larmes en abondance. N'oſant donc reculer il avançoit toûjours incertain du lieu où la deſtinée devoit le conduire. Les bêtes feroces dont il ſavoit que la forêt étoit pleine ſe preſentoient incontinent à ſon eſprit. Il craignoit pour ſoi-même; mais il craignoit beaucoup plus pour ſa Maîtreſſe qu'il s'attendoit à tout moment de trouver étranglée. Aprés avoir couru tout le jour, accablé de fatigue, de faim, & de triſteſſe, il attacha ſon cheval à un gros arbre ſur lequel il monta pour ſe mettre à couvert des bêtes

ſau-

Digitized by Google

ſauvages, & de peur de tomber il paſſa toute la nuit ſans dormir ; mais non pas ſans déplorer ſon infortune. Angeline qui n'étoit pas mieux que ſon Amant, s'étant ſi fort avancée dans le bois qu'elle n'en put reſſortir, courut par ci par là tout le long du jour, ſe tourmentant & ſe plaignant de la cruauté de ſa deſtinée : Mais enfin ſe laiſſant conduire à ſon cheval, elle tomba dans un ſentier qu'elle ſuivit, & qui la mena à une petite chaumiere comme le jour commençoit à finir ; Elle y trouva un vieillard avec ſa femme qui ſurpris de la voir à une heure ſi induë, lui demanderent la raiſon de ſon voyage. Cette queſtion lui ayant fait verſer quantité de larmes, elle répondit enfin qu'elle avoit perdu ſa compagnie dans la forêt, & demanda ſi elle étoit fort éloignée d'Alaigne. Le vieillard repliqua que ce n'en étoit pas le chemin, & qu'il y avoit encore plus de ſix lieuës. Elle s'informa s'il n'y avoit pas dans le voiſinage quelque maiſon où elle pût loger ; mais apprenant qu'il n'y en avoit point où elle pût arriver avant minuit, elle le pria de trouver bon qu'elle paſſât la nuit à ſa chaumiere. Tres-volontiers répondit le bon homme : Mais je dois vous dire que nous ſommes ſouvent inſultez le jour & la nuit par des Bandits qui courent ces bois. Si cela arrivoit dans cette conjoncture, comme vous êtes belle & jeune, on vous feroit du chagrin, & nous aurions le déplaiſir de ne pouvoir vous ſecourir ; Je veux vous en avertir afin que ſi cela arrive vous n'ayez aucun ſujet de vous plain-
dre

Digitized by Google

dre de nous. Ce discours fit peur à la Belle ; mais comme il êtoit tard elle aima mieux à tout évenement s'exposer à la merci des hommes, que d'être dévorée par les bêtes. Elle entre donc chez les bonnes gens, soupe, se couche avec eux toute habillée, & passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur & celui de son Amant. Vers la petite pointe du jour elle entendit force gens marchant. Elle se léve incontinent, gagne une petite cour qui êtoit derriere la chaumiére, & se cache dans un tas de foin qu'il y avoit. A peine fut-elle gitée que ces gens furent à la porte qu'ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la Belle qu'ils virent tout selé, leur fit demander s'il y avoit quelqu'un, & à qui êtoit le cheval? On répondit qu'il n'y avoit personne, & que le cheval êtant égaré on l'avoit mis à couvert. Le chef de la troupe dit alors que puisque le cheval n'avoit point de maître il seroit bon pour eux. Tout le monde êtant entré les uns couroient d'un côté, les autres de l'autre. L'un d'eux ne sachant que faire fourra sa Javeline dans le foin, & passa si prés de la mammelle gauche de la Belle, qu'elle crut être blessée, & pensa crier. Ces gens êtant enfin partis, & la Belle ne paroissant point encore ne pouvant se figurer que ces Bandits s'en fussent allez, le bon homme demanda à sa femme dequoi elle êtoit devenuë. Angeline ayant entendu cela, & êtant sortië de son foin, le bon homme lui dit que le jour êtant venu, il la conduiroit si elle vouloit à un château qui n'êtoit qu'à

deux

Digitized by Google

deux lieües & demie de là, où elle seroit en lieu de seureté: Mais qu'il faloit se resoudre à faire ce chemin à pied, parce que les gens de la nuit passée avoient emmené son cheval. La Belle en fut ravie, & étant partis sur le champ, ils y arriverent vers les sept à huit heures du matin. Ce château appartenoit à un Gentilhomme de la maison des Ursins. Sa femme qui étoit une bonne & sainte personne y étoit pour lors. Elle connut Angeline d'abord qu'elle la vit, & la reçut le mieux du monde. Aprés avoir seu son avanture elle en eut d'autant plus de chagrin, que Boccamasse étoit des amis de son mari : Quand elle entendit parler du lieu où il avoit été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, & dit à Angeline qu'elle demeurât avec elle jusques à ce qu'il se trouvât occasion de la renvoyer seurement à Rome.

Il est tems d'aller retrouver Boccamasse sur l'arbre où nous l'avons laissé déplorant ses malheurs. Il comptoit que le jour étant venu il pourroit se tirer du bois à la faveur de son cheval, s'il échapoit à la dent des bêtes feroces: Mais sa joie ne fut pas de longue durée, car il le vit bientôt environné d'une vingtaine de Loups. A l'approche de ces animaux, le cheval prit l'allarme & rompit sa bride. Il se deffendit quelque tems des pieds & des dents; mais enfin il falut succomber, & il le vit déchirer jusqu'aux os. Vers le point du jour il sentit un froid tres-piquant, & voyant un grand feu qui lui paroissoit à une bonne lieüe & demie, il attendit le grand jour &

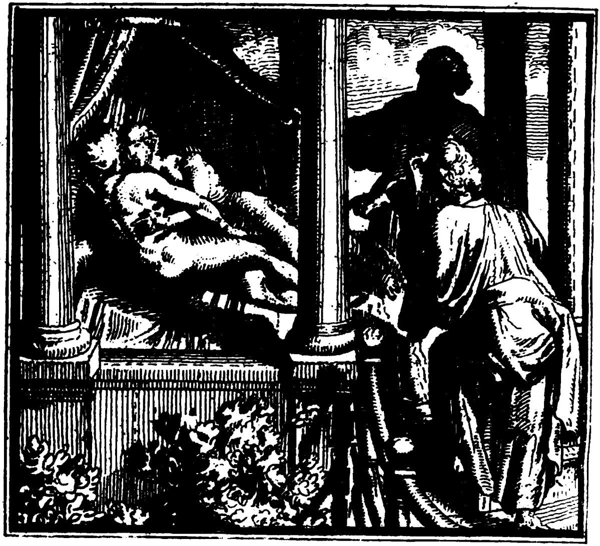
des

descendant de son arbre, il marcha de ce côté là, & y arriva enfin aprés bien des allarmes. C'étoit des Bergers qui se réjoüissoient, & qui le reçurent par pitié. Il se chaufa & mangea, puis leur conta son infortune, & leur demanda enfin s'il n'y avoit point dans le voisinage quelque endroit où il pût se refugier. Il apprit que le château dont on vient de parler n'étoit qu'à une lieüe & demie de là. Il les pria de l'y faire conduire par quelqu'un de leur troupe; ce qu'ils firent volontiers. En arrivant il rencontra un homme de sa connoissance avec lequel il étoit déja entré en marché pour l'envoyer chercher Angeline, quand la Dame du château l'appercevant d'une fenêtre le fit appeller. Quelle joie n'eut-il point de voir sa Maîtresse en abordant la Dame? Le ravissement d'Angeline ne fut pas moins grand à la vûë de son Amant. La Dame qui savoit déja son avanture le censura agréablement de vouloir se marier contre le gré de ses parens: Mais le voyant ferme dans son dessein; considérant d'ailleurs les charmes de la Belle & l'amour qu'elle avoit pour le Cavalier, dequoi me mets-je en peine, dit-elle en soi-même? Ces gens se connoissent & s'aiment: Ils sont également attachez aux intérets de mon mari: Leur desir est honnête. D'ailleurs il semble que la providence autorise ce mariage puis qu'elle à sauvé l'un du gibet, & l'autre de la javeline, & tous deux des bêtes feroces. Pourquoi donc vouloir m'opposer au dessein de la providence? Cette courte réflexion l'ayant fait changer tout à

coup

coup de ſentiment, elle leur dit : Puiſque vous êtes reſolus de vous marier, je prétens ſi peu vous en empêcher, que je veux que les nôces ſe faſſent céans aux dépens de mon mari, & je me charge en ſuite de vous raccommoder avec vos parens. Les Amans furent ravis d'un ſi agréable changement. Les nôces ſe firent auſſi magnifiquement qu'on pouvoit les faire dans un lieu ſi ſolitaire. Quelques jours aprés la Dame les mena à Rome, où elle trouva les parens de Boccamaſſe en groſſe colére ; mais elle fit ſi bien qu'elle rétablit la paix par tout. Tout le monde fut content, & les mariez vécurent enſemble avec beaucoup d'agrément & de repos.

Digitized by Google



NOUVELLE XLIII.

Litio de Valbonne surprend Richard Menard couché avec sa fille, & la lui fait épouser.

Litio de Valbonne Gentilhomme de la Romagne, eut de sa femme Jaquemine aprés plusieurs années de mariage une fille qui croissant en beauté à mesure qu'elle croissoit en âge, devint une des plus charmantes personnes du pays. Comme cette fille étoit unique son

son pere & sa mere l'aimoient cherement & la gardoient avec soin, dans l'esperance d'en faire un jour une alliance avantageuse. Un jeune Cavalier bien fait & de bonne mine nommé Richard, de la maison des Menards de Bretinite, alloit souvent chez Litio, & étoit reçu de lui & de sa femme avec la même confiance que s'il eût été leur fils. Richard voyant à tout moment la Belle qui étoit deja d'âge nubile, en devint éperduëment amoureux, & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher son amour. Comme les Dames sont penétrantes dans ces sortes de matieres, la Belle s'aperçut bientôt avec plaisir de la conquête qu'avoit fait sa beauté, & ne fut pas insensible de son côté au merite du Cavalier. Les occasions qu'il avoit tous les jours de lui parler tête à tête l'avoient tenté mille fois de lui lâcher quelque mot de sa passion : Mais la crainte de n'être pas bien reçu l'en avoit toûjours empêché. Las enfin de ne s'expliquer que des yeux, il resolut un jour de lui parler, & fut agréablement surpris d'apprendre qu'il ne sentoit rien pour elle qu'elle ne sentît pour lui. Aprés tout ce qui se peut dire d'obligeant & de tendre en tel cas, encouragé par un si favorable commencement, Richard conclut qu'il ne dépendoient que de la Belle qu'ils ne fussent tous deux contens, & que si elle en vouloit chercher les moyens elle les trouveroit sans peine. La Belle répondit qu'étant aussi observée qu'elle l'étoit, elle ne voyoit pas qu'ils pûssent avoir le tems de se satisfaire : Mais que s'il pouvoit trouver quel-

Digitized by Google

que expédient elle consentiroit à tout ce qui pourroit se faire sans honte. Richard aprés avoir un peu rêvé, repliqua, que le meilleur seroit qu'elle vînt coucher dans la galerie qui étoit prés du jardin ; où il tâcheroit de grimper quoi qu'elle fût fort exhaussée. La Belle repartit que s'il pouvoit lui répondre d'y grimper, elle étoit comme persuadée d'avoir la liberté d'y venir coucher. Le lendemain la Belle se plaignit à sa mere que la grande chaleur l'avoit empêchée de dormir la nuit passée. Tu te moques, ma fille, de dire cela, répondit la mere. Il ne fait rien moins que chaud. Vous devriez le dire à mon pere, repliqua la fille: les jeunes gens sont plus échaufez que les vieux. Cela est vrai, ma fille, reprit la mere: Mais je ne puis pas disposer du chaud & du froid à ma fantaisie. Il faut prendre le tems comme il vient. Peut-être qu'il fera plus frais la nuit prochaine, & que tu dormiras mieux. Je le souhaite, repliqua la Belle, mais ce n'est guere l'ordinaire que les nuits froidissent à mesure qu'on avance dans l'Eté. Que te faut-il donc,continua la mere ? Que mon pere & vous, dit la fille, me donniez la liberté de faire dresser un lit sur la galerie du jardin. Le lieu est frais, j'aurois le plaisir d'entendre chanter le Rossignol, & j'y serois infiniment mieux que dans nôtre chambre. La mere promit d'en parler au pere, ce qu'elle fit des le soir même. Litio qui étoit vieux & bouru répondit à sa femme : Vôtre fille veut donc dormir au chant du Rossignol ? Je la ferai dormir à celui des Cigales. La

Belle

Belle ayant ſeu cette réponſe ne dormit point la nuit ſuivante ; mais ce fut bien moins la chaleur que le dépit qui l'en empêcha. Elle s'en vengea ſur ſa mere, à qui elle ſe plaignit ſi ſouvent de la chaleur, qu'il ne lui fut pas poſſible de fermer l'œil. La bonne femme ne fut pas plûtôt levée qu'elle alla trouver ſon mari, & lui dit : Vous ne vous ſouciez guere de cette fille. Que vous importe où elle ſe couche ? La chaleur la tenuë toute la nuit dans une agitation continuelle. Ce n'eſt qu'une enfant. Faut-il s'étonner qu'elle ſe faſſe un plaiſir d'entendre chanter le Roſſignol ? N'eſt-ce pas l'ordinaire des enfans ? Ne m'embarraſſez plus du Roſſignol, répondit le bon homme d'un air chagrin, & la faites coucher comme vous l'entendrez. On lui fit donc dreſſer un lit dans la galerie, où ſe promettant de coucher la nuit ſuivante, elle fit en ſorte de voir Richard qu'elle en avertit par un ſigne dont ils étoient convenus. La Belle étant couchée Litio ferma une porte qui conduiſoit ſur la galerie, & alla ſe coucher auſſi. Quand Richard crut que tout le monde dormoit, il monta ſur le mur avec une échelle, & de ce mur grimpant ſur un autre avec beaucoup de peine & de peril, gagne enfin la galerie, où la Belle qui ne dormoit pas le reçut le mieux du monde. Ils paſſérent la nuit fort agréablement, & firent pluſieurs fois chanter le Roſſignol. Comme les nuits d'été ſont courtes ; & que ces Amans furent ménagers du tems, ils s'endormirent vers le point du jour ſoit de chaleur ou de laſſitude.

Digitized by Google

Ils étoient tout nuds sur le lit : La Belle embrassoit son Amant du bras droit, & tenoit de la main gauche ce qu'on ne nomme jamais sans envelope quand on parle aux Dames. Litio étant levé, & se souvenant que sa fille avoit couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte, & dit en soi-même : Il faut un peu que je voie comme le Rossignol aura fait dormir cette nuit Catherine (c'est ainsi que s'appelloit la Belle.) Mais ayant ouvert les Rideaux, & vû les Amans dans cette posture, il sort, apelle sa femme, & lui dit. Vôtre fille avoit envie du Roussignol: Elle a si bien fait qu'elle la pris. Venez voir comme elle le tient. Et en disant cela il la mene à la galerie, & lui fit voir sa fille tenant le Rossignol qu'elle avoit tant d'envie d'entendre chanter. Madame Jaquemine qui n'attendoit rien de tel de Richard, en fut fort ofensée, voulut faire du bruit, & lui dire des injures : Mais son mari l'en empêcha. Donnez-vous bien de garde, dit-il, de faire une telle bevûë. Elle la voulu, elle l'aura. Il est Gentilhomme & riche, le parti est assez avantageux. Richard ne sortira pas aisément d'ici à moins qu'il n'épouse Catherine, & alors il se trouvera qu'il aura mis le Rossignol dans sa propre cage Madame Jaquemine se tranquilisa dès qu'elle vit son mari si raisonnable ; & d'autant mieux qu'elle considéra que sa fille avoit eu une bonne nuit, qu'elle dormoit d'un fort bon sommeil, & qu'elle avoit pris le Rossignol. Richard s'étant enfin reveillé fut bien surpris de voir le grand jour. Que

ferons-

ferons-nous dit-il à la Belle. Le jour nous à surpris. Litio entendant cela & tirant tout à coup les rideaux ; nous ferons fort bien lui dit-il. Richard se crut perdu, & cria tout aussitôt, pardon, Monsieur, & la vie. Je vous ai ofensé, & je mérite tout vôtre ressentiment. Je ne meritois point ceci, répondit Litio. Je vous aimois & avois de la confiance en vous, & vous n'y répondez pas trop bien. Mais puisqu'un transport de jeunesse vous à fait commettre cette faute ; il dépend de vous de sauver vôtre vie & de reparer l'outrage que vous avez fait à mon honneur : Il faut sur le champ épouser Catherine. Sinon vous n'avez qu'à recommander vôtre ame à Dieu. Pendant que cela se disoit la Belle se couvrit, lâcha le Rossignol, se mit à pleurer de honte, & pria son pere de faire grace à Richard, & Richard de faire ce que vouloit son pere. La confusion qu'il avoit de la faute, l'envie de la reparer, la peur de mourir, mais sur tout l'amour qu'il avoit pour la Belle, ne laisserent pas long-tems balancer Richard, qui répondit qu'il étoit prêt de l'épouser. Litio prit un anneau de sa femme, & le Cavalier épousa la Belle sur le champ : Cela étant fait le pere & la mere se retirerent, & laisserent reposer les Amans qu'ils jugeoient en avoir bien besoin. Richard & la belle furent encore long-tems au lit ; mais ils ne firent pas époux ce qu'ils avoient fait Amans, je veux dire qu'ils n'allerent pas avec la même rapidité. Quelques jours aprés les nôces se firent authentiquement. Tous les parens y

furent appellez : La magnificence fut grande ; & le tout se fit chez Richard, où les invitez ne furent pas moins contens du regal, que les mariez de leur mariage.

NOUVELLE XLIV.

Gui de Cremone mourant laissa une fille qui fut aimée de Jeannot de Severin & de Minguin de Mingole. Les deux Rivaux s'étant batus, la Belle fut reconnuë pour sœur de Jeannot; & mariée à Minguin.

Gui

GUi de Cremone & Jaquemin de Pavie tous deux Lombards d'origine, déja sur l'âge, & cassez par les fatigues de la guerre comme gens qui avoient porté les armes dés leur jeunesse, se retirerent à Fano pour y finir leurs jours dans le repos. Ces deux hommes s'êtoient connus dans le service & avoient toûjours eu de grandes liaisons ensemble. Gui de Cremone mourant, & n'ayant ni parent ni ami, en qui il eût plus de confiance qu'en Jaquemin, le laissa dépositaire de tout son bien, & d'une petite fille qu'il avoit âgée d'environ dix ans, des avantures de laquelle il l'instruisit fort au long. Il arriva sur ces entrefaites que les troubles de Fayence s'êtant appaisez, chacun eut la liberté d'y revenir. Jaquemin qui y avoit demeuré autrefois, & en avoit trouvé le sejour agreable, fut de ceux qui y retournerent. Il y fit passer tout son bien, & amena la petite fille de Gui qu'il aimoit aussi tendrement que si c'eût êté sa propre fille. La beauté venant avec l'âge, elle devint en peu de tems une des plus charmantes de la ville soit pour le corps soit pour l'esprit. Avec tant d'agrémens je vous laisse à penser si elle eut des soupirans. Deux jeunes Cavaliers entr'autres, tous deux bien faits, avoient beaucoup d'attachement pour elle. L'un se nommoit Jeannot de Severin, & l'autre Minguin de Mingole. Ces deux jeunes hommes, qui êtoient auparavant amis intimes devinrent ennemis irreconciliables aussitôt qu'ils se reconnurent Rivaux. Comme la

Belle

Belle n'avoit que quinze ans l'un & l'autre se seroit felicité de l'avoir à femme : Mais voyant qu'on la leur refusoit sur des pretextes honnêtes, chacun fit sa cabale pour l'emporter du mieux qu'il pourroit. Jaquemin avoit une vieille servante, & un valet nommé Crivel, bon enfant & d'un esprit assez facétieux. Jeannot fit connoissance avec ce valet, lui fit confidence de son amour, le pria de le servir, & lui promit de grandes recompenses. Crivel répondit qu'il ne pouvoit pas grand' chose, que quand il voudroit parler à la Belle en sa faveur il n'en seroit pas écouté, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui, étoit de la lui faire voir lorsque son Maître ne seroit pas au logis. Jeannot lui dit qu'il n'exigeoit pas autre chose de lui. Minguin de son côté ayant mis la servante dans ses intérets, lui avoit déja fait faire plusieurs ambassades qui avoient presque déterminé la Belle en sa faveur. Les choses étant en cet état, Jaquemin ayant été invité à souper par un de ses amis, Crivel le fit savoir incontinent à Jeannot, qui venant à un certain signal devoit trouver la porte ouverte. La servante de son côté qui ne savoit rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'absence de son Maître, avec ordre de se tenir à bonne portée ; & d'entrer pareillement aussitôt qu'il verroit un certain signal qu'elle devoit faire. La nuit étant venuë chacun se precautionne d'armes & d'amis de peur de surprise, & prend le meilleur poste qu'il put. Jaquemin étant sorti, Crivel & la servante firent de leur mieux pour se dé-

faire

faire l'un de l'autre. Crivel vouloit que la servante se couchât, & la servante sollicitoit Crivel d'aller querir Jaquemin: Mais comme chacun avoit sa vûë, personne ne voulut démarer. Crivel ennuyé de ces contestations, fit son signal & alla ouvrir la porte. Jeannot entre incontinent avec deux de ses amis, & trouvant la Belle dans la Sale ils se mirent en devoir de l'emmener. La Belle n'étant pas en état de resister s'écrie. La servante en fait autant. Minguin accourt au bruit accompagné des siens; & voyant qu'on enlevoit sa Maîtresse, il met l'épée à la main. Pendant qu'on se chamailloit de part & d'autre, les voisins accoururent avec armes & flambeaux. & apprenant la violence de Jeannot prirent le parti de Minguin, delivrerent la Belle, & la firent rentrer chez Jaquemin. Avant que tout cela fût fait les Sergens du Capitaine de la ville survinrent, & firent quelques prisonniers du nombre desquels furent Jeannot & Crivel. Jaquemin de retour & apprenant l'avanture en eut beaucoup de chagrin. Cependant voyant qu'il n'y avoit point de la faute de la Belle, cela le consola un peu, & il resolut de la marier pour n'avoir plus de pareilles afaires. Les parens de part & d'autre ayant appris la verité de la chose, & craignant que les prisonniers & les autres ne passassent mal leur tems si Jaquemin les poussoit, l'allerent trouver, & le prierent qu'une bevûë de jeunes étourdis n'alterât point l'estime & l'amitié qu'il avoit pour eux, puis qu'ils venoient se soumettre eux & leurs parens à toute la

satis-

satisfaction qu'il souhaiteroit d'eux. Jaquemin qui avoit vû beaucoup de choses en son tems, & qui étoit homme de bon sens, rendit honnêteté pour honnêteté, & les asseura qu'il n'en feroit que ce qu'ils voudroient eux-mêmes, d'autant mieux qu'ils n'y avoient guere moins d'interêt que lui. On insulte, Messieurs, leur dit-il, une fille de la ville, car je dois vous dire qu'elle n'est comme vous le croyez, ni de Cremone ni de Pavie ; mais de Fayence, quoi que ni celui qui m'en a chargé, ni moy n'ayons jamais pû savoir au vrai qui en étoit le pere. Ils furent surpris d'apprendre que la Belle étoit de Fayence, & aprés avoir remercié Jaquemin de ses honnêtetés, ils le prierent de leur dire par quelle avanture elle étoit tombée entre ses mains. Gui de Cremone, répondit-il, avec lequel j'ai long-tems servi étoit de mes intimes amis. Lors que cette ville fut pillée & saccagée il étoit dans les troupes de l'Empereur Frederic ; & pillant comme les autres il entra dans une maison qu'il trouva pleine de richesses, mais toute vuide de gens. En sortant il apperçut sous un degré cette fille qui n'avoit alors qu'environ deux ans. D'abord que cette enfant le vit elle l'apella pere. Il fut si touché de compassion qu'il l'emporta à Fano, où il mourut quelques années aprés, & me laissa dépositaire de cette filles & de tout le bien qu'il avoit, m'ayant fait promettre de la marier quand il en seroit tems, & de lui remettre ce qu'il me laissoit de bien. Il se trouva par hasard dans la compagnie un certain Guillemin qui étoit à la

prise

prise de Fayence avec Gui de Cremone, & qui savoit que la maison que ce dernier avoit pillée appartenoit à Bernardin. Ceci vous regarde, Bernardin, lui dit-il. Cela m'a frapé aussi bien que vous, repliqua Bernardin; car il me souvient que je perdis alors une fille de l'âge de celle dont parle Jaquemin. C'est assurément la vôtre, repartit Guillemin. J'ai entendu autrefois parler de cela à Gui de Cremone, & de la maniere qu'il dépeignoit la maison qu'il avoit pillée, je ne pûs douter que ce ne fût la vôtre, & cela étant je suis persuadé que c'est vôtre fille qu'il emporta, Ne pourriez-vous point la connoître à quelque marque? Cela fit ressouvenir Bernardin que sa fille devoit avoir une petite croix qui venoit d'une loupe qu'il lui avoit fait couper quelque tems avant la prise de Fayence. Il pria Jaquemin de lui faire voir cette fille; ce qui lui fut accordé sur le champ. Aussitôt que Bernardin la vit, il crut voir le visage de sa femme, tant cette fille lui ressembloit: Mais voulant quelque chose de plus convainquant, il pria Jaquemin de lui permettre de regarder de prés l'oreille gauche de la Belle. Jaquemin le lui ayant permis ce ne fut pas sans quelque honte que la Belle fit voir son oreille, ou la croix se trouva. Connoissant à cette marque qu'elle étoit veritablement sa fille, il pleura de tendresse & courut l'embrasser malgré la petite resistance qu'elle fit. Puis se tournant vers Jaquemin, c'est veritablement ma fille lui dit-il; ce fut ma maison que Gui de Cremone pilla. Sa mere fut si surprise, & si allar-

mée,

mée, qu'elle l'oublia, & nous avions cru jusqu'ici qu'elle avoit peri dans la maison qui fut brûlée aprés le pillage. La belle voyant ce venerable vieillard parler de la sorte d'un air dolent & passionné, ne douta point que ce qu'il dit ne fût vrai, & courant l'embrasser à son tour laissa tomber quantité de larmes. Bernardin envoya querir sa femme, ses enfans, & ses parens pour leur faire voir sa fille retrouvée, & aprés mille caresses & mille démonstrations de joie il l'emmena chez lui du consentement de Jaquemin. Le Capitaine de la ville qui étoit un galant homme ayant appris la chose, & que Jeannot qu'il tenoit prisonnier étoit fils de Bernardin & frere de la Belle, donna un tour favorable à l'afaire, raccommoda les deux Rivaux, & obligea Bernardin à marier la Belle à Minguin ; ce qui fut fait avec l'approbation generale de toute la parenté. Tous les prisonniers furent mis en liberté : Les nôces furent magnifiques, & les Epoux se traiterent en Amans tant qu'ils vécurent.

Fin du premier Tome.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

TABLE

Des Contes & Nouvelles

Première Nouvelle.

CHapelet Duprat trompa un Religieux par une fausse confession, & quoi qu'il eût trés-mal vécu durant sa vie, il passa pour un Saint aprés sa mort, & fut appellé Saint Chapelet. pag. 11

II. Nouvelle.

Un Juif à la solicitation d'un de ses amis s'en alla de Paris à Rome, & choqué de la corruption des Ecclesiastiques il retourna à Paris, & se fit Chrétien. 26

III. Nouvelle.

Un Juif d'Alexandrie se tira du piege que Saladin lui avoit tendu en lui faisant un conte ingenieux. 31

IV. Nouvelle.

Un Moine qui avoit fait un grand peché; se garentit de la peine qu'il meritoit en reprochant honnêtement à son Abbé le même peché. 35

V. Nouvelle.

Un repas de gelinotes & des paroles honnêtes guérirent un Roi de France de l'amour inconsideré que la renommée lui avoit inspiré pour la Marquise de Montferrat. 41

VI. Nouvelle.

L'hipocrisie des Moines confonduë par un bon mot.

VII.

Digitized by Google

VII. Nouvelle.
L'avarice des Grands respectueusement daubée. 49
VIII. Nouvelle.
Les avares sont toûjours méprisables, & ceux qui ont quelque sentiment d'honneur se guérissent du peché d'avarice, lors qu'ils en sont repris par des personnes de merite. 55
IX. Nouvelle.
Le Roi de Chipre est gueri de son indolence par une Dame de Gascogne. 58
X. Nouvelle.
Un Medecin de Boulogne fit honnêtement rougir une Dame, qui voulut le railler sur l'amour qu'il avoit pour elle. 60
XI. Nouvelle.
Martelin feignant d'être paralitique se fit porter sur le corps de S. Arrigue, & fit ensuite semblant d'être gueri. Sa tromperie est découverte, il est battu, fait prisonnier, & court risque d'être pendu: Mais enfin il échape. 65
XII. Nouvelle.
Renault d'Ast ayant été volé arrive à Château-Guillaume, & loge chez une Dame qui le dédommage de toutes ses pertes. 72
XIII. Nouvelle.
Trois jeunes & riches Florentins ayant follement dissipé tout leur bien, tombent dans une extréme misere, & s'en relevent par le moyen de leur Neveu, qui se marie d'une maniere fort singuliere à la fille du Roi d'Angleterre. 80

Digitized by Google

XIV. Nouvelle.

Landolfe Rufollo étant devenu pauvre se fit Corsaire. Il gagna beaucoup de biens, & fut pris & volé par les Genois comme il se retiroit. Le vaisseau Genois fait naufrage ; Landolfe se sauve sur une caisse pleine de byoux, se rend sur la côte de l'Ile de Gurfe, y est secouru par une femme, & s'en retourne chez lui plus riche qu'auparavant. 90

XV. Nouvelle.

Un Maquignon arrivé à Naples pour y acheter des chevaux, eut trois facheuses avantures en la même nuit, se retira de toutes, & gagna un rubis de grand prix, 97

XVI. Nouvelle.

Madame Britole jettée par la tempeste dans une Ile, y perd ses deux fils & sa nourrice ; & de douleur se retire dans une caverne, oû elle est rencontrée par une personne de qualité qui l'emmene. L'aîné de ses fils aprés avoir bien rôdé s'engage au service du bienfaiteur de sa mere & est surpris avec sa fille dans un commerce de galanterie, qui finit par un mariage. Son second fils se retrouve & la revolution de Sicile rétablit la mere & ses enfans dans leur premier credit. 111

XVII. Nouvelle.

Le Soudan d'Alexandrie envoie sa fille nommée Alaciel au Roi de Garbe : Elle passa par plusieurs mains, & revenuë enfin chez son pere, est renvoyée pour la seconde

fois au Roi de Garbe, qui crut l'avoir de la premiére main. 126.

XVIII. Nouvelle.

Le Comte d'Angers faussement accusé se sauve en Angleterre avec ses deux enfans qui s'établissent l'un en Angleterre, & l'autre en Ecosse. Le Comte aprés bien des tracas revient voir ses enfans *incognitò*, & les retrouve dans un état fort agréable. Ensuite il va servir le Roi de France, & le tems ayant fait connoître son innocence on le rétablit dans ses biens & dans ses dignitez. 147

XIX. Nouvelle.

Bernard gage cinq cens ducats sur la fidelité de sa femme, & les perd par la filouterie d'Ambroise. Bernard au desespoir donne ordre de massacrer sa femme, qui se sauve, vient à Alexandrie, justifie son innocence, fait punir le fourbe, & s'en retourne à Genes avec son mari chargée de biens.

XX. Nouvelle.

Pagamin de Monegue enleva la femme de Richard de Quinzica, & ofrit de la lui rendre à sa priere, pourvû qu'elle voulût bien se remettre avec lui. La Belle le refuse, & se marie avec Pagamin aprés la mort de Richard son mari. 177.

XXI. Nouvelle.

Mazet de Lamporechio contrefaisant le muet devient Jardinier d'un Monastere de filles, qui veulent toutes en être servies. 184.

XXII.

Digitized by Google

XXII. Nouvelle.

Un Palfrenier couche avec Teudelingue Reine de Lombardie. Le Roi le feut, & le tondit pour le reconnoître : Le galant tond aussi ses camarades, & s'empêche par ce moyen d'être reconnu. 190

XXIII. Nouvelle.

Une Dame galante contrefaisant la devote & la prude se servit du ministère d'un Religieux pour faire réüssir les afaires de son amant. 195

XXIV. Nouvelle.

Dom Felix Moine de Saint Brancasse aprit à Frere Pucio le moyen de se sauver en peu de tems, & le fit cocu pendant qu'il faisoit la penitence qu'il lui avoit imposée. 205

XXV. Nouvelle.

Richard Minutolo aimoit la femme de Philippe Tighinolsi, & n'en pouvant rien obtenir, il lui fait entendre adroitement que son mari avoit un rendez vous avec sa Maîtresse. La femme de Philippe jalouse ne manque pas de s'y trouver, & couche avec Minutolo pensant coucher avec son mari. 212

XXVI. Nouvelle.

Thedalde ne recevant plus de sa Maîtresse les faveurs accoûtumées, quitte Florence de dépit, & y revient plusieurs années aprés en habit de Pelerin. Il trouve moyen de se racommoder avec sa Maîtresse, & sauve son mari qui étoit sur le point d'être con-

condamné à mort pour avoir été convaincu d'avoir assassiné Thedalde. 220.

XXVII. Nouvelle.

Feronde prend une poudre qui le fait dormir si long-tems qu'on l'enterre le croyant mort. Un Abbé galant de sa femme le tire du tombeau & le met en prison, lui faisant accroire qu'il est en purgatoire. Il le ressuscite enfin & lui fait avoüer l'enfant qu'il avoit fait à sa femme. 235.

XXVIII. Nouvelle.

Gilette de Narbonne guérit le Roi de France d'une fistule, & demande en recompense le Comte de Roussillon pour époux. Le Comte l'ayant épousée par pure complaisance pour le Roi, la quitte & se retire à Florence, où s'étant rendu amoureux d'une belle fille, il couche avec sa femme pensant coucher avec sa Maîtresse. La Comtesse accouche de deux garçons, & se racommode avec son mari. 244.

XXIX. Nouvelle.

Philippe rennonce au monde, & pour dérober son fils aux attraits du beau Sexe, il l'éleve dans un bois dés sa plus tendre jeunesse, où l'enfant n'eut jusqu'à l'âge de dix-huit ans que des oiseaux & des bêtes pour compagnes. Cependan il ne vit pas plûtôt des Dames qu'il en fut charmé. 253.

XXX. Nouvelle.

Tancrede fit étrangler l'Amant de sa fille, & lui en envoie le cœur dans une coupe d'or. Mort de la Princesse qui s'empoisonne. 257.

XXXI.

Digitized by Google

XXXI. Nouvelle.

Un Moine fit accroire à une Dame de Venise que l'Ange Gabriel étoit amoureux d'elle, & coucha plusieurs fois avec elle sous la forme de cet Ange. Mais enfin surpris il se jetta par la fenêtre, & se sauva chez un pauvre homme, qui l'exposa le lendemain à la place de S. Marc travesti en sauvage, où ayant été reconnu par les Moines de son Ordre, il fut d'abord mis en prison. 267.

XXXII. Nouvelle.

Avanture de 3 sœurs & de leurs Amans. 278.

XXXIII. Nouvelle.

Gerbin contre la foi des Traittés donne bataille à un vaisseau de Tunis, à dessein d'enlever la fille du Roi qui y étoit. Les Barbares connoissant le dessein de Gerbin tuent la Princesse. Gerbin s'empare du vaisseau, ne fait quartier à personne; de retour eut la tête tranchée. 285.

XXXIV. *Nouvelle.*

L'Amant d'Isabeau ayant été tué par ses freres, s'aparut à elle en songe, & lui indiqua le lieu où il étoit enterré. Isabeau ayant trouvé le corps de son Amant, lui coupa la tête, & la garda long-tems dans un pot à fleurs. 291.

XXXV. *Nouvelle.*

Gabriel & Andrée s'aimant tendrement font chacun un songe qu'ils se communiquent. Mort subite de Gabriel. Embarras d'Andrée, qui tombe entre les mains de la Justice. Violence du Podestat glorieuse à An-

à Andrée, & utile à sa justification. 296.

XXXVI. *Nouvelle.*

Mort de deux Amans qui se froterent les dents de sauge. 303.

XXXVII. *Nouvelle.*

Jerôme contraint par ses parens de s'éloigner de sa Maîtresse, & de retour la trouve mariée. Il fait en sorte de coucher avec elle, & n'en pouvant rien obtenir meurt de regret. La Belle vient à son enterrement, & meurt sur le corps de son Amant. 307.

XXXVIII. *Nouvelle.*

Guillaume de Rossillon tuë le Galant de sa femme, & lui en fait manger le cœur. La femme l'ayant sçu se precipita d'une fenêtre, & fut enterrée avec son Amant. 314.

XXXIX. *Nouvelle.*

Roger ayant bû d'une eau s'endort chez sa Maîtresse, qui le croyant mort le fait porter par sa servante dans une caisse qui étoit à la porte d'un Menuisier. Deux Usuriers dérobent la caisse, & la portent chez eux sans appercevoir ce qui étoit dedans. Roger se reveille, donne l'allarme, fait crier au Voleur, est pris, & mis entre les mains de la justice. Sa Maîtresse le tire d'afaires par le moyen de sa servante, & fait condamner à l'amende ceux qui avoient dérobé la caisse. 318.

XL. *Nouvelle.*

Chimon devint sage en aimant, & enleva sa Maîtresse Ephigenie. Il fut pour cela prisonnier à Rhodes, d'où Lisimaque le

tira,

tira, & lui aida ensuite à reprendre Epigenie & Cassandre qui se marioient, &c. 328

XLI. *Nouvelle.*

Constance aimant Martucio Gomita, & apprenant sa mort s'embarque par desespoir toute seule sur une petite barque que le vent poussa à Suse. La Belle êtant allée de là à Tunis trouve son Amant en vie & en grand credit auprés du Prince, l'épouse, & s'en retournent tous deux à Lipari chargez de richesses. 339

XLII. *Nouvelle.*

Pierre de Boccamasse s'enfuyant avec sa Maîtresse, & rencontrant des Voleurs, la Belle se sauve dans une forest, & se rend ensuite à un château. Le Cavalier pris par les Voleurs se sauve, &c. 347

XLIII. *Nouvelle.*

Litio de Valbonne surprend Richard Menard couché avec sa fille, & la lui fait épouser. 354

XLIV. *Nouvelle*

Gui de Cremone mourant laissa une fille qui fut aimée de Jeannot de Severin & de Minguin de Mingole. Les deux Rivaux s'étant batus, la Belle fut reconnuë pour sœur de Jeannot, & mariée à Minguin. 360

Fin de la Table du premier Tome.

BIBLIOTH VILLE DE LYON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google